



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

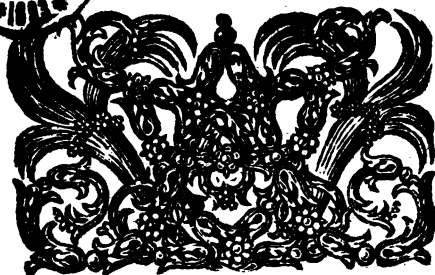


Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE
DU 807157

MERCURE
GALANT.

ARTIER D'AVRIL 1682.
TOME XVIII.



A LYON,
Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere, au Mercure Galant.

M. DC. LXXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DES MATIERES

contenuës dans ce Volume.

R <i>Eponses à toutes les Questions du</i>	
<i>XVII. Extragordinaire,</i>	4
<i>Traité de la Pourpre , par M. Germain</i>	
<i>de Caën.</i>	7
<i>Madrigaux sur les Enigmes du Mois</i>	
<i>de Mars, dont les Mots estoient l'Eau</i>	
<i>& le Dé à coudre,</i>	85
<i>Traité du mépris de la Mort, par M. la</i>	
<i>Selve de Nismes,</i>	108
<i>Le Lyon amoureux , Fable de M. Dan-</i>	
<i>baine,</i>	136
<i>Sonnet en Bouts-rimez , de M. d'Arti-</i>	
<i>gues Chapelain de Lescun,</i>	142
<i>Autre du demy-Flamand d'Ypre,</i>	143
<i>Six autres Sonnets de Messieurs Soyros,</i>	
<i>Foucaul de Montfort - l'Amarry , du</i>	
<i>Druyde Lyonnois. &c.</i>	144
<i>De l'origine des Couronnes , & de leurs</i>	
<i>especes, par M. Rault de Roëen,</i>	152
<i>Madrigaux sur les Enigmes du Mois</i>	
<i>d'Avril , dont les Mots estoient le Sel</i>	
<i>& le Melon,</i>	172

<i>Sentimens en Vers de M. du Rosier , sur toutes les Questions du XVI. Extra- ordinaire.</i>	187
<i>Sur la fréquente Saignée , par M. le Franc, Docteur de Montpollier,</i>	193
<i>Réponse à cinq Questions du dernier Ex- traordinaire , par M. Bouchet , ancien Curé de Nogent le Roy,</i>	209
<i>Lettre de M. Comiers , touchant l'éle- vation des Eaux,</i>	212
<i>Madrigaux sur les Enigmes de May, dont les Mots estoient la Puce & le Soleil , avec les noms de ceux qui en ont trouvé le sens,</i>	227
<i>Sur la Cause des Vapeurs , par M. Pan- thot, Medecin de Lyon.</i>	266
<i>Madrigal de M. Daubaine , sur ce qu'on a demandé le Portrait d'un parfait Amant,</i>	275
<i>Questions à décider,</i>	276

Fin de la Table.

EXTRAIT D V PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUSQUIERES. Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé **MERCURE GALANT**, présenté à Monseigneur **LE DAUPHIN**, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre séparément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678.

Signé **E. COUTEROT**, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à **Thomas Amaury** Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
24. Juillet 1682.

Avis pour placer les Figures.

LA Planche qui represente trois différentes Figures de la Pourpre doit regarder la page 84.

La Planche qui represente la Figure Royale de l'élevation des Eaux, doit regarder la page 212.





EXTRAORDINAIRE
DU
MERCURE
GALANT.



QUARTIER D'AVRIL 1682.

TOME XVIII.



*E n'ay point douté, Ma-
dame , qu'en lisant ma
derniere Lettre Extraor-
dinaire , vous ne düssiez
admirer autant que vous avez fait,
l'excellent Traité qu'a composé Mr
de la Févrerie sur l'Honnesteté &
Q. d'Avril 1682. A*

la veritable Sagesse. C'est un Ouvrage qui fait concevoir pour son Auteur une estime singuliere, & qui ne sçauroit manquer d'avoir l'approbation de tous ceux qui se connoistront aux belles choses. Les Portraits du Sage & de l'Honneste-Homme, y sont travailleZ avec tant d'art, qu'il est difficile de rien voir de plus finy. Les Discours que je vous avois déjà envoyez du mesme Monsieur de la Févriere dans le XIV. & le XK. Extraordinaire, tant sur la Superstition & les Erreurs populaires, que sur l'air du Monde & la Politesse, vous avoient donné de l'impatience d'en voir quelques autres de sa façon, & elle ne pouvoit estre plus avantageusement satisfaite que par ce dernier. Un Homme qui pense aussi bien que luy, & qui écrit avec autant de justesse, a sans doute fait

fait divers Ouvrages sur des Sujets de son propre choix. S'il m'en tombe quelques-uns entre les mains, je me souviendrai de l'empressement avec lequel vous m'en demandez une Copie. Cependant il faut songer au Recueil des Pièces que vous attendez de moy tous les trois mois. Je le commence par cinq Madrigaux de Monsieur Daubaine, qui s'est expliqué à son ordinaire d'une manière fort spirituelle sur les dernières Questions qui ont esté proposées.





REPONCES A TOUTES
 les Questions du XVII.
 Extraordinaire.

Si on peut estimer une Personne sans
 qu'on l'aime ; ou si au contraire on
 peut aimer une Personne sans qu'on
 l'estime.

J'Estime sans aimer ,
 Et j'aime aussi sans estimer.
 Je m'en suis fait , Mercure , une douce
 habitude.

Voicy comment. Quand je trouve une
 Prude ,

Aux yeux , en dans son air , pour peu
 qu'elle ait d'appas ,

Sans l'aimer , je l'estime ; allons au second
 cas.

Lors que je trouve une Coquette ,
 Qui me paroît belle , ou bien faite ,
 Je l'aime , & ne l'estime pas.

Lequel

du Mercure Galant. 5

Lequel est le plus honteux à une Femme , d'accorder des faveurs à un Amant qu'elle a aimé , mais qu'elle n'aime plus , & dont elle n'est plus aimée ; ou à un autre qui l'aime ardemment , qu'elle n'aime point , & qu'elle n'a jamais aimé.

QUoy qu'on ait bien aimé , lors que
l'on n'aime plus ,
Et du Berger , sur tout , quand on n'est
plus aimée ,
Pour le favoriser , il faut estre affamée.
Point de raisonnemens , ils seroient superflus.
Quiconque en use ainsi , devoit mourir
de honte.
De telles Gens je ne fais point de compte ;
Mais je pardonne de bon cœur
A qui peut sans aimer donner quelque
faveur
Pour prix d'une grande constance.
Cela sent la reconnoissance.

Si on peut dire , je vous estime , à une
Personne d'un rang plus élevé que

l'on n'est.
Sous prétexte que la naissance

6 Extraordinaire

A mis entre nous deux un peu de dis-
rence,

Vous prenez des airs de grandeur ?

Vous croyez que je fais un crime,

Quand je dis que je vous estime ?

Guérissez-vous de cette erreur.

Dans un besoin, Clovis, & sans qu'il
fust extrême,

Je vous dirois que je vous aime.

Quelles raisons on peut avoir de mé-
priser la mort, autres que celles que
l'on pourroit prendre de la Religion.

CE qui fait qu'à la mort nous nous
rendrons sans peine,

Suivant la sainte opinion,

Je croy que c'est sur tout nostre Religion.

Après cela, quoy qu'en dise Climène,

C'est pour un cœur bien enflâmé,

Le déplaisir cruel d'aimer sans estre
aimé.

Sur l'origine de la Couronne, & celle
de la Saignée.

L'Origine de la Couronne

Ne doit embarrasser personne.

Dequoy

du Mercure Galant.

7

*Dequoy, Damon, t'avises-tu
De l'aller chercher dans l'Histoire?
Croy ce que la raison nous oblige d'en
croire,
Elle est du temps que regnoit la Vertu.
Quant à celle de la Saignée,
Cherches-tu depuis quand, & par quels
noirs destins,
Les Hommes en ont veü la pratique
enseignée?
C'est depuis que les Medecins
Font le mestier des Assassins.*

*En vous envoyant dans le dernier
Extraordinaire le Discours que vous y
avez veu touchant l'origine de la Pour-
pre, j'oubliai de vous dire que Monsieur
Rault de Roüen en estoit l'Auteur. Ce-
luy que vous allez voir sur cette mesme
matiere, est de Mons. Germain de Caën.*

TRAITE DE LA
POURPRE.

POur rapporter avec quelque sorte
de méthode ce que j'ay leu de la

A iij

Pourpre dans divers Autheurs , je m'ar-
resteray à considerer son origine , sa
composition, sa diversité , son excellen-
ce , & son usage. Son origine fera voir
par qui, & à quelle occasion elle a esté
inventée. Sa composition montrera de-
quoy , & en quelle maniere on en fai-
soit la confection. Sa diversité décrira
ses différentes especes. Son excellence
apprendra quel estoit son prix & sa va-
leur ; Et enfin son usage déclarera quel-
les personnes avoient le privilege de
la porter.

Jules Pollux dans son *Onomasticon*,
attribuë à Hercule la premiere inven-
tion de cette exquisite teinture. Elle luy
est aussi attribuée par Ange Politien
dans son *Livre De re vestiari. cap. 3.*
& autres , mais sur tout par le Poëte
Nonnus dans le 40. Livre de ses *Dio-
nysiques* , Voicy à peu près ce qu'il
en dit.

Certaine Nymphe non vulgaire

Faisoit son sejour ordinaire

Près du rivage Tyrien.

Hercule qui brûloit pour elle ,

Alloit souvent chez cette Belle ,

Sans

Sans autre suite que son Chien.
 Un jour côtoyant ce rivage ,
 Ce Chien par un heureux destin
 Fait rencontre dans son chemin
 D'un tendre & vivant coquillage.
 Pressé qu'il estoit de la faim ,
 Cet Objet luy fut un festin.
 Il le casse, l'ouvre, & le mange ,
 Et tout à coup son blanc museau
 Se teint, se colore , & se change
 En un rouge éclatant & beau.
 Hercule ignorant l'aventure ,
 Chez la Nymphé s'estant rendu ,
 La Belle eut à peine apperceu
 Cette rare & vive teinture ,
 Que pleine d'un ardent desir ,
 Elle luy dit, que quoy qu'il fasse,
 Jamais il n'aura le plaisir
 D'avoir dans son cœur quelque place ,
 Si pour preuve de son amour
 Je ne luy donne au premier jour
 Vne Robe toute pareille
 A la couleer vive & vermeille
 Dont son Chien est tout barboüillé.
 Nostre Amant, à qui la Donzelle
 Avoit sans doute un peu broüillé
 Les yeux, le cœur, & la cervelle ,

A V

10 Extraordinaire

Et dont la forte passion
eust fait pour elle l'impossible,
Aprehendant l'effet terrible
D'une telle prédiction,
Luy promet, luy jure, & proteste,
Dans l'empyement de son feu,
Qu'il luy fera teindre dans peu
Robe, Manteau, Simarre, ou Veste,
De la couleur qui luy plait tant.
Cela dit, dans le mesme instant
Avec son Chien il s'achemine
Vers le bord de l'Onde marine,
Et là de Rocher en Rocher,
Il tourne & prend maint coquillage,
Sans trouver ce qu'il vient chercher
Sur cet aventureux rivage.
Enfin estant prest de quitter
Une entreprise si peu sage,
Dont il ne scauroit s'acquiter,
Il apperçeut son Chien grater
Et de la dent & de la pate
Faire de son mieux pour ouvrir
Une Coquille delicate
Que le hazard luy vient d'offrir.
Il y court, & voit un Conchyle
Que le Chien casse, & qui distille
Cette inimitable liqueur,

Dont

Dont la *Maîtresse* de son cœur
 Paroissoit si fort amoureuse.
 Joyeux, comme l'on peut penser
 Il prend peine de ramasser
 Vne multitude nombreuse
 De cette *Conque* précieuse ;
 Et se faisant de ce morceau
 Vn lourd, mais aimable fardeau ,
 Il porte avec beaucoup de joye
 Chez luy cette agreable proye.
 La brisant à force de coups ,
 Soit de marteau soit de cailloux ,
 Il en exprime une teinture ,
 Dont le vif & brillant éclat
 Passe le plus bel incarnat
 Qui puisse inventer la *Peinture*.
 Il trempe dans cette *Liqueur*
 Quelque toisons de fine *Laine* ,
 Et leur fait prendre la couleur
 Qui fait le sujet de sa peine.
 Il les donne en suite à l'ouvrier ,
 Dont l'artifice singulier ,
 Soignant une exquise tisseurs
 A la beauté de la teinture ,
 Luy rend presté dans peu de jours ;
 Mais égalemez riche & belle,
 La *Robe* éblouante & nouvelle

Qu'il

12 *Extraordinaire*
Qu'il destinoit à ses amours.
Si sa peine fut reconnüe,
Si la Robe fut bien reçue,
Si nostre industrieux Amant
Reçut de sa belle Maîtresse
Mainte faveur, mainte caresse ,
On n'en doit douter nullement.
Mais ce qui fait à nostre histoire ,
C'est que par cette nouveauté
Dont on gardera la memoire
Chez toute la Posterité ,
Alcide mérita la gloire
D'avoir le premier inventé
La plus excellente teinture ,
Le lustre le plus précieux
Que jamais l'Art & la nature
Puissent produire sous les Cieux.

Achilles Tattius, dans son Histoire Grecque des amours de Clitophon & de Leucippe, Liv. 2. rapporte la premiere invention de la Pourpre à un Berger, par une aventure presque semblable à celle d'Hercule. Ce Berger, dit-il, ayant vu la gueule de son Chien teinte du sang d'une maniere d'Huître, dont il avoit cassé la coqu'elle

quille, & s'imaginant qu'il s'estoit fait une coupure en cassant cette coquille, luy lava la gueulle pour voir en quel lieu il s'estoit blessé; mais il fut bien surpris de voir que non seulement son Chien n'avoit aucune blessure, mais encor que plus il luy étuvoit le museau, plus il paroissoit vermeil & empourpré. Ce qui le surprit encor davantage, fut de se voir les mains teintes de cette mesme couleur. Il ne sçavoit à quoy attribuer un effet si merveilleux, lors que le Chien qui avoit pris goust à l'Huistre, en trouva encor une pareille, & la cassant, fit voir à son Maître qui l'observoit, la veritable cause de cette éclatante teinture; ce que le Berger ayant remarqué, il prend une semblable coquille, la casse, & trempe dans son sang un petit flocon de laine, qu'il voit aussitost imbibé & coloré du plus beau rouge cramoisy qui se puisse voir. Un Secret si rare le rendit riche en fort peu de temps. Il le laissa en mourant à ses Compatriotes, qui en firent depuis un trafic si avantageux, que leur Ville en devint fort opulente, & se

se rendit fameuse non seulement par tout le Levant, mais mesme jusque dans les Provinces les plus éloignées. Le sçavant Cassiodore confirme cela dans le premier Livre de ses Variètez Epistres 2.

Pline dans le 7. Livre de son Hist. nat. c. 56. donne l'invention de cette précieuse teinture aux Lydiens, Peuples qui habitoient cette Contrée de l'Asie mineure qui s'est réduite recommandable par l'or que rouloit son Fleuve Pactocle parmy son sablon. Il fait mention particuliere de ceux de Sardis ou Sardes, Ville Capitale de toute cette Province, qui trouverent, selon luy, le secret de faire prendre aux Laines la riche couleur de la Pourpre. D'autres attribuent cette gloire aux Phéniciens, d'autres aux Rhodiens, &c.

Quoy qu'il en soit tous les Autheurs demeurent d'accord que la matiere dont on composoit cette noble teinture, provenoit d'un petit Poisson renfermé dans une petite écaille, conque ou coquille de Mer, appelée *Pourpre*, du non que l'on donna au sang ou à la liqueur vermeille que l'on tiroit de la
substan

substance de ce Poisson , duquel il est à propos de dire quelque chose de ce que nous en racontent les Naturalistes, au moins pour ce qui touche le sujet que nous traitons.

Pline Livre 9. c. 36. dépeint deux sortes de *Pourpres* & de différente figure ; l'une qu'il dit estre faite en façon de petit Cornet ou de Flute, & qu'il appelle pour cela *Buccinum* , parce qu'il a une espee de bec de forme ronde , qui est un peu incisé à costé , à peu pres comme la Flute , ce qui le rendroit quasi propre au mesme usage que cet Instrument , & ce qui est cause que l'on luy donne le nom de Tuyau ou de Cornet de Mer. L'autre espee de Pourpre , & qui en retient proprement le nom, est plus grande dit le mesme Pline , que le Cornet , & est faite en façon de Pointe , ayant sept petites pointes ou cornes disposées presque en égale distance les unes des autres ; l'une desquelles qui est cavée en forme de tuyau , sert comme de bec à la Pourpre, par le moyen duquel ce Poisson pousse sa langue dehors pour succer & attirer sa nourriture.

Bello

Bellonius dans le docte Traité qu'il à fait des Animaux aquatiques, d'ecrit la Pourpre à peu pres de la maniere de cette derniere espece, car il dit que c'est une sorte de coquille de la grosseur d'un œuf de Poule, hérissée tout autour de petites pointes, ayant une petite ouverture ou canal à l'un de ses costez, par où la Pourpre s'attache aux Rochers, & passe sa teste en dehors, laquelle est armée de deux petites cornes, flexibles comme celles des Limaçons, qui s'avancent & se retirent de mesme, & qui luy servent comme de guides pour la conduire, & sonder le chemin par où elle veut passer, ayant au reste la langue si dure & si mordante, qu'elle s'en sert pour ronger les pierres pour s'en repaître & les attirer dans son estomach. *Lapides arrodit, & in stomachum exuens demittit.*

Rondelet dans ses Recherches sur la nature & les qualitez des Poissons, donne une autre figure à la Pourpre, car il dépeint sa coque comme celle d'un Limaçon, en forme de petite Bouteille, ronde & l'arge par un bout, & diminuant

nuant peu à peu en pointe , & par plusieurs petit cercles, jusqu'à l'autre bout , ayant l'ecaille d'un rouge jaune par le dedans , & d'un verd cendré par le dehors , & toute hérissée par dessus de pointes disposées par ordre & comme par étages, étant plus longues ou plus courtes à proportion de la grosseur ou de la petitesse du cercle où elles sont attachées. Par le bout qui est en pointe en forme d'un bec long & aigu , ce Poisson pousse sa langue, que Plin dit estre de la longueur d'un doigt , & attire son aliment.

Au reste , quelque différence de forme & de figure que les Naturalistes donnent à ce petit Poisson, outre qu'ils ce mettent tous dans le rang des coquillages , il conviennent encore tous que c'est de sa substance qu'on exprimoit autrefois la riche teinture qui porte son nom , laquelle n'est autre chose qu'un sang vermeil, ou une liqueur incarnate, qu'il porte renfermée , selon Aristote & Plin , dans une petite veine blanche qui regne autour de son col, n'y ayant que ce seul endroit dans ce petit Animal

mal où cette liqueur se puisse trouver. Lors qu'on la veut tirer de son corps, il faut l'assommer vivant, & l'écraser tout d'un coup, autrement il perd toute la couleur qui fait son prix, l'expérience ayant fait connoître que quand il meurt lentement, son sang se dissipe & s'évanoûit de telle maniere, qu'il est impossible d'en exprimer la moindre goutte. *Danda est opera*, dit Pline, *uti viva frangantur : nam si priusquam frangeris expirarint, florem omnem cum vita evomunt.*

Ce sang n'a pas la même couleur dans toutes les especes de Conchyles, auxquelles on a donné le nom de Pourpre. Vitruve, Liv. 7. c. 15. en distingue de plusieurs sortes, qui difèrent de couleurs entr'elles à proportion des différentes plages où elles se rencontrent. Celles qui se prennent le long des Costes du Septentrion, ont la couleur d'un rouge enfoncé, & tirant presque sur le noir. Celles d'entre le Septentrion & l'Occident, sont d'un rouge pâle & plombé; celles qu'on trouve vers l'Equinoxe, entre l'Orient & l'Occident, tirent

tirent sur le violet approchant de l'améthiste ; & celles qu'on pèche du costé du Midy, sont d'un incarnat tres-vermeil & de couleur de feu ; mais les plus estimées sont celles que l'on prend au fond des Mers de Phénicie & de Laconie.

Le temps de leur pèche , selon le sentiment de Plin , est apres les jours Caniculaires , ou à l'entrée du Printemps, selon Aristote, parce que ce sont les deux saisons de l'année où leur fleur est plus ferme & plus excellente , au lieu qu'elle est trop fluide , & beaucoup moins vive dans les autres.

La maniere de les prendre a esté décrite de cette sorte par Elian dans son 7. Livre des An. c. 34. On lâchoit un long & fort cordeau au fond de la Mer, auquel d'espace en espace estoient attachés certains Vases ou Paniers d'ozier, à la façon des Nasses de nos Pêcheurs. L'on y mettoit des appasts d'entrailles de Poisson, des quartiers de Grenouilles, ou autre matiere d'une odeur forte & puante , pour attirer les Pourpres qui se plaisant fort à ces sortes de nourritures, ne manquoient pas de s'en approcher en foule

foule, & d'entrer en grand nombre dans ces Nasses , d'où la sortie leur estant bouchée, elles estoient contraintes d'y demeurer enfermées jusqu'à l'arrivée des Pêcheurs qui vuidoient dans leur Batteau tout ce qu'ils trouvoient de Pourpres prises. Ils alloient les vendre en suite à ceux qui sçavoient en composer la teinture. Pline dit que la composition s'en faisoit de cette sorte.

On piloit toutes ces coquilles ensemble, écaille & poisson , du moins les petites, car pour les grosses on en prenoit seulement la chair. On les lavoit en suite plusieurs fois dans une eau claire, afin d'en ôter tout le limon. Apres cela, on séparoit la chair d'avec les écailles, & on leur ostoit la petite veine d'autour du col, où le sang de la Pourpre estoit contenu. On mettoit ce sang dans un Vase propre à cet usage, & y ayant poudré du sel dessus une livre & demie sur chaque quintal de teinture, on les y laissoit tremper trois jours, apres lesquels on les faisoit bouïllir à petit feu dans des Chaudieres de plomb, par le moyen d'un Registre ou Canal, qui sortant

tant d'un Fourneau allumé de charbon, portoit une chaleur modérée à chaque Chaudiere, d'où le feu n'estoit ainsi éloigné qu'afin qu'il ne brûlast point la teinture. Pendant que cette liqueur s'échauffoit, les Teinturiers estoient sans cesse occupez tant à lever l'écume, qu'à nettoyer & oster toute la chair qui pouvoit estre restée aux veines qui contenoient la Pourpre, & les veines mesmes, n'y laissant que la pure substance de sang. Enfin rout estant bien nettoyé, ils laissoient rassoir cette substance dans la mesme Chaudiere où elle avoit cuit, par l'espace de dix jours entiers, lesquels expirez, ils faisoient la premiere épreuve de leur teinture, en y trempant quelques flocons de Laine, la plus blanche & la plus fine qu'ils pouvoient trouver, & apres l'avoir laissée imbiber durant cinq heures, ils la retiroient; & s'ils voyent que leur Laine ne fust pas assez chargée & colorée à leur gré, ny la teinture assez vive, alors ils recommençoient à faire bouillir leur décoction, jusqu'à ce qu'elle donnast la couleur qu'ils desiroient; ce qui estant fait, ils
reti

retiroient leur Laine, & l'ayant séchée, peignée & cardée, ils luy faisoient prendre une nouvelle teinture, qu'ils réitéroient plus ou moins de fois qu'ils en vouloient la couleur, plus ou moins éclatante, vive, morte, ou enfoncée. Quelquefois ils y ajoûtoient du miel ou de l'urine, pour en augmenter le lustre, que ces Laines ainsi teintes gardoient plus de deux cens ans sans aucune alteration.

On a perdu l'usage de teindre avec le sang de ces Pourpres, soit que la maniere de l'exprimer se soit évanouïe, soit que l'on ne connoisse plus, ou que l'on ne trouve plus de ces sortes de coquillages; soit enfin qu'on n'y rencontre plus cette précieuse substance qui les faisoit tant rechercher autrefois. Il est certain que l'on ne voit point d'Artisans ny de Voyageurs qui nous disent qu'il y ait aucune Contrée sur la terre où il soit resté le moindre usage de cette teinture, ce qui est assez digne d'étonnement, après la vogue qu'elle a eue anciennement presque par toute la terre.

On

On tâche pourtant de repares cette perte en quelque maniere , & de contraindre faire autant que l'on peut la teinture de la Pourpre, par le moyen d'une graine appelée *Kermés* en Arabe, d'où l'on veut que vienne le mot de Cramoisy & d'Ecarlate, qui sont deux sortes de couleurs qui approchent le plus de celle de Pourpre. La premiere va sur les Soyes, & la seconde sur les Laines, & selon le sentiment de quelques-uns, depuis que la Cochenille est en vogue, le Cramoisy va aussi sur les Laines.

Cette graine dont on se sert pour teindre en Ecarlate, & qui se nomme en Latin *Coccon*, vient selon la description de Dioscoride, ou d'un petit Arbrisseau, que Plin a crû estre l'*Ilex*, ou *Aquifolia*, c'est à dire, une espee de Chefneau, qu'on appelle *Yeuze*, ou *Euse*, qui croît en quantité dans l'Espagne, le Languedoc, la Provence, & en quelques Cantons de l'Italie; ou d'une autre sorte de Plante ou Arbuste, que le mesme Plin veut estre fort commune en Afrique, en Galatie, en Cilicie, en Pisidie, & mesme en l'Isle de Sardaigne,
ou

ou enfin c'est la Cochenille, cette graine si chere que l'on apporte des Indes, & dont l'on compose le plus beau & le plus pur Pastel de l'Ecarlate.

Quelques-uns se sont imaginez que la confection de l'Ecarlate se faisoit du sang & de la substance de certains petits Vers qui naissoient & se formoient dans les graines de quelques petits Arbrisseaux, dont ils ne scauroient bien distinguer le nom ny la forme; & d'autres ont crû que cette substance ou vermillon se trouvoit dans de petites vessies, bulbes, ou pillules rouges, qui croissoient sur l'écorce de certains Arbres qu'ils ne connoissent pas mieux que les premiers.

Quoy qu'il en soit, on ne peut douter que l'Ecarlate dont on use présentement, ne se fisse de quelqu'une de ces sortes de graines, avec lesquelles on melle, à ce que disent les Experts du Métier, de l'Agaric, de l'Alun, de la Couperose, du Brésil, & autres drogues qui entrent dans la confection de l'Ecarlate, qui est à proprement parler la seule Pourpre d'apresent.

Mais

Mais pour revenir à l'ancienne de laquelle seule nous parlons icy , Pline, & plusieurs autres Auteurs , nous apprennent , outre ce que nous avons déjà rapporté de Vitruve , que l'on distinguoit anciennement trois principales sortes de teinture de Pourpre , auxquelles on donnoit le prix par préférence à toutes les autres , & qui n'estoient pas moins différentes entr'elles pour le lustre & pour la beauté , selon le sentiment de Diogene Laërce, que le sont entr'eux le Soleil , la Lune , & un Flambeau, pour la splendeur & la clarté : *Constat Purpuram colorem varium præ se ferre ad Solem, & Lunam, & Lucernam. Diogen. Laërt. L.9.*

La premiere de ces Pourpres estoit d'un fond rouge , mais d'un rouge vif & éclatant , & de couleur de feu , ou de sang pur & vermeil ; & voilà pourquoy elle estoit appelée *Purpura ignea, ardens, Tyrio murice tincla* , parce que pour la faire l'on jettoit sur la teinture en graine ou Ecarlate , une charge de Pourpre rouge Tyrienne. Volfangus Lazius , L.8. c.8. dit que c'estoit ce qu'on

Q. d'Avril 1682. B

appelle aujourd'huy Rouge-cramoisy. Vopiscus dans la Vie d'Aurelien , fait mention d'une Piece de Drap teinte en cette couleur , qu'il dit que le Roy de Perse avoit fait venir des Indes, & qu'il l'envoya par ses Ambassadeurs comme un riche present à cet Empereur , qui la reçut avec beaucoup de reconnoissance , & en fit beaucoup de cas , & certes avec raison , dit cet Auteur, parce qu'elle avoit un éclat si vif , que la plus précieuse Pourpre des plus Curieux de Rome , perdoit toute sa beauté auprès d'elle , & ne paroissoit que de la cendre à son égard : *Cineris specie decolorari videbantur cœtera divini comparatione fulgoris.* Cet Historien adjoute, qu'Aurelien la dédia à Jupiter, & la fit appendre en son Temple du Capitole , comme un chef-d'œuvre de la teinture, & un effet tout miraculeux de l'artifice humain. Il dit de plus, que le même Aurelien , & apres luy, les Empereurs Probus & Diocletien, envoyerent de tous costez des Teinturiers tres-habiles pour découvrir le secret d'une si merveilleuse teinture,

&

& qu'ils n'y pûrent jamais réüffir. Ce morceau d'Etoffe de forme quarrée , & teinte en Pourpre , que Jean Magnus dit estre précieusement conservé dans un Temple de la Laponie , & adoré comme une Divinité par certains Peuples de cette glaciale Contrée , pouvoit estre un échantillon de cette admirable Pourpre. Ces Peuples l'acheterent autrefois de quelques Négocians fins & rusez qui estoient venus aborder sur leurs Costes , & qui leur vendirent bien cher ce morceau d'Etoffe , abusant de leur simplicité , & de l'empressement avec lequel ils le demanderent. Lors qu'ils en furent les maistres , ils le prirent pour quelque chose de divin , ne pouvant s'imaginer qu'un coloris si merveilleux pût estre l'ouvrage des Hommes , mais se persuadant follement que quelque Dieu s'en estant rendu l'Ouvrier dans le Ciel, l'avoit en suite apporté sur terre , pour obliger les mortels à adorer son ouvrage.

La seconde sorte de Pourpre s'appelloit *Amerhystina*, parce qu'elle representoit la couleur d'une Pierre pré-

tieuse que nous nommons Amétyste, & qui est d'un violet fort brillant & aviné. Pour mettre cette teinture dans la perfection, on en faisoit la couche de Pourprin noirâtre, & la charge de buret; & quelquefois on donnoit au violet du Conchyle (qui estoit une des especes du coquillage servant à la Pourpre, & dont le sang estoit plus violet que rouge) une charge de rouge Pourpre Tyrienne, & par ce moyen on formoit un violet de haute couleur, ou un rouge tirant sur le violet.

Pline appelle la confection de cette teinture, une invention vaine & superflue, que le luxe & la vanité sembloient n'avoir introduite à Rome que pour encherir encor par dessus la couleur de Pourpre Tyrienne, comme s'il n'eust pas suffy à l'ambition des Romains de porter l'Amétyste parmy les autres Pierres dont ils parsemoient leurs Habits, & qu'elle ne fust pas contente de toute cette vaine parade, si elle n'ajoutoit encor la couleur de cette Pierre précieuse sur le fond de leurs Etoffes, par un surcroist de dépense, à la Pourpre

pre rouge Tyrienne , afin de les rendre d'une couleur & plus chere , & plus agreable à la veüe.

La troisiéme espece de Pourpre portoit la couleur d'un foible violet qui tiroit sur le bleu , & s'appelloit pour cela *Parpura cerulea, Hyacinthina* , ou *Ianthina* , parce qu'elle ressembloit en couleur à la Fleur , ou à la Pierre précieuse, auxquelles nous donnons le nom d'Hyacinthe , qui montre un violet moins vif , & beaucoup plus pâle que celui de l'Amétyste, & qui paroît plus enfoncé. Cette derniere sorte de Pourpre se faisoit, au raport de Plinè , du simple sang des Conchyliés, sans y adjoûter , comme aux autres, des Cornets de Mer, & l'on n'y mettoit que la moitié d'autant de sel que l'on en mettoit à la rouge & à la violette; & plus l'on vouloit que le violet tirast sur le bleu & fust d'une couleur pâle moins on faisoit cuire la teinture, & tremper les Laines. Perse fait mention de cette Pourpre, lors qu'il dit,

Hic aliquis, cui circum humeros

Hyacinthina Lana est.

Cette teinture estoit la moins estimée

B iiij

de toutes , & ne se portoit d'ordinaire que par les Gens du commun, & par les Courtisanes. Martial en marque quelque chose dans le reproche qu'il fait à certain Libertain , l'accusant de faire porter des Habits de Pourpre Iantine, c'est à dire de couleur d'Hyacinthe , à une creature de mauvaise vie qu'il entretenoit.

*Coccina famosa donas & Ianthina
Mæcha.*

Cornelius Nepos , cité par Pline , & qui mourut sous l'Empire d'Auguste , se ressouvient de ces trois sortes de Pourpre , lors qu'il écrit que du temps de sa jeunesse la Pourpre violette estoit en vogue à Rome, *Me juvene violacea Purpura vigebat* , & qu'on la quitta bien-tost après pour en prendre de rouge blasfard, ou de pâle violet , teinture de Tarente, *Nec multò post rubra Tarentina* ; & qu'enfin la mode de celle-cy estant passée, on luy avoit fait succeder la Pourpre rouge Tyrienne , dont la couleur estoit beaucoup plus vive que les deux autres. Cette dernière fut appelée *Dibaphum Tyriam* , à cause qu'elle estoit deux fois teinte.

teinte. Celuy , dit le mesme Nepos , qui en apporta la mode à Rome , & qui la porta le premier en sa Prétexte , fut Lentulus Spinther Edile Curule ; de quoy on le blâma d'abord , mais on l'imita si bien dans la suite, que la plûpart de ceux qui avoient un peu de bien, s'étant mis à la porter , elle devint enfin si commune, qu'on s'en servoit mesme dans les Couvertures des Lits de table. *Quâ Purpurâ quis non jam triclinaria facit ?*

Comme il y avoit de la différence entre ces trois sortes de Pourpre pour la beauté de la couleur , il y avoit aussi beaucoup d'inégalité de prix. La plus chere de toutes estoit la Dibaphe , ou Pourpre de Tyr, deux fois teinte, parce qu'il y falloit faire beaucoup plus de frais qu'aux deux autres. *Inter Purpuras*, dit Pline , *preciosissima fuit Dibapha, quæ nomen inde sortita, quòd esset bis tinctæ veluti magnifico impendio.* *Plin. l. 9. c. 3.* Le mesme Autheur dit en un autre lieu , que le luxe estoit monté à tel point à Rome , pour le regard de cette sorte de teinture, dont tout le monde vouloit se parer , que le prix en

vint jusqu'à égaler celui de l'or & des pierreries : *Luxuria Purpuris paria pæne margaritis pretia fecit*, l. 35. En effet, Fl. Vopiscus rapporte dans la Vie de Valerien, que la Femme de cet Empereur demandant un jour à son Mary la permission de porter une Robe de Soye teinte en cette couleur, ce sage Prince, mais un peu trop ménager, luy répondit ; Les Dieux me gardent, Madame, de vous voir porter un Habit dont les filets se payent au poids de l'or, *Absit ut auro fila pensentur*. La livre de Soye ainsi teinte, continuë cet Historien, ne se vendoit pas moins pour lors qu'une livre pesant d'or. *Libra enim auri tunc libra serici fuit*.

Le mesme Cornelius Nepos, déjà cité, assure que de son temps la livre de cette Pourpre rouge de Tyr se vendoit à Rome plus de mille deniers, qui valent selon Budée plus de cent Pistoles ; que la violette la plus exquise, quoy que d'un prix beaucoup au dessous de la rouge, ne valoit pas moins que cent deniers ou cent francs la livre ; & la violette blasarde à proportion.

tion. Martial témoigne qu'un certain Bassus , Homme Consulaire , acheta quelques Robes de laine teinte en cette premiere couleur , qui luy coûterent dix mille deniers , ou mille Pistoles. *Emit lucernas millibus decem Bassus Tyrias coloris optimi.* Et le même dans la 41. Epist. de son 10. Livre , fait assez voir à quel excès montoit le prix de cette sorte de Robe, lors que raillant Proculeïa qui vouloit faire divorce avec son Mary , à cause qu'ayant esté élevé à la Charge de Préteur , il falloit que pour l'honneur de sa Dignité il eust une Robe de Pourpre de la plus exquise , qui ne luy pouvoit guère moins coûter que cent mille sesterces , il luy dit plaisamment que la Pourpre Mégalée est trop chere , & qu'il voit bien que c'est par épargne qu'elle se résout à se séparer de son Mary.

Par cette Pourpre Mégalée , ou Mégaliennne, il entend une espece de Robe de Pourpre Tyrienne , dont estoient revêtus les Préteurs lors qu'ils assistoient en cérémonie à la celebration des Jeux

Mégaliens , où ils avoient coûtume de présider. Ces Jeux se célébroient tous les ans à l'honneur de Cybele , que l'on réveroit communément sous le nom de la grande Mere des Dieux , d'où ces Jeux avoient pris leur nom, parce que *Mégale* chez les Grecs signifie *Grand* , & parce que ces Jeux se faisoient principalement par la Jeunesse Romaine de l'un & de l'autre Sexe , qui avoit le privilège de s'y travestir , & d'y joüer toutes sortes de personnages , tant des Magistrats que des Personnes privées, contrefaisant leurs habits , leurs paroles, & leurs actions. Les Préteurs, à qui le soin de ces Jeux estoit commis, y présidoient en Robes de cérémonie , c'est à dire en Robes de Pourpre des plus riches & des plus pompeuses , pour empêcher les desordres qui pouvoient y arriver ; Ou bien il faut entendre par cette Pourpre Mégaliennne , que Martial met à si haut prix , non seulement la Robe dont le Préteur devoit estre revêtu pendant ces Jeux , mais encor une grande quantité d'autres pareilles Robes de Pourpre que le Magistrat estoit obligé

gé de fournir, pour en revestir les Senateurs & les autres Personnes de qualité qu'il convioit d'y venir, par le devoir de sa Charge qui l'engageoit à faire les principaux frais de la Feste. Plutarque dans la Vie de Lucullus, rapporte qu'un certain Préteur voulant s'acquitter avec honneur de la celebration de semblables Jeux, dont il devoit faire la dépense, s'adressa à ce grand Capitaine, pour le prier de luy prêter quelques Robes de Pourpre, dont il avoit besoin pour revêtir plusieurs Officiers qu'il avoit priez de s'y trouver. Lucullus luy donna parole de l'accommoder de tout ce qu'il en avoit, & ce Préteur l'estant allé voir le lendemain pour luy en demander environ un cent, Lucullus en fit aussi-tost porter encore une fois autant chez luy. Martial dit la mesme chose, mais un peu diversement pour le nombre des Robes, qu'il faisoit monter jusques à cinq mille. C'est dans l'Epistre à Numitius.

Ce que dit ce Poëte, seroit assez difficile à croire, qu'un Particulier pût avoir en sa possession un si prodigieux nombre de Robes, & d'une teinture aussi chere

chere qu'il est constant que l'estoit celle de Tyr, si l'on ne sçavoit pas que ce Lucullus estoit le plus opulent & le plus magnifique de tous les Romains. Les richesses qu'il avoit amassées dans les conquestes qu'il avoit faites en diverses Provinces de l'Asie, & particulièrement en celle de Pont, estoient si grandes, que lors qu'il triompha à Rome, apres la défaite du Roy Mithridate, ce fut avec une magnificence presque incroyable. On voyoit parmy les ornemens de son triomphe, la Statuë de ce Prince, toute d'or massif, de six pieds de haut, avec son Bouclier de mesme métal, & tout couvert de pierres précieuses; outre une grande suite de Mulets chargez de sommes immenses d'or & d'argent fondu & monnoyé, avec une infinité de Lits, Tentes, Robes de Pourpres, & autres meubles d'une valeur inestimable. Son train estoit si pompeux, qu'il surpassa de bien loin la somptuosité de tous les Princes & des Rois mesme de son temps. Si nous en croyons Plutarque & Velleijus Paterculus, il n'avoit pas seulement une
tres-

tres-grande quantité de Palais , où rien ne manquoit pour l'ornement ; il faisoit percer à jour des Montagnes toutes entieres pour s'y faire des chemins, sorte que les eaux de la Mer & des Fleuves passoiēt sous leurs vou-tes suspenduës , & venoient environ-ner les Maisons , qu'il se plaisoit quel-quefois de faire construire au milieu des flots. Sa Table estoit réguliè-ment servie des mets les plus rares en Vaisselle d'or & d'argent enrichie de pierreries. Il avoit diverses Sales où il prenoient ses repas, qui montoient à des sommes immenses , entr'autres celle qu'il apelloit la Sale d'Appolon , dans laquelle les Festins qu'il avoit accou- tumé de faire estoient reglez sur le pié de cinquante mil écus chacun. Si tout cela est vray , comme ces deux Au- theurs en font foy , on ne s'étonnera pas qu'un Homme aussi opulent , aussi magnifique , aussi dissolu que ce Ro- main, pust estre fourny du grand nom- bre de Robes de Pourpre que luy at- tribuë Martial.

Quoy; qu'il en soit, cette abondance de Pourpre chez un Particulier, ne diminué rien de la valeur de cette teinture, qui pour estre chere ne laissoit pas d'estre assez commune, par le grand nombre des lieux où elle se faisoit. Les principaux estoient Aquin Ville d'Italie dans le Latrum; l'Isle de Cō; celle de Cythere renommée pour la naissance de Vénus; Cyzique, ou Cyzicène, Ville de la Propontide, dont la pourpre, dit le Docte Erasme, estoit d'un lustre si inalterable, qu'elle passoit en Proverbe chez les Grecs, pour signifier une honte inefçable: *Tinctura Cyzicena dedecus non eluendum apud Atticos appellabatur*; Getulie, Region d'Afrique; Hermione, Ville de Grece des plus fameuses pour cette précieuse teinture; témoin ce que rapporte Plutarque dans la Vie du grand Alexandre, que parmy les riches dépouilles que ce Monarque r'emporta de la prise de Suze, il se trouva un si prodigieux amas de Pourpre d'Hermione, qu'il y en avoit pour plus de cinquante mille talens, que les Roys de Perse

y

y faisoit conserver depuis près de 200. ans, & laquelle paroissoit aussi éclatante & aussi fraîche, que si elle eust esté tout récemment faite; & le secret, ajoute cet Auteur, qui luy avoit si longtemps conservé son lustre, c'est qu'on avoit mêlé du miel dans sa composition; Hydrante aujourd'huy Otrante, jadis un des plus fameux Ports de la Mer Adriatique; Lacédemone, ou Sparte, Capitale du Péloponese; Melibée, Ville maritime de Macedoine, de laquelle je ne puis passer sous silence ce qu'a dit Lucrece de l'Excelence de ces riches Draps de Pourpre. Voicy comme il parle dans son second Livre.

*La Pourpre dont le Pan avec orgueil
éclate.*

*Dans le superbe atour dont Nature
la peint,*

*N'a pas plus de brillant, qu'en montre
l'écarlate*

*Des fins & riches draps qu'à Melibée
on teint.*

On fait encore mention de Menin-
ge

ge Ville d'Afrique ; de Milet, de Muzze fameux Port d'Egypte , d'Ocbalie Contrée du Péloponnèse , d'Omana en Perse de Puteoles , ou Pouzole , Cité des Tyrrhéniens de l'Isle de Rhodes , & de celle de Sardaigne dont la Pourpre aussi bien que celle de Cyzique , passoit anciennement en Proverbe , selon le rapport d'Erasme , pour marquer le vermillon , que la pudeur fait monter au visage des Personnes pudiques , quand on leur dit quelque chose de trop libre , ou bien de peindre la couleur de ceux qui ayant reçu quelques blessures , sont teints ; & comme empourprez de leur propre sang ; *Purpura Sardonica per iocum transfertur ad eum qui pudefit , aut qui ob plagas sanguine tingitur , Erasme*. Il faut encore ajouter Sidon , Tarente , & la célèbre Ville de Tyr , la plus renommée de toutes , tant pour l'invention de la Pourpre , que pour sa parfaite confection , comme il paroît , outre ce que nous en avons déjà dit , par une infinité de témoignages des Auteurs Grecs & Latins que l'on peut voir dans

dans Gesnier, en son docte Ouvrage de l'Histoire des Poissons.

Quant à l'excellence de cette exquisite teinture, on la peut tirer du privilege qu'il falloit avoir pour en faire la confection & le trafic, & de l'honneur qui luy estoit rendu par l'usage auquel elle estoit ordinairement destinée.

Il est constant qu'il n'estoit pas permis à tout le monde de travailler à la confection de la Pourpre. Il falloit avoir des Lettres Patentes ou du Prince, ou de la Republique, qui en accordassent le privilege; y ayant, dit Ammien Marcelin, des peines tres-rigoureuses décernées par les Loix contre ceux qui auroient osé s'en mêler sans cette permission. *Tinctura Purpura opificium magno estimatum, nec permissum civis, ex tanque hac de re leges severissima.* Ces loix se peuvent voir dans le Livre 4. du Code Justin. au titre, *Qua res vendi non possunt*; & il paroist par le témoignage d'Eusebe l. 7. c. 28. & de Nicephore de Calliste l. 6. c. 35. que parmy les premiers Magistrats de l'Empire Romain, il y en avoit

avoit un fort considérable , que l'on appelloit *Præfectus Baphiornum*. Il avoit la Sur - Intendance sur tous ceux qui teignoient en Pourpre , afin de faire observer toutes les choses requises dans cet Art , mis avec une autorité si absolüe , qu'il avoit la puissance du glaive sur tous ceux de cette profession. Ainsi , au rapport de Varinus , quand il y en avoit quelqu'un convaincu d'avoir sophistiqué la Pourpre , il le condamnoit sans appel à perdre la teste : *Qui purpuram adulterassent Capite ple. Et ebantur.*

Cette Charge de Grand - Maître , Chef , ou Sur - Intendant de la teinture de Pourpre , ne se donnoit ordinairement qu'aux Personnes de la premiere qualité , ou à ceux que le Prince vouloit glorieusement recompenser pour quelque service considerable. Aussi nous lisons dans le même Nicéphore , que l'Empereur Aurelien ayant dessein de favoriser un certain Dorothee Eunuque de naissance , Homme autant doué de science & de vertus que relevé par la noblesse de son extraction , il
luy

luy donna cet office de prefet de la Pourpre, comme un témoignage authentique de sa bienveillance, & une récompense legitiment due à son mérite. *Quamobrem illum etiam Imperator familiaris complexus, honorem ei detulit, ut tinginda Purpura praesset.* Quelques-uns se sont imaginez que la principale raison pour laquelle l'empereur l'eleva à cette éminente dignité, estoit à cause contre que l'ordinaire de tous les Hommes, la Nature l'avoit réduit Eunuque dès le ventre de sa Mere, comme si elle luy eust voulu donner une virginité naturelle, & une pureté de prérogative de corps & de cœur par dessus tous ses semblables ; vertu que Cassiodore disoit estre requise dans ceux qui prétendoient heureusement réussir dans la parfaite teinture de la Pourpre, selon ces élégantes paroles. *In illis autem rubicundis fontibus cum albensis comas serici doctus moderator intinxerit, habere debet corporis purissimam castitatem, quia talium rerum secreta refugere dicuntur immunda.* Strabon l. 16. dit que ceux que l'on employoit à
cette

cette teinture , estoient non seulement affranchis de toute servitude , mais encore exempts de toutes sortes d'impôts & d'exactions publiques, tant ceux qui la composoient , que ceux qui en faisoient le trafic.

Pour ce qui est de l'honneur que l'on rendoit à la Pourpre , on ne le scauroit d'ecrire plus fortement que le fait Pline dans le 9. l. de son Histoire c. 36. lors qu'il dit que cette noble couleur est accompagnée d'une si auguste majesté , & imprime une telle veneration dans tous ceux qui la regardent , qu'il n'est rien au monde à qui l'on porte plus d'honneur & de respect. Ne voyons nous pas , ajoute-il , que les Bâtons de commendement la precedent , que les Faisceaux & les Hallebarde Romaines luy servent de gardes , & luy font faire voye par tout comme les Huissiers & les Satelites. C'est par elle que les Enfans des Prince & des grand Seigneurs s'attirent la reverence des Peuples, que les Gens de Robe sont distinguez d'avec les gens d'Epée , les Senateurs d'avec les Chevaliers , les Magistrats

gistrats d'avec le Peuple. C'est par la présence que la coiere des Dieux est arrestée, que les foudres leur tombent des mains, que les faveurs du Ciel sont répandues sur les Hommes, & les châtimens détournés de leurs testes. Enfin c'est cette noble livrée qui fait tout le lustre & l'ornement des Habits les plus magnifiques, & qui relève infiniment de l'éclat l'or & de la pompe des triomphes.

Mais pour pousser encore la chose plus loin, la veneration que l'on avoit pour cette auguste couleur, estoit si grande, qu'elle alloit mesme jusqu'à l'adoration. Ainsi quand il estoit question d'aller saluer les Empereurs & les Roys, revestus dans leurs Lits de Justice de ces Robes éclatantes, on disoit à leurs Sujets de venir rendre leurs respects & leurs adorations, non à la Sacrée Majesté de leurs Royales Personnes, mais à l'auguste apareil de la venerable Pourpre dont ils estoient revestus, C'est ainsi qu'en parle le premier Secrétaire du Roy Theodoric à un des grands Officiers de ce Prince

ce

ce, pourveu d'une des plus considérables Charges de la Cour, dans le commandement qu'il, luy fait suivant la coûtume, de venir apres l'achevement de son quartier, à la teste de tous ceux qui estoient de la dépendance de sa Charge, se jeter aux pieds de sa Majesté pour adorer sa Pourpre Royale, & obtenir par cette respectueuse action le pardon des manquemens qu'il auroit pû commettre en l'exerçant. *Quapropter spectabilitatis honore suffultus inter Tribunos & Notarios venerandam Purpuram adoraturus accede, &c. Cassiodor. Var. l. 11. Ep. 20.* Ce grand Homme fait encor le mesme Commandement à un autre Officier qui sortoit de charge dans le mesme Livre *Ep. 31.*

Mais la preuve de l'honneur que l'on rendoit anciennement à la Pourpre, paroitra encor plus claire par la description de l'usage sacré & prophane, auquel cette auguste couleur estoit communement apliquée. Pour ce qui touche l'usage sacré je le tire du temoignage des saintes Lettres qui m'apprenēt
que

que Parmy les offrandes que Dieu voulut luy estres présentées par les Israélites & dont il donna la liste à Moysé, quand il fut question de luy bastir un Tabernacle, l'Arche d'Aliance, & les autres choses sacrées qui regardoient son service, la Pourpre y tient un des premiers rangs, comme il paroist en quantité de lieux du Livre de l'Exode, & particulièrement dans le Chap. 35. ou l'on lit ce commandement : *Omnis voluntarius & prono animo offerat eas Domino : Aurum, argentum, & as, Hyacinthum & Purpuram, coccumque bis tinctum.* En suite Dieu ordonna que cette Pourpre offerte, l'on fit les courtines, les rideaux & pavillons qui devoient revestir son Tabernacle, l'Arche & les autres meubles précieux de son Temple ; que l'on en fit le grand Voile du Sanctuaire, la Tente du Parvis, & en un mot tout ce qui devoit servir à envelopper les Vases sacrez. Il commanda encore la même chose pour les Tuniques & les autres ornemens de ses ministres, qu'il voulut estre étoffez de Pourpre deux fois teinte, c'est à dire de la plus belle & de la plus

plus précieuse , mais particulièrement la Robe qui devoit revestir le souverain Pontife dans le temps qu'il serviroit à ses Autels, que Dieu avoit expressement ordonnée estre de cette mesme matiere, suivant la figure & avec les enrichissemens qu'il en avoit prescrit luy-mesme à Moysé, de la maniere que l'a décrit l'Autheur sacré du Livre de l'Ecclesiastique , qui dit que cette Robe , qu'il appelle l'Etole sainte , le Vestement d'honneur , & la Robe de gloire , estoit étoffée de Pourpre & d'Hyacinthe , & toute relevée en broderie d'or & de pierres précieuses : *Induit eum stolam gloria stolam sanctam auro & Hyacintho & Purpura , opus textile, gemmis pretiosis figuratis in ligatura auri. Eccl. 45.*

A propos de cette Robe Pontificale, que le mesme Autheur assure n'avoir jamais esté portée que par le Grand Prestre Aaron premierement, & en suite par ses Enfans & ses Neveux , qui succederent dans la suite des temps à la suprême Dignité : je ne scaurois passer sous silence ce que j'ay lû dans Josephé, touchant le respect que les Juifs avoient
pour

pour le sacré Vestement , & la précaution avec laquelle ils avoient eu soin de le conserver (soit que ce fust le mesme qui avoit esté fait pour Aaron, soit que ç'en fust un autre fait sur son modelle) jusques au temps d'Hircan premier du nom, souverain Sacrificateur , duquel il est dit dans le quatrième Livre des Machabées , qu'il fut grand en trois manieres , en Principauté , en Sacerdoce, & en don de Prophetie ; & lequel au témoignage de cet Historien , fit bastir exprés une superbe Tour, ou petite Forteresse, proche du Temple de Jerusalem, pour y garder avec plus de seureté cette précieuse Robe , établissant aussi sa demeure en ce mesme lieu , afin d'en estre luy-mesme le gardien , ne souffrant jamais qu'elle en sortist , que quand il s'en revestoit dans le temps des Sacrifices les plus solemnels , apres quoy il la remettoit dans une Chambre secreete de cette Tour , dont luy seul avoit la clef. La mesme chose fut observée par tous ceux qui vinrent apres luy au souverain Pontificat, & mesme par Herode usurpateur du Sacerdoce , aussi bien que du

Q. d'Avril 1682.

C

Trône de Judée , lequel ayant nommé cette Tour Antonienne , du nom de M. Antoine , dont il s'estoit fait la Creature , n'en ôta pas pour cela la Robe Pontificale , pour ne se pas attirer la haine du Peuple. Son fils Archelaüs en fit autant ; ce qui dura jusqu'à ce que les Romains s'estant emparez du Royaume de Judée , & l'ayant reduite en forme de Province , ils s'emparerent en mesme temps de la Robe sainte , sans cependant la profaner en aucune sorte. Ils la mirent seulement dans une autre Forteresse de la Ville en une Chambre fermée à double serrure & scellée du Sceau des Souverains Prestres , & des Gardiens du Thresor public , une Lampe brûlant continuellement devant la Porte du lieu où estoit ce saint Dépôt que le Capitaine de la Forteresse avoit en sa garde , & qu'il mettoit entre les mains du Grand Prestre lors qu'il en avoit besoin pour quelque grande solemnité , laquelle passée , le Grand Prestre la luy remettoit entre les mains , pour la renfermer au mesme lieu avec les précautions accoutumées.

C'est

C'est la remarque que fait ce fidelle Historien touchant la veneration que les Juifs avoient pour cette Robe Pontificale , à l'imitation de laquelle , au moins pour ce qui regarde la couleur, je ne doute point, après le Sçavant Evêque de Mende dans son Rational, qu'on n'ait introduit l'usage de la Chape ordinaire de N. S. P. le Pape , que ce Prélat dit estre communément de couleur rouge , non pas de Pourpre , parce qu'il n'en est plus , mais d'Ecarlate , couleur qui approche le plus de la Pourpre, *Hinc est*, dit cet Autheur, *quòd summus Pontifex Cappa rubaa exterius semper appareret indutus.* *Durand. Ration. D. Offic. L. 3.* Il en faut dire autant de l'Habillement rouge des Cardinaux , qui leur fut accordé selon Bzovius par le Pape Innocent IV. l'an 1245. & des Robes de la mesme couleur que portent d'autres Prelats , & mesme des Chanoines aux grandes Festes dans quelques Eglises Cathedrales , qui ne sont ainsi colorées que pour imiter les Robes & Tunique de Pourpre que portoient les Sacrificateurs, & les Prestres de l'Ancien Testa-

ment ; ce qui fait assez connoître la considération particulière qu'on a toujours eue pour la Pourpre dans l'usage des choses sacrées.

On n'en a pas moins eu dans ce qui regarde les choses prophanes. Cela se prouve en ce que la plupart des Nations idolâtres avoient coutume de revestir les Simulachres de leurs fausses Divinités d'Ornemens, & de Robes de Pourpre. Je n'en veux pour garant qu'un passage de l'Ecriture Sainte. Il est du Prophete Baruch , au sixième Chapitre de ses Visions, où ce Prophete décrivant fortement l'aveugle idolatrie des Babiloniens , & voulant la faire avoir en horreur aux Israélites qui estoient detenus par eux en captivité , il tâche de prouver à ces derniers qui estoient les Adorateurs du vray Dieu , par plusieurs raisons également fortes & convaincantes , le pitoyable aveuglement des premiers , en leur exposant la foiblesse, l'impuissance , & l'insensibilité de ses mal-heureuses Idoles de métal , de bois, & de boue, qu'ils estoient assez foux de réclamer comme leurs Conservateurs,

&

& leurs Tutelaires , lors qu'elles n'avoient pas mesme le pouvoir de se conserver elles-mesmes , ny de se défendre des vers, ny de la tinguine qui rongeoient & mettoient par lambeaux les pretieux Ornemens de Pourpre dont elles étoient parez. Cela se confirme par le témoignage d'un Prophane. C'est celuy de Vopiscus. Il dit que lors que Probus fut élevé à l'Empire, les Soldats qui le proclamèrent dans leur Camp , voulant, selon la coutume , le revestir de la Pourpre afin de le saluer pour Empereur , & ne trouvant point de Robe de cette couleur , ils prirent une Mante de Pourpre qui couvroit une Statuë d'un Temple prochain , & la luy mirent sur les épaules. *Ornatus etiam Pallio Purpureo, quod de Statua Templi ablatum est.*

Mais si les Simulachres des Dieux de la Gentilité estoient ornez de la Pourpre, on ne doit pas douter que leurs Prestres n'en fussent pareillement revestus. Tite-Live en fait foy dans le Livre 4. de son Hist. Decade 4. Lampride, dans la Vie d'Alexandre Severe; Cicéron en la Cause de Sextius, & quan-

tité d'autres, qui portent tous témoignage que les Prestres des Idoles , & particulièrement les Romains, portoient cette riche Couleur dans leurs Robes Sacerdotales ; soit qu'ils fussent revestus de la Pretexte , qui estoit une sorte de Robe blanche ayant pour ornement une bande de Pourpre qui la bordoit tout autour , ce qui fait , dit Macrobe , que cette Robe estoit appelée par les Latins, *Pratexta* , comme qui diroit , *cui Purpura Pratexitur* , le verbe *Pratexo* , signifiant border, ou ceindre de quelques bandes ; soit qu'ils portassent le Laticlave , qui estoit une autre sorte de Robe, dont le fond de l'Etoffe estoit de Pourpre enrichie sur le devant & les ouvertures de clous d'or, d'argent , ou d'autre matiere, qui y estoient cousus en façon de freluches ou boutons à queue, dont le fond estoit blanc , avec ces mesmes figures de clous composez de soye ou de laine teinte en Pourpre , attachées dessus , laquelle sorte de Robe ainsi boutonée ou Laticlave , estoit en usage pour les Prestres dans le temps de leurs Ceremonies , comme le marque Silius

Italicus.

Italicus dans son Livre 3. à peu près en ces termes :

*Pendant qu'une douce harmonie
De Voix & d'Instrumens, remplissoit ces
saints lieux*

*D'une agreable melodie ;
Le Prestre revestu d'un Habit glo-
rieux ,*

*Où sur un riche Drap mille Clous pré-
cieux ,*

*Formoient une éclatante & rare Bro-
derie ,*

*Vint faire la Ceremonie ;
Et l'Encensoir en main d'un air devo-
tieux*

*Parfuma tour à tour les Images des
Dieux.*

Soit enfin que ces mesmes Prestres fussent revêtus de la Trabée , qui estoit une espece de Robe toute de Pourpre de fine laine ou de soye, brochée d'or, & faite à guise de Chape, ou grand Manteau, qui s'ouvroit tout du long par le devant, & s'attachoit vers le col avec des Agrafes ou Bouclés d'or, & qui estoit proprement l'ornement de Cerémonie dont se servoient les Augures, & les autres Mi-

nistres du premier Ordre Sacerdotal; d'où vient qu'elle s'appelloit selon Servius, *Trabea sacra, Sacerdotalis & Auguralis*.

Si du Sacerdoce Payen nous passons à l'Etat Laïque & Politique, nous verrons pareillement la Pourpre en usage & honorée dans toutes les principales conditions qui le composent; & pour commencer d'abord par les personnes qui y tiennent le premier rang, ne voyons nous pas la Pourpre honorée dans les Monarques; les Pages sacrées chapitre 8. du Livre des Juges, dans la description qu'elles font des riches dépouilles que Gédéon remporta de la défaite des Rois de Madian, spécifient nommément la Pourpre dont ces Princes avoient coutume de se vestir. *Absque ornamentis & veste Purpurea quibus Reges Madian uti soliti erant*. Dans le 8. Chapitre du Livre d'Ester, elles nous disent que lors que le Roy de Perse Assuerus voulut honorer Mardochée pour reconnoissance de sa fidélité, il commanda qu'on le revestit des Habillemens Royaux, & qu'on luy mit un Manteau de Pourpre sur les épaules;

épaules ; *Mardocheus fulgebat vestibus Regis amictus serico pallio atque purpureo.* Et enfin elles nous déclarent dans les Evangiles qu'après que les Soldats de Pilate eurent flagellé le Sauveur du Monde , ils luy mirent par dérision une Couronne d'épine sur la teste , un Roseau pour Sceptre dans les mains , & un vieux Manteau de Pourpre sur les épaules , comme autant de marques par lesquelles ils vouloient figurer les ornemens de la Royauté.

De plus, s'il est permis d'appuyer l'autorité des saintes Ecritures par les témoignages des Authens profanes , nous apprenons de Joseph au Livre 17. de ses Antiq. Chap. 11. que les Rois des Juifs s'habilloient de Pourpre lors qu'ils paroissoient dans leurs Habits de Cerémonie , & que suivant cette coutume , Herode estant mort , on revestit son corps de la Pourpre , & des autres Ornemens Royaux , & qu'en cet équipage il fut porté en grande pompe au Tombeau de ses Ancêtres. Q. Curt. Livre 3. dit que les Roys de Perse ne portoient point d'autres Habillemens que de cette riche

Couleur ; & Denis d'Halicarnace , dit que tous les Rois qui commanderent à Rome depuis Tarquin l'ancien jusques aux temps des Consuls , & les Consuls ensuite jusqu'au Regne des Empereurs, prirent la mesme parure.

Les Empereurs qui s'emparerent de l'autorité des Consuls , sans toutefois les dépouïller de leur dignité, firent aussi de la Pourpre le principal ornement de leurs Personnes. Les exemples en sont trop frequens dans tous les Autheurs pour en douter, quoy que l'on ne sçache pas bien positivement le temps où ils ont commencé de la porter , au moins dans leurs Habits ordinaires ; car pour les ornemens qu'ils prenoient dans les Cerémonies publiques, comme dans les Sacrifices, les Triomphes, les Spectacles, les Audiencies des Ambassadeurs , & autres pareilles occasions , l'on ne doute point qu'ils n'y parussent revestus de la Pourpre. Lampride fait voir dans Alexandre Severe, que l'usage leur en estoit ordinaire avant le temps de cet Empereur, lors qu'il dit que sa Mere le garantissoient souvent de la fureur des Soldats , en leur

leur montrant seulement la Pourpre Imperiale ; *Quem sepè à Militum ira objecta purpura summa defendit.* Hérodition confirme cet usage en divers endroits de son Histoire, entr'autres au Livre 2. en décrivant la promotion de Probus, il dit que le Peuple & les Soldats l'ayant élu Empereur lors qu'il y pensoit le moins, allerent chez luy en foule, & que l'ayant tiré de son lit où ils le trouverent encor couché, ils l'enveloperent de la Pourpre Imperiale, le porterent dans le Senat, & l'y saluèrent Empereur. Ce que Vopiscus raconte dans la Vie de Proculus, fait entièrement à mon sujet. Ce Prince, avant qu'on l'eust élevé à l'Empire, jouïoit un jour aux Echets, mais avec tant de bonheur & d'adresse, qu'il gagna jusqu'à dix parties de suite. Un certain Boufon de qualité, qui estoit en sa Compagnie, & qui observoit le jeu, voyant que la fortune luy estoit si favorable, se saisit d'une Casaque de Pourpre qu'il rencontra sous sa main, & la mettant sur les épaules de Proculus, il se jetta à ses pieds & luy fit cette courte harangue ; Je vous salue ô Auguste le Victorieux, & je vous proclame Empereur.

Cet

Cet Auteur a voulu sans doute exprimer par cette action la Cérémonie qui s'observoit à Constantinople , à la création des nouveaux Empereurs. Entr'autres Ornemens Imperiaux , on leur mettoit sur les épaules un Manteau de Pourpre enrichy d'or & de pierreries, comme le marque le Poëte Corippe dans le Panégyrique de l'Empereur Justin, L.4. Num. 2.

*Cæsares humeros ardenii murice
texit*

*Circumfusa chlamys, rutiloque ornata
metallo, &c.*

La même cérémonie du Manteau de Pourpre se pratiquoit aussi tant à l'égard des enfans des Empereurs , qu'à l'égard de ceux qu'ils adoptoient pour leurs Collegues & Successeurs à l'Empire, lors que cette adoption se faisoit publiquement ; mais avec cette différence, que le Manteau qu'on leur donnoit étoit simplement de Pourpre , & sans aucun ornement de broderie, ainsi qu'il paroît dans l'adoption de Vêrus par l'Empereur Adrien , & comme on l'apprend d'une

d'une Lettre que l'Empereur Commode écrivit à Clodius Albinus ; par laquelle il luy permettoit de prendre le nom de Cesar, s'il en estoit besoin , avec que les Ornemens Impériaux , à la réserve de l'or sur la Robe de Pourpre , afin que l'Armée eust plus de considération pour luy , & qu'à ces angustes marques, elle reconnust & respectast en mesme temps en luy la Majesté de l'Empire. Jules Capitolin, dans la Vie du mesme Albinus.

Cela prouve assez que la Pourpre faisoit la plus belle parure des Empe-reurs , & fait voir en mesme temps , que prendre ou accepter la Pourpre , c'estoit se déclarer hautement pour Em-pereur , ou pour Successeur & préten-dant à l'Empire. Aussi porter cet Ha-billement , sans y estre autorisé ou par droit naturel , à cause de sa naissance, ou par droit d'adoption , ou enfin par une singuliere Concession du Souve-rain, c'estoit se rendre coupable de cri-me de leze-Majesté au premier chef. Qui voudra en voir des preuves, n'a qu'à lire Ammien Marcelin L. 16. &

17. Zoziine L. 4. Egesippe L. 2. de la ruine de Jerusalem, Athenée L. 12. Paul. 5. Sent. Tit. 25. Julian. Novell. 113. Cap. 20. & quantité d'autres.

Ce que je dit ne doit pas s'entendre de toute sorte de Pourpre en general, mais seulement de celle qu'on réservoir pour la Personne des Roys, qui estoit telle que l'a décrit le sçavant Cassiodore, avec son élégance ordinaire dans ses Varietez L. 1. Ep. 2. C'est cette Pourpre qu'on appelloit par excellence, *Purpura summa, Clarissima, Regia, Imperialis, &c.* & de laquelle au rapport de Luitprand de Reb. Europ. l. 1. Les Empereurs de Constantinople avoient une Chambre toute tendue, dans le lieu le plus sacré aussi-bien que le plus secret de leurs Palais, qui s'appelloit *Porphyra*, ou la Pourpre. Les Impératrices faisoient ordinairement leurs couches dans cette Chambre suivant l'Ordonnance des mêmes Empereurs, rapportée par Nicetus l. 5. & les Enfants qu'elles y mettoient au monde s'appeloient Porphyrogenites, parce qu'ou-
 tre cet appareil, ils estoient encor re-
 çus

ceus dans des Langues de Pourpre à leur premiere entrée dans le monde ; ce qui pouvoit faire dire à ces jeunes Princes , ainsi qu'a celuy dont parle Hérodien.

*La pompe & les honneurs sont nez avec
moy :*

*La Nature au sortir du ventre de ma
Mere.*

*M'a fait le Successeur du Trône de
mon Pere :*

*Et la Pourpre en naissant , m'a reçeu
comme un Roy.*

Car pour la Pourpre commune, dont la couleur avoit quelque chose de moins éclatant que la Pourpre Imperiale , il est constant que bien d'autres que les Princes avoient , ou se donnoient le privilege de la porter. Outre ce que nous lisons dans Athenée l. 12. que le Grand Alexandre ordonna par une Déclaration expresse à toutes les Villes d'Ionie, & nominément aux Habitans de Chio, de luy envoyer tout ce qu'ils auroient de Pourpre dans leurs Magazins,

zins, afin qu'il pût en donner des Robes à ses Courtifans, & à tous les Capitaines (*Volebat enim socios omnes stolis purpureis ornari* ;) Outre ce que rapporte encor le mesme Athenée du Roy Antiochus, qu'il avoit à sa suite quinze cens Officiers tous vêtus de Pourpre ; *Erant & himille supra quingentos ; omnes isti pradiſti Purpurea habebant superindumenta.* Il est manifeste qu'ancienement, les Magistrats & autres Officiers publics estoient revêtus de Pourpre dans l'exercice de leurs Charges. Hippias Erythréen témoigne dans le 2. L. de son Histoite, que ceux qui exerçoient la Judicature en son País, rendoient Justice aux Parties dans leur Tribunaux placez à l'entrée des Portes de la Ville, eux estant habillez de Robes de Pourpre. *Tribunal ante portas constituentes, judicabant, Purpureos amictus, sagulaque Purpurea habentes.* Athenée Livre 12. Chapitre 3. remarque que chez les Perſes, les Magistrats estoient non seulement revêtus de Pourpre, mais que les Tribunaux, les Sieges & le Parquet de leur Magistrature en

estoit aussi couverts. La mesme chose estoit en usage chez les Juifs, au rapport de Philon dans sa Déclamation contre Flaccus ; & enfin Tite-Live est témoin , qu'à Rome & dans toute la dépendance de sa domination , dès le temps mesme de la République , la Pourpre estoit portée par tous ceux qui estoient pourvûs de quelques Charges qui regardoit ou l'administration de la Justice , ou le gouvernement du Peuple ; de sorte que les Magistrats , tant de la Ville , que des Colonies & Municipales , les Commissaires , & Capitaines des Ruës & des Quartiers , les Principaux & Doyens des Colleges , les Augures , les Sacrificateurs & les Prestres , en un mot tous les Sénateurs & Officiers Patriciens , se servoient communément de la Pourpre dans leurs Robes de cérémonies , & avoient le droit de la porter non seulement pendant leur vie , mais mesme de faire brûler leurs Corps apres leur mort avec ce riche Ornement. *Nec uti vivi solum habebant tantum insigne , sed etiam ut cum eo crementur mortui.*

Cepen

Cependant l'honneur de porter la Pourpre dont jouïssient tous les Magistrats Patriciens , n'estoit point accordé aux Plebeïens , c'est à dire aux Officiers qui estoient pris de l'ordre du Peuple. Et les Tribuns mesmes , quoy que leur Charge fust de beaucoup plus considérable que celle de quantité de Patriciens , en furent longtems privez comme nous l'apprenons de Plutarque dans la Question 81. des Romains ; où cet. Auteur demandant pourquoy ces derniers Officiers ne portoient point la Pourpre, puis que d'autres Magistrats moins importants qu'eux, avoient le privilege de la porter , il en rend luy-mesme la raison , & dit , Que les Tribuns du Peuple ne jouïssient point de cet honneur , parce qu'il ne leur estoit pas permis de se faire accompagner par des Huissiers & des Gardes , n'y de se faire traîner en Chaise Curule , comme les grands Officiers ; & que leurs Charges n'estant pas proprement des Charges de Judicature , puis qu'il n'avoient que le droit de proposer , non celuy de décider,

décider, il n'estoient pas eensez proprement Magistrats , & par conséquent ils ne devoient pas avoir l'équipage ny les ornemens de ceux qui l'estoient veritablement. Joignez à cela que s'ils prétendoient estre revêtus de la Magistrature , à cause que par la Loy *Atinia*, ils avoient le privilege d'entrer au Senat & d'y dire leurs avis comme ils n'estoient les Magistrats que du Peuple, ils ne doivent point aussi estre vêtus autrement que le Peuple , afin que le plus petit de ce dernier état, aussi bien que le plus grand , püst avoir un accès plus libre auprès d'eux , n'eust point de crainte de les aborder les voyant populairement habillez. Et voila, selon le sentiment de Plutarque, les raisons pour lesquelles les Tribuns estoient exclus du privilege de porter la Pourpre.

Toutesfois, s'il est vray qu'ils en fussent privez du temps de cet Auteur, ce que quelques autres n'accordent pas , il est encor vray que leur dignité s'estant fort accruë depuis leur institution, aussi bien que leur puissance , par les honneurs, les grades, & les prééminences qui leur

leur furent premierement accordées par les Consuls Q. Aurelius Cotta, & L. Octavius, l'an de la Fondation de la Ville 678. confirmées quelque téps apres par Pompée, & de beaucoup augmentées par Auguste, qui leur fit mesme l'honneur de se mettre de leur Corps, & qui posséda le Tribunat l'espace de 37. ans; il est dis-je, vray qu'ils prirent bien-tost, non seulement les Huissiers, les Faïceaux & la Chaise Curule, mais encor la Robe de Pourpre, qu'ils portoient mesme dés le temps de Ciceron, comme il se justifie par un passage de ce Prince des Orateurs dans la Cause de Cluétius, où invectivant contre le Tribun Quintius, il dit ces Paroles. Faites un peu réflexion, Peres Conscripts, à ce que vous avez pû remarquer tant de fois vous-mêmes, sur la conduite du Personnage contre lequel la verité me force de déclamer. Rapellez dans vos esprits ses mœurs dépravées, sa vie dissoluë, son orgueil insupportable, & remettez-vous devant les yeux le front, le geste, & le faste avec lequel ce Tribun faisoit parade de sa Robe de Pourpre trainante jusqu'aux

jusqu'aux talons ; *Atque illam usque ad
talos demissam Purpuram recordemini.*

Mais les Magistrats n'eurent pas seuls le
privilege de porter la Pourpre. Il s'étendit à Rome jusqu'aux Chevaliers, à qui
l'on permit de se revestir du Laticlave
qui estoit une Tunique de Pourpre , ou
garnie de Pourpre comme je l'ay déjà
dit , & de prendre la Trabée , Robe en-
cor plus précieuse que le Laticlave, dont
la trame , dit Ferrarius L. 2. C. 4. estoit
de Pourpre , & l'estain de Laine tres-
blanche, ce qui faisoit une agreable di-
versité de couleurs, en maniere de petits
carreaux semez par toute l'Etofe.

Que les Chevaliers eussent l'usage
du Laticlave, je l'apprens du docte Lip-
se dans ses Notes sur Tacite. Il dit que
du temps des premiers Empereurs , les
Chevaliers qui portoient la qualité d'*Il-
lustres* , avoient droit de porter le Lan-
ticlave. Et pour le prouver , il se sert
d'un passage de Dion au L. 59. où cet
Historien raconte que l'Empereur Caius
voyant l'Ordre des Chevaliers fort di-
minué , & en tres-petite considera-
tion , crut le rétablir en sa premiere
splendeur

splendeur en y mettant les Personnes les plus qualifiées de tout l'Empire, auxquelles, pour rendre leur Compagnie plus auguste, il permit de porter l'Habille ment, qui n'appartenoit auparavant qu'aux Prestres & aux Senateurs. Cependant il faut dire que cet honneur leur avoit esté déjà accordé auparavant, & que non seulement les Chevaliers, mais même leurs Enfans, portoient cette sorte de Robe avant la concession de cet Empereur. Cela se voit manifestement en ce que dit Ovide dans le quatrième des Tristes, où ce Poète qui estoit Chevalier, & fils de Chevalier Romain, raconte la cérémonie qui se fist lors que son Frere & luy prirent la Tunique à clou large, en quittant la Robe virile.

D'ailleurs, que les Chevaliers Romains portassent la Trabée, Pline en est garant, lors qu'il dit, que quoy qu'au commencement il n'y eust que les Rois, & les Triomphans qui la portassent, les Chevaliers se l'approprièrent dans la suite du temps, & s'en parerent d'abord au jour de leur Montre,

ou

ou Reveuë generale , appellée *Transvectio*, qui se faisoit aux Ides de Juillet ; ce qui est confirmé par Denis d'Halicarnasse, qui dit au L.6. que les Chevaliers dans cette Montre marchaient en ordre selon les Tribus & Centuries, avec tout l'Equipage & les marques de l'Ordre, revêtus de Trabées & couronnez d'Olivier. A quoy s'accorde encor Suétone, quand il dit dans la Vie de Domitien, que le Senat, pour faire honneur à ce Prince & pour plus grande sûreté de sa Personne , ordonna que toutes les fois qu'il exerceroit le Consulat, les Chevaliers Romains, selon que le sort leur seroit échu , marcheroient devant luy entre les Huissiers & les Archers de la Garde, estant vêtus de leurs Trabées, & portant leurs Lances militaires en main. *Ut Equites Romani quibus fors obligisset, Trabeati, & cum hastis militaribus praeceperent eum inter Liétores, Apparitoresque.*

Le privilege de porter la Pourpre, ne se reserva pas seulement pour les Magistrats , & les Chevaliers de l'Etat Romain , mais il s'étendit encor jusques
aux

aux Enfans de tous ceux qui avoient assez de bien pour leur faire porter la Prétexte, qui estoit une Robe chargée de quelques bandes de Pourpre, cōme nous avons fait voir. D'abord selon Macrobe, il n'y eut que les Enfans de noble extraction qui la portèrent, tant pour les distinguer de ceux qui ne l'estoient pas, qu'afin de les exciter par cet honneur à suivre l'exemple du Fils de Tarquin l'Ancien, cinquième Roy des Romains. Ce jeune Prince, âgé seulement de quatorze ans, avoit accompagné son Pere en la Guerre contre les Sabins, & s'estoit si glorieusement signalé dans la dernière Bataille où cette Nation fut entierement défaite, qu'au retour de ce Combat, Tarquin le loüa publiquement de sa vertu & de sa vaillance, & pour l'engager à ne se point démentir, il luy permit de porter l'Agneau d'or, appelé *Bulla*, & la Prétexte, qui estoient deux des plus belles marques d'honneur que portassent les Triomphans. Ce Prince donna quelque tems apres la même permission aux Enfans des Nobles pour la même

mesme fin. Elle fut encor donnée dans la suite , & particulièrement dans le temps de la seconde guerre , l'Unique aux petits-fils des Affranchis pourveu qu'ils fussent Nobles , pour la raison que le mesme Auteur en raporte au premier de ses Saturnales chap.6. Et enfin on accorda indiféremment ce privilege à tous les Enfans de l'un & de l'autre Sexe, libres , & affranchis , Nobles, & Roturiers, pourveu qu'ils fussent nez en legitime mariage. Les Garçons portoient cette Robe jusqu'à l'âge de 15. ou 16. ans, qu'on leur donnoit la Robe virile , & les Filles jusqu'au jour de leurs Nôces.

Le Commentateur d'Alciat , dit que la raison morale pour laquelle les Romains faisoient prendre la Robe Prétexte bordée de Pourpre à leurs Enfans, estoit pour leur apprendre à estre modestes & pudiques , parce que la couleur de Pourpre est un signe de modestie sur le visage des Enfans, & comme le caractère de cette honneste pudeur qui rend ordinairement illustres ceux de leur âge, quand elle éclate également en leurs dis-

Q. d'Avril 1682.

D

cours & en leurs actions. *Purpureus color pudoris indicium, hinc Prætecta Romanos pueros admonebat, verecundiam in dictis factisque servandam. Claud. Minois. in Embl. Alciat.* Aussi est-ce cette excellente teinture que le judicieux Caton vouloit que les Enfans prissent d'aussi bonne-heure sur leur front, que celle de la Pourpre qu'on leur faisoit prendre sur leurs Habits. Cela me fait souvenir de ce que dit un jour Diogene à un jeune Garçon qu'il voyoit rougir en parlant à luy ; *Confide, fili, hic enim virtutis est color.* Courage, mon Enfant, j'aime à voir cette couleur sur ton visage, parce que je la regarde comme l'indice & la livrée de la vertu qui regne dans ton cœur.

Les Syracusains ne tiroient pas un symbole si glorieux de la Pourpre que les Romains, puis qu'au lieu de regarder cette éclatante couleur comme le caractère de la pudeur, & de la modestie, ils la regardoient au contraire comme Heroglyphe de l'éfronterie, & de l'impudence. De-là vient, dit Athenée, que ces Peuples ne permettoient point
du

du tout l'usage de la Pourpre aux Femmes honnestes & vertueuses ; non pas mesme d'en avoir une simple bande sur leurs Robes, donnant au reste pleine liberté d'en user à toutes celles qui avoient entierement renoncé à l'honneur. *Siracusani prohibuerunt ne Mulieres ferrent vestes Purpura Prætextas, præterquam meretrices.* Ce qui leur estoit accordé, plustost afin de rendre leur infamie plus connue, que pour les faire paroistre plus agreables par cet ornement. Le sentiment de ces Peuples n'estoit guere conforme à celuy du plus sage de tous les Hommes, lequel faisant dans le 31. de ses Proverbes, le portrait de la Femme vertueuse, luy donne pour Habit la Robe de Pourpre. *Byssus & Purpura indumentum ejus.*

Mais enfin pour terminer ce que nous avions à dire touchant l'estime & l'usage ancien de la Pourpre, disons encor que cette riche teinture n'estoit pas seulement en vogue dans les Villes, dans les Temples, les Palais & les Tribunaux de la Justice, dans les Jeux, les Spectacles, & les Triomphes, & employée à servir

d'Habits & d'Ornemens aux Dieux, aux Empereurs, aux Roys, aux Prestres, aux Magistrats, aux Chevaliers, aux Femmes mêmes & aux enfans; qu'elle estoit encor en credit dans les Armées & en usage parmy les Gens de guerre. Deux ou trois exemples suffiront pour établir cette vérité.

L'Ecriture Sainte me fournira le premier. Elle nous apprend que les Soldats se revestioient de cette couleur, puis qu'on trouve dans le Prophete Naham, que cette formidable Armée d'Assyriens qui mirent le Siege devant Ninive, estoit toute parée de Pourpre. *Viri exercitus in coccineis*. Je tire les autres des Auteurs Prophanes; comme de Xénophon au Livre 6. de sa Cyropadie, qui témoigne que toutes les Troupes de l'Armée du Grand Cyrus estoient toutes brillantes, & par la splendeur de leurs Armes, & de leurs Boucliers de Cuivre, & par l'éclat de la Pourpre de leurs Habits. *Itaque universus exercitus are fulgurabat, punicesque florebat ornatu*. De Q. Curce L. 3. & 5. de Justin Livr. 11. d'Ammien Marcellin, L. 13. & de Tertullien,

tullien, de habit. mulier. c.7. qui témoignent tous la même chose au regard des Medes, des Babyloniens, des Lacedemoniens, & autres Peuples de l'Asie, qui se revestoient de cette noble Livrée lors qu'ils alloient au combat. Ce qu'ils faisoient, dit Eliau, non tant par ornement & par pompe, que pour donner de la terreur à leurs Ennemis, ou plutôt pour s'inspirer du courage à eux-mêmes, & se fortifier le cœur qui leur eust pû manquer à la vue de leur sang, s'ils eussent esté blesez. En effet lors qu'il venoit à couler sur leurs Habits, ils ne s'en appercevoient pas si aisément pour le rapport qu'il avoit avec la Pourpre dont ils estoient revêtus. *Ne, si quando vulnerari eos contigisset, sanguinis aspectus metum eis incuteret. Eliau. L.6.C.6.*

L'on dit que les Afriquains estoient les Peuples du monde qui aimoient le mieux cette Livrée dans leurs Milices, que ceux de Carthage par dessus tous la portoient comme une marque de haute prééminence. Et que même dans le Camp d'Annibal, lors qu'on vouloit

donner quelque Bataille importante, on attachoit un Manteau de Pourpre au bout d'une Lance que l'on plantoit sur le haut de la Tente du General , afin qu'elle pust estre veüe de tous les Soldats , & qu'ils fussent avertis par ce signal de se tenir prests pour le Combat. La mesme cérémonie estoit en pratique dans les Armées Romaines, comme Plutarque le témoigne dans plusieurs lieux de ses Vies des Hommes Illustres , & sur tout dans celles de Brutus , de Pompée, & de Fabius.

Je ne doute point que cela n'ait donné lieu à l'invention du Labarum. C'étoit un Etendard Impérial que l'on portoit à la teste des Armées Romaines , & que les Historiens nous dépeignent comme une longue Lance, ayant au bout un bois traversant, & au dessus une riche Couronne d'or , sous laquelle estoit la figure d'une Aigle de mesme matiere. De ce bois qui traversoit pendoit un riche Voile de Pourpre de forme quarrée , dans le milieu duquel l'Image de l'Empereur estoit dépeinte en riche broderie d'or , & de Pierreries,

avec

avec ces mots à l'entour *Gloria exercitus.*
Le Grand Constantin ensuite de la Vision mémorable qu'il eut d'une Croix lumineuse qui parut dans le Ciel à la veuë de toute son Armée, avec ces mots, *In hoc signo vinces,* & qui fut cause qu'il se convertit, fit mettre ce Signe salutaire sur le haut du Labarū à la place de l'Aigle Impériale, & sur le fond du Voile de Pourpre qui y estoit suspendu, il fit tracer en broderie de Perles, & de Pierres précieuses, les deux Lettres Capitales du nom Grec du Sauveur du Monde, entrelassées en forme de Chifre, faisant attacher aux franges de ce sacré Voile sont Image, & celles de ses Enfants faites à demy corps en broderie. C'est la peinture que les Autheurs rapportez par le sçavant Cardinal Baronius au troisiéme Tome de ses Annales, nous ont laissée de ce glorieux Eten-dart, dont Prudence fait aussi mention dans ces Vers contre Symmaque.

*Christus Purpureum gemmanti textus
in auro.*

Signabat labarum, &c.

D iij

L'Oriflâme , cet Etendart si renommé dans nos Histoires , que nos Roys faisoient autre fois porter à la teste de leurs Armées , avoit beaucoup de ressemblance à ce Labarum Imperial , & pouvoit bien avoir esté fait à son imitation ; car si nous en croyons quelque-uns de nos anciens Historiens , comme Gaguin , Froissard, & quelques autres , ce Royal Etendart estoit d'une riche Etofe de soye teinte en Pourpre , de forme quar-rées semé de Fleurs de Lys d'or sans nombre en broderie , & chargé d'une Croix d'argent au milieu , & se portoit pareillement attaché au bout d'une Lance , & ne s'eloignoit jamais de la Personne du Roy. La Cronique ancienne de Flandre , le dépeint en cette maniere. *Messire Mile de Noyers estoit monté sus un grand Destrier, couvert de de Hauberge, & tenoit en sa main une Lance à quoy l'Oriflâme estoit attaché d'un vermeil samit à guise de Gonfanon à trois queues , & avoit entour Houpes de verte soye.* Guillaume le Breton dans sa Philipide Livre 11. dit
que

que cet Etendart s'appelloit Oriflâme à cause de sa couleur de feu , & qu'il avoit la forme des Bannieres dont l'Eglise se sert dans ses Processions. Et Guillaume Guyart en son Romant des Royaux lignages , est de cet avis quand il dit,

*Oriflâme est une Bagniere ,
Aucun poi plus forte que Guimple,
De Cendal roujoyans & simple,
Sans poutraiture d'autre affaire.*

Quelques Autheurs ont écrit que cet Etendart fut envoyé du Ciel à Clovis pour luy servir d'enseigne , & à tous ses Successeurs, dans les Combats qu'ils auroient à faire contre les Ennemis de la Foy Chrestienne , & non contre les Fidelles. A quoy , dit Froissard Volume 2. Chapitre 125. Charles V I. ayant contrevenu , pour l'avoir fait porter contre les Flamans , la mesme main qui l'avoit donné à nos Roys le leur osta, le faisant évanouïr entre les mains de Messire Hutin d'Aumont , qui en estoit le Gonfalonnier, de telle manie-

D v

que luy meſme ny perſonne , ne ſceut pour lors ce qu'il eſtoit devenu , n'y ne l'a pû ſçavoir depuis. Mais l'Autheur du Roman que nous avons déjà cité eſt d'un autre ſentiment pour l'origine de l'Oriflâme, dont il attribüe l'invention au Roy D'agobert qui la fit conſtruire à l'honneur de S. Denis auquel ce Prince avoit beaucoup de devotion. Voicy ſes termes.

*Li Rois Dagobert la ſi faire ,
 Qui Saint Denis ça enarriere,
 Fonda de ſes rentes premieres;
 Si comme encore appert Leans
 Es Chaplets des meſcreans..
 Devant li porter la faiſoit
 Toutesfois qu'aller li plaiſoit ,
 Bien attachie en une Lance ,
 Pensant qu'il euſt remembrance
 Au ravifer le Candal rouge
 De celuy glorieux Guarronge.*

Et pour ſa perte en la bataille contre les Flamans , que Jacques Meyer dit eſtre arrivée en la Journée de Mons en Puelle, où elle fut déchirée & miſe

en

en pieces , apres avoir esté arrachée des mains d'Anfleau de Chevreuse , qui la portoit , & qui fut tué en cette Bataille ; le mesme Guyard , qui vivoit pour lors , assure que ce ne fut pas la veritable Oriflâme qui fut prise en cette défaite , mais seulement une Oriflâme feinte à la ressemblance de la veritable , que l'on y avoit portée pour exciter les Soldats à bien faire , ce glorieux Etendart estant en telle estime parmy les gens de Guerre , qu'ils tenoient la victoire comme assurée , où l'Oriflâme estoit. Ainsi ils ne manquoient jamais de s'en servir dans les Combats dont l'issuë estoit douteuse , & on la mettoit toujours au front de l'Armée. Ce Poëte raconte ainsi cette perte.

*Anssiau le Sire de Chevreuse
Fut si comme nous apprismes
Esteint en ses armes mesmes ;
Et l'Oriflamme contrefaite
Chai à terre, & la saisirent
Flamens , qui apres s'enfuirent.*

Au reste , Cette Royale Banniere ,
estoit

estoit curieusement gardée dans l'Abbaye de S. Denys, & c'estoit là que nos Roys l'alloient prendre eux-mêmes lors qu'ils vouloient s'en servir en guerre. Ils la recevoient en grande cérémonie, & apres avoir fait leurs devotions des mains de l'Abbé, la remettant en suite en celles du Comte du Vexin, auquel comme premier Vassal & Feudataire de S. Denys, privativement à tout autre, appartenoit le droit de la porter; mais cette Comté estant réunie à la Couronne, il estoit au choix du Roy de la confier au premier Chevalier que Sa Majesté trouvoit digne de cet honneur, qui estoit d'une telle considération parmy les plus qualifiez de la Cour, qu'il y avoit grand empressement à le briguer. L'Histoire remarque que sous Charles V. le Sire d'Eudemehan, ou d'Andrehan, quitta la fonction de Maréchal de France, quoy que ce fust une des plus belles Charges de l'Armée, pour avoir la gloire de porter cet Eten-dart à la fameuse Journée de Rosebeque.

Vous vous souvenez Madame, qu'au commencement de ce Traité, il est parlé de

1
2
3
4
5

12
13
14

15

16

17

18

19

20

21

22



*de trois especes de Pourpre. Je vous en
envoie les différentes Figures que j'ay
fait graver pour satisfaire entierement
vostre curiosité sur cette matiere. Elles
sont tirées de Gesner en son Histoire
des Poissons.*

*Voicy différentes Explications qui ont
esté faites sur les Enigmes du mois de
Mars, dont les Mots Estoient l'Eau, &
le Dé à coudre.*

I

L'*Eau fit changer Sirinx , une
Nymphé de Pan ;
La mer nous donne lieu d'avoir Monne
& Guenuche ;
L'Eau des fonts Baptismaux peut de-
truire Satan ,
Et la Pluye en tombant , mouille Roys ,
Clercs , Froc , Pluche.*



*La Mer nous rend souvent plus timides
qu'un Pan ;
L'Abeille sentant l'eau , se sauve dans
sa Ruche ;
On l'aime cependant dans plusieurs jours
de l'An ,*

Du

*Dust - on là voir gaster les plumes de
l'Autruche.*



*La Riviere Ladon arresta Sirinx hoc,
Son Corps en Chalumeaux se changea
par le troc,
N'ayant pû la chasser hors le bord de sa
Niche.*



*Que la Mer dans son sein engloutit de
Gens par...
Mais toutefois sans l'Eau nous verrions
tout en friche.
Ne la blâmons donc pas ; taisons-nous
plutôt , car...*

ALCIDOR , du Havre.

I I .

LE Dé vous défend mieux de l'Eguille
que Pan.
*Eussiez-vous les doigts durs ainsi qu'une
Guenuche ,
Elle vous piqueroit comme un petit
Satan,
Si vous cousiez sans luy , le Brocard,
Toile, ou Pluche.*

II



*Il sert plus que des Gands , fussent-ils
peau de Fan ;*

*Avec luy l'on pourroit transpercer une
Ruche,*

*Sans crainte de l'user pendant le cours
de l'An,*

*Fust-il d'argent , ou fer , que digere
l'Autruche.*



*Quand vous n'en avez pas , Philis , on
vous voit hoc ;*

*Mercurc qui le sçait , vous en offre un
sans troc,*

Ne le refusez pas , il découvre sa Niche.



*Je voudrois comme luy pouvoir vous
tenir par*

*Ces doigts , belle Philis , qui mettent tout
en friche ,*

*Je serois des Mortels le plus satisfait,
car...*

Le mesme.

III.

A Vous le Dé , Galant Mercure,
Tandis que vostre heureux temps
dure.

Soyez.

*Soyez mesme content par dela le tom-
beau ;*

*Et pour vostre mémoire ,
Si vous voulez me croire,
N'apprehendez le Feu, ny l'Eau.*

GIRAULT le jeune , du Quartier
Simon le Franc.

I V.

O*N ne fait pas toujours tout ce
qu'on devroit faire ;
Il m'est arrivé quelquefois
De trouver les vrais Mots des Enigmes
du Mois,
Et quelquefois aussi j'y fais l'Eau toute
claire.*

D A U B A I N E.

V.

A*Rmé d'une Quenoïlle & de force
Fusaux,
En Fille déguisé comme un Sardanapale,
Le grand Hercule aux pieds d'Om-
phale
Se délassoit de ses travaux.*

*Ce que j'en dis icy soit sans luy faire
injure.*

*Je respecte les Gens qui sont issus des
Dieux,*

Rien

*Rien de mauvais ne vient des Cieux,
Et je ne prétens pas que le Galant Mer-
cure*

*Nous découvre surquoy fondé
Dans cette Enigme il porte un Dé.
Le même.*

V I.

I*me vis l'autre jour dans une peine
extrême*

*Avec la belle Iris que j'aime,
Pour deviner les Enigmes du Mois,
Et je connus trop cette fois
Qu'à les bien déguiser Mercure est un
fin Merle.*

*Pour la première, Iris me promet une
Perle.*

*Pour remporter un prix si beau,
Je me mis tout en feu, mais je trouvay
de l'Eau.*

*Peus la Perle; & pour la seconde,
Cette aimable & charmante Blonde
Me promet un baiser.*

*Jugez si pour cela je pouvois refuser
De remettre aussitôt mon esprit à la
gesne.*

*Je l'y mis; mais, hélas, que j'enduray de
peine!*

Et

Et comme j'approchois beaucoup,
 A ce qu'il me sembloit, du vray Mot de
 l'Enigme,
 Je dis que je tenois encore à quelque rime
 Avant que de faire un beau coup.
 Vous n'aurez pas, dit-elle, un si grand
 avantage.
 Si vous estiez discret, je vous l'eusse
 accordé;
 Mais vous ne baiserez simplement que
 mon Dé.
 De dépit, je ne pûs deviner davantage.
 LE BERGER ALCIDON, du
 Fauxbourg S. Victor.

V I I.

POur coudre un Habit vieux, ou bien
 un à la mode,
 Un Dez est nécessaire au doigt;
 Car sans cela chacun connoist
 Qu'une Aiguille est tres-incommode.
 Mad. MANTE, de la Rue
 Jean de Lépine.

V I I I.

DEdans l'Enigme de ce Mois
 Je ne sçay quel plaisir me touche,
 le

*Je ne la lis aucune fois ,
Que l'Eau ne m'en vienne à la bouche.
LA BELLE TERBOCHER, à l'A-
nagramme Bel Astre, cher Objet,
de la Rue S. Victor.*

I X.

H*ier auprès de Philis je lisois le
Mercure.*

*A la premiere Enigme, avant que d'a-
chever,*

*C'est l'Eau, dit-elle, j'en suis seûre,
Sirinx au desespoir m'exempte de resver.
Passons à la seconde, il nous la faut
trouver ;*

*Mais plus qu'on n'attendoit, elle parut
obscur,*

Et mon esprit à la torture

Ne s'y vouloit plus appliquer,

*Quand la Belle dit, ah ! je viens de me
piquer,*

Et vous en estes cause avec vostre lecture.

*Si j'avois pris mon Dé.... Voulez-vous
l'expliquer ?*

*Voilà, dis-je, le Mot, grace à vostre
piqueûre.*

L'INFIRME.

X.

X.

Que vous donner pour le change
 De vostre excellente Eau d'Ange,
 Brave Mercure Galant ?
 Pour vous remercier je serois diligente,
 Si j'avois plus de talent,
 Et que ma Muse fust un peu moins indigente.

S Y L V I E , du Havre.

X I.

Fort à propos , Galant Mercure,
 J'ay reçu de vos mains dans une Enigme
 obscure
 Un Dé dont j'avois grand besoin;
 Je le conserveray toujours avec grand
 soin.

La mesme.

X I I.

Srinx au bord de l'Eau fut prise du
 Dieu Pan,
 On apporte par Mer le Singe & la
 Guenuche;
 L'Eau beniste fait fuir nostre Ennemy
 Satan;
 Un torrent en fureur n'épargne Froc,
 ny Pluche.

Mille



*Mille Gens, quand il pleut , se sauvent
comme un Fan;
L' Abeille a peur de l' Eau jusques dedans
sa Ruche;
Tout le monde la vent pendant le sec de
l'An,
Dust-on mettre à l' Etuy le beau Bouquet
d' Autruche,*



*Trouvant un Porteur d' Eau , souvent on
devient hoc;
Il ne la porte aussi que pour en faire un
troc,
Et la rendre en l' ostant du Sceau, qui fait
sa niche.*



*L' Eau dans la Question fait dire pour
& par.
Voila comme l' Enigme en un mot se dé-
friche;
Et trois lettres font Eau , comme troi
forment Car.*

ALLARD , du Vêxi
XIII.

Plus sage que Sirinx, qui fist l' amo
de Pan,

Phi

*Philis n'a dans son air rien qui soit de
 Guenuche;
 Elle paroist un Ange, & non pas un
 Satan,
 Sans prendre son éclat de l'Or, ny de
 la Pluche.*



*Aupres d'elle je suis plus timide qu'un
 Fan,
 Bien qu'elle ait des douceurs plus que le
 Miel en Ruche.
 Je ne puis sans la voir, passer deux jours
 de l'An,
 Que je ne me croye estre au País de
 l'Autruche.*



*La voir, & l'adorer, c'est un coup sûr
 & hoc.
 Si de son cœur au mien je pouvois faire
 un troc.
 Je luy prendrois souvent l'endroit où son
 Dé niche.*



*Mais la Vertu par tout luy sert d'un fort
 Rem-par;
 On cueilleroit plustost du Froment dans
 un friche.*

Sur

*Sur ce point avec elle il ne fait point de
car.*

Le mesme.

XIV.

D*Ans ce jardin, Amy, vous me trou-
vez ce soir,
Les yeux dessus l'Enigme , & tenant
l'Arrosoir,
Vous croyez que je fais figure.
Vous vous trompez, mais ç'en est fait
Je quitte l'Arrosoir, & ferme mon Mer-
cure,*

Puis que l'Eau tombe à mon souhait.

L'ALBANISTE, de Roüen.

XV.

Q*ue Mercure ce Mois fait plaisir
à Thomasse !
Pour ne se plus piquer , il luy présente
un Dé.*

*C'est obliger de bonne grace,
Que de faire ce don sans qu'on l'ait
demandé.*

Le mesme.

XVI.

B*onjour , bonjour , Seigneur Mer-
cure.*

*Qu'as-tu pour nous donner aujourd'huy
de nouveau? Prenons*

56 *Extraordinaire*

*Prenons deffous ce toit un peu de cou-
verture,*

*Car ce nuage épais qui te sert de voiture,
Ne nous présage, à mon sens, que de
l'Eau.*

*L'Amant d'Orleans,
à l'Espérance.*

XVII.

F*Laté du vain espoir d'une heureuse
aventure,*

*Sans avoir sur l'Enigme encor rien dé-
cidé,*

*F'ay mis mon corps en Eau, mon esprit
en tourture.*

*Mercuré, si ce n'est le Dé,
Mon jugement confus renonce à la pein-
ture.*

Le Cavalier de Caux.

XVIII.

N*E raisonnons point tant, le Sexe
aimé de Pan,*

*Qui sçait bien préférer le Brochet à
l'Anguille,*

*La Flûte au Bistoury, la Cornete au
Trépan,*

Par

du Mercure Galant. 97

Par le secours du Dè se défend de l'Aiguille.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

XIX.

P*Hilis vos délicats Ouvrages
Qui charment l'esprit & les yeux,
Font voir vos nobles avantages
Qui triomphēt en l'Art le plus ingénieux
De vostre Aiguille sans pareille
Vous faites plus d'une merveille,
Un si rare talent d'un Dieu semble guidé.
Si c'est de l'aimable Mercure,
Il faut encor le suivre, & contre la piqueûre,
Mettez le gand en main, & le doigt dans
le Dè.*

RAULT, de Roüen.

XX.

J*E ne devine plus tes Enigmes, Mer-
cure,
Elles m'alterent le cerveau.
Après qu'à mon esprit j'ay donné la
tourture,
Je veux du vin, non pas de l'Eau.*

LE BERGER ALCIDON, du
Fauxbourg S. V.ctor.

Q. d'Avril 1682.

E

DE' si commode au Sexe aimé jadis
 de Pan,
 Tu le défens bien mieux que Singe &
 que Guenuche
 Contre un traître Ennemy plus piquant
 que Satan ,
 Opposant ton corps ferme autrement que
 la Pluche.



Si plus uny dedans qu'un premier bois
 de Fan ,
 On te voit en dehors cavé comme une
 Ruche,
 Ta figure est semblable au bassinet d'un
 G-lan,
 Et tamatiere aux corps que digere l'Au-
 truche.



Avec toy pourroit-on avoir un pareil
 c. hoc ?
 Non, il n'est point d'Amant qui voulust
 faire un troc
 De la moindre faveur pour l'endrot de
 ta Niche.



Il en est de plus beaux & plus aimables
 par... Qu'on

*Qu'on néglige souvent , & que l'on laisse
en friche ,*

*Pour te mettre au haut bout , comme en
la Phrase est Car.*

MADAME COLLART
au País du Maine.

XXII.

L'*Autre jour toute dépitée
De me voir sans fruiſt arreſtée
A ce que dit Mercure en ſont obſcur
Ecrit,*

*Je repris Peloton , Aiguille , Cifeaux ,
Laine ;*

*Mais quand ce vint au Dé , comme j'en
eſtois pleine ,*

*En m'entrant dans le doigt , il m'entra
dans l'eſprit.*

La belle Lingere, au Duc
de Savoye du P.

XXIII.

P*ourquoy me fuyez - vous ? je vous
ſuis neceſſaire ;*

*Ma Philis , voila mon Manteau ;
Pour vous mettre à couvert vous en
avez affaire ,*

Vous voyez qu'il ſombe de l'Eau.

L'Amy de la belle H.

E ij



XXIV.

L'Autre jour ma Philis me dit tout
 en colere,
 Laissez mon doigt en liberté.
 Je répondit que la captivité
 Devoit paroître une peine légère
 A qui s'emprisonnoit si souvent dans
 un Dé.

Le mesme.

XXV.

Vous vous joüez d'une Enigme,
 Camille, & vous m'en deſ
 Que contre vous je m'escrime.
 Moy? je vous laisse le Dez.

CROÜART DE ROCONVAL,
 de la Porte S. Antoine.

XXVI.

QVoy! Mercure Galant, au sortir
 du Careſme,
 Qui me rend si triste & si bleme,
 Vous m'avez envoyé de l'Eau?
 C'est m'envoyer droit au tombeau,
 Moy qui ne veux dans mon ménage
 Que tout le plus excellent Vin
 Qui croit, mais en Homme bien sage,
 Que mesme un Dé plein d'eau gaste ce
 jus divin,

Et

du Mercure Galant. 101.

*Et qu'à luy , comme à moy , c'est faire
trop d'injure ;*

*En verité, Galant Mercure ,
Pendant ce temps vostre présent*

*Ne me peut estre fort plaisant ;
Je l'envoye au beau Sexe , il est à son
usage ,*

*Vn Dé garde ses doigts , l'Eau défend
son visage.*

BARICOT du Havre.

XXVII.

TRIOLET.

T*Ant vous nous taillez de besogne ,
Que je ne sçay qui la coudra.*

*Je voy que chacun se refrogne ,
Tant vous nous taillez de besogne ;*

*Et ma foy, pourra sans vergogne
S'armer bien qui s'en piquera.*

*Tant vous nous taillez de besogne ,
Que je ne sçay qui la coudra.*

*L'Ennemy d'amour , à l'Ana-
gramme , L'Heroïne m'y
entraîne.*

XXVIII.

P*allas , dont vous voulez que je sois
le portrait,*

E iij

*Ne fut pas seulement une brave Guer-
riere,*

On la dépeint encore une habile Ouvrière,

Et vous avez manqué ce trait ;

*Car souvent luy tint lieu (si l'on en croit
Ovide)*

*L'Aiguille d'une Pique ; & le Dé d'une
Egide.*

La Brunette à l'Anagramme

*H. M. est à sa cour , de
la Ruë S. Denys.*

XXIX.

O*N dit qu'un bon Verre de Vin
Pris au matin ,*

Aussi-bien à Paris qu'à Rome ,

Avise un Homme.

Cela n'est pas, je le maintiens ,

Et soutiens

Que c'est une erreur toute pure.

J'en n'ay bû dix ou douze au moins ,

Et n'ay pû malgré tous mes soins

Deviner le Mot du Mercure.

J'ay pris de l'Eau ,

Pour arrester la violence

*Des vapeurs que le Vin m'envoyoit au
cerveau,*

Admirez qu'elle est sa puissance ;

Mon.

*Mon Verre à peine a-t-il esté unidé,
Qu'avec l'Eau j'ay trouvé le Dé.*

SOYROT, Controlleur General
des Finances en Bourgone.

XXX.

L'*Eau mit au desespoir la Nymphé du
Dieu Pan,*

*L'Eau donne les moyens d'avoir Singe
ou Guenuche,*

*L'Eau - benîte a pouvoir de confondre
Satan,*

*L'Eau n'épargne ny Roys, ny Clercs, ny
Froc, ny Pluche.*



*L'Eau fait peur à beaucoup qui fnyent
comme un Fan,*

*L'Abeille, pour fuir l'Eau, se cache dans
sa Ruche.*

*On en voudra pourtant avant la fin de
l'An,*

*Quand l'Eau devroit bannir ce qui vient
d'une Autruche.*



*L'Eau quelquefois surprend, & fait
demeurer hoc;*

*Ceux qui veulent courir, de l'Eau fe-
roient un troc,*

E iij.

*Es donneroient beaucoup pour l'oster de
sa Niche.*



*L'Eau fait parler des Gens ; elle en fait
mourir par...*

*Acheveray - je ? Non , car si l'Eau se
dé. fiche,*

*On verra qu'en grandeur elle est sembla-
ble à Car.*

BURET, de Vitré en Bretagne.

XXXI.

M*A foy, je n'en fais pas le fin ;
J'ay longiemp medité sur l'Enigme pre-
miere ,*

*Sans en avoir encor penetré le mystere ;
J'y perdrois bien tout mon Latin.*

Mais, en passant à la derniere ,

J'ay trouvé d'abord en chemin

*Un Dé d'une façon & rare , & singu-
liere.*

Comme Mercure d'ordinaire

Ne va point sans ses mains ,

*Et filoute les Dieux ainsi que les Hu-
mans ,*

*Il falloit qu'il l'eust pris à quelque Cou-
turiere*

De l'Empire des Cieux,

Pour

Pour en régaler sa Bergere;
 Et puis, en badinant tous deux sur la
 Fougere,
 Ils auront égaré ce Butin précieux.
 Quoy qu'il en soit, je ne m'informe
 guère
 D'où le Dé vient, d'où le Dé ne vient
 pas,
 Je l'ay gagné de bonne guerre;
 J'en prétens disposer, & mesme de ce pas
 En faire un beau présent à l'aimable la
 Serre,
 Pour un petit baiser; c'est peu de chose,
 hélas!
 Trop heureux cependant, si sa reconnois-
 sance
 En fait de mon amour l'heureuse récom-
 pense.

Le Secretaire du Cabinet, de
 Tournay, de présent à Paris.

X X X I I.

Ambassadeur du Ciel, grand Mes-
 sager des Dieux,

Mercur, qui porte en tous lieux
 Des plus brillans Esprits les plus par-
 faits Ouvrages;
 Si par la vertu d'un Anneau,

E V

Gygès, * pour se cacher, ent toûjours des
nuages,

Son Enigme n'a pas les mesmes avan-
tages,

Puis qu'on en voit le sens dès qu'on re-
garde l'Eau.

LA POSTULANTE emmurée,
de Roüen.

XXXIII.

Philis, qui pour trouver l'Enigme
du Mercure,

Par mille vains efforts vous donnez la
torture,

Reprenez vostre Dez ainsi que le travail,
Et vous aurez le mot de tout cet attirail.

G. D. S. Vv.

* L'Enigme de l'Eau a esté faite par
Gyges du Havre.

XXXIV.

Cessez vos importunités,
Je ne sçaurois pas m'y résoudre,
Je blâme fort vos procedés;
Autrefois j'en sçavois décondre,
Et bien loin de saigner du nez,
J'allois viste comme la foudre;
Mais enfin vous le commandez,
J'obeis, c'est un Dez à condre,

Sinen,

*Sinon, charmante Iris, je vous quitte
le Dez.*

P O L Y M E N E.

X X X V.

C'Est en vain, belle Iris, qu'on vien-
droit vous résoudre
Une difficulté que vostre esprit conçoit ;
Si vous vous estes mise à vouloir en
décondre,
Oüy, vous tenez la chose, & sur le bout
du doigt.

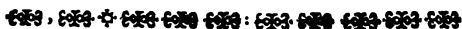
MARQUELET DE LA NOÛE,
de Meaux.

X X X V I.

Vous voulez, aimable Ouvriere,
Que je vous montre le chemin
D'expliquer l'Enigme dernière,
Et vous avez le Dez en main.

L'HABITANT EN ESPRIT,
du Pré S. Gervais.

TRA I



TRAITE' DU MEPRIS DE LA MORT.

Toutes les forces de l'éloquence sont nécessaires, selon le sentiment de l'Orateur Romain , pour pouvoir persuader aux Hommes de souhaiter la mort, ou bien de ne l'avoir plus en horreur. La Nature nous la représente, comme de toutes les choses du monde la plus cruelle & la plus terrible ; & nous fait considérer la vie , comme de toutes les choses de la terre la plus douce & la plus agreable. La vie que nous menons , dit S. Augustin , a quelque chose qui nous charme, parce qu'elle est belle en son genre ; & une substance vivante , dit le même Docteur, est toujours preferable à une autre qui ne l'est pas. L'Ecclesiaste dit aussi qu'un Chien vivant vaut mieux qu'un Lyon qui est mort & qui n'est plus. *Melior est*

est Canis vivus Leone mortuo. Toutes les Créatures de l'Univers semblent confirmer cette vérité , par l'empressement qu'elles font paroître pour se conserver ce précieux trésor. Les Plantes par l'attraction de leur aliment , & tous les Animaux par mille moyens, dont ils se servent pour fuir les horreurs de la mort, & pour jouir des douceurs de la vie. Cependant Socrate , que l'Oracle jugea le plus sage des Hommes , croit qu'il n'est personne au monde qui sçache lequel des deux est préférable , ou la mort à la vie, ou la vie à la mort. Cette connoissance, à son avis , est réservée aux Dieux immortels. Ce qui me fait passer cette Question sans rien décider, pour dire avec Seneque le Poëte , que si c'est un mal de desirer la mort , c'en est un beaucoup plus grand de l'appréhender. Aussi s'est-il trouvé des Ames si généreuses , qui n'ont eu nulle crainte de ce qui paroist si terrible aux yeux des Lâches & des Poltrons. D'où vient que j'ay eu la curiosité de chercher si ces Héros de l'antiquité avoient eu quelques justes raisons pour mépriser la mort,

&

& j'en ay trouvé deux qui feront les deux Parties de ce Discours ; Premièrement, la considération des miseres de la vie ; Et en second lieu, la veüe des avantages de la mort , leur ont pû inspirer des sentimens si généreux, que bien loin de la craindre, il s'en est trouvé plusieurs qui en ont eu un extrême desir.

La vie de l'Homme, dit S. Ambroise, est pleine de tant de miseres, que la mort peut estre appelée avec raison, un remede plutôt qu'une peine & un supplice. S. Augustin avoüe dans ses Confessions, qu'il ne sçait pas s'il la doit appeller une vie mortelle ou une mort vivante ; on n'y goute jamais de pur ny de solide plaisir. Le repos le plus tranquille est troublé par les soins. Le plaisir le plus doux est mêlé d'amertume ; & l'état le plus heureux est sujet à mille maux. Le Philosophe moral avoit raison de dire, que si tous les Hommes sçavoient tous les maux qu'ils doivent souffrir dans ce monde, ils voudroient n'être jamais nez. Aussi naissons-nous tous en pleurant nôtre malheur, & en commençant le premier jour de nostre naissance par les pleurs

pleurs & les gemissemens, pour montrer que nous entrons avec regret dans cette vallée de larmes. La naissance du plus heureux des Roys, ne fut pas différente en cecy de celle des autres Hommes, car comme il le dit luy-mesme dans le Livre de la Sageffe, il nâquit en pleurant selon le cours ordinaire de la Nature; & Pline met au nombre des miracles ce qui arriva au Roy des Bactriens, qui vint au monde en riant, quoy que dans le cours de sa vie il ne fut pas plus heureux que les autres, puis qu'après avoir essuyé mille périls & souffert mille maux, il mourut enfin misérablement, & laissa son Royaume à son Ennemy vainqueur. Nous naissons, disoit un Ancien, la teste premiere, parce que nous nous précipitons comme des misérables qui doivent gemir sous le joug des travaux & des douleurs qui se sont multipliez sur la posterité du premier Homme. Nous sommes cruellement agitez & troublez par les accidens qui arrivent dans la révolution des choses de ce monde. Ce qui faisoit dire à Saint Augustin, que vivre long-temps n'est autre chose qu'estre

estre

estre longtemps tourmenté. Cette vie, dit Idiota, est un combat perpetuel, une guerre continuelle, que toutes les Créatures font à l'Homme, qui ne peut jamais obtenir ni paix, ni trêve, ni estre en repos qu'après la mort. Elle se passe parmy les pleurs & les gemissemens, & ne finit que par les larmes; & le Pape Pie dās les Epîtres, dit que c'est plutôt une mort, qu'une vie. C'est une vapeur, dit S. Jacques, qui ne dure qu'un moment, elle se dissipe & s'évanoüit comme une ombre, elle ne demeure jamais dans le même état. Nous sommes sujets à la défaillance comme les Fleurs & les Lys des champs; nous sommes semblables au Foin qui fleurit aujourd'huy, & qu'on arrachera demain pour le jeter dans le feu. La moindre chose est capable de nous donner la mort. La plus petite Beste nous, peut ravir la vie, & nous mourons souvent de la piqueure d'un Insecte vil & méprisable. Tout déperit en ce monde, tout est sujet à la mort, & les Hommes ne sont pas plutôt nez, qu'ils tendent en croissant à un estre plus parfait, & plus ils se hâstent d'estre plus parfaitement tout ce qu'il

qu'ils ſçauroient eſtre, plus ils ſe haſtent de n'eſtre plus. Idiota les compare à ces Etoiles éclatantes, qui viennent de l'Orient avec une viteſſe merveilleuſe pour arriver à leur terme ; les unes vont plus viſte , les autres plus lentement ; les unes font des cercles plus grands, les autres de plus petits: Ainſi les Hommes paſſent par les divers ages pour venir à leur fin, les uns avec plus d'éclat que les autres. La carrière de ceux-cy eſt plus longue & plus belle que celle de ceux-là ; mais enfin la courſe des uns & des autres ſe doit terminer à la mort, tout de meſme que ces Aſtres lumineux enſeveliſſent leurs rayons dans les tenebres du couchant. La mort en elle meſme, dit Laerce, n'a rien de néchant ny de terrible. Il n'eſt que le chemin qui nous mene à la mort , qui eſtant rempli de miſeres & de malheurs, nous doit donner de la crainte & du trouble. Or ce chemin n'eſt autre que la vie humaine , qui eſt par conſéquent bien miſérable. Les Hommes cependant aiment cette vie qui les conduit à la mort. Ils marchent à grands pas pour
aller

aller là où ils ne voudroient pas arriver; & vont volontairement au terme qu'ils tâchent d'éviter. Nôtre vie, dit S. Grégoire, est semblable à ceux qui navigent sur la Mer, que le mouvement du Navire mene au Port en quelque état qu'ils soient; soit qu'ils soient assis, soit qu'ils soient debout. Ainsi nous, suivant le mouvement & la révolution de nos années, nous tendons à la mort en quelque état que nous soyons.

Démolthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui nous puisse arriver en cette vie, c'est d'être heureux; & Saint Augustin semble estre de ce sentiment, lors qu'il dit qu'il n'est point de véritable vie si l'on est heureux. Ainsi tous les Hommes s'imaginent de vivre heureusement en ce monde, où il n'y a qu'une véritable misère & une fausse félicité. Ceux qui sont dans l'abondance de toutes choses, estiment les Pauvres misérables, & les Pauvres croient que les Riches sont malheureux, parce que leurs richesses ne les laissent jamais en repos, mais ny les uns, ny les autres, ne connoissent pas le

le malheur où ils sont réduits; & il n'est pas une plus grande misère, au sentiment de S. Augustin, que d'être misérable sans le connoître, & sans plaindre soy-mesme sa propre misère. Tous les plaisirs, toutes les beautés & toutes les richesses de cette vie, n'ont qu'un certain faste au dehors & des apparences trompeuses. Les Hommes qui semblent les plus heureux, n'ont qu'un bonheur apparent & une félicité imaginaire. Aussi Seneque dans ses Epistres, faisant le portrait d'un Homme heureux, assure que personne ne l'a jamais esté en ce monde, & confirme ce que Solon avoit dit longtemps auparavant, que nul ne doit être appelé heureux avant la mort. En effet tout ce que les Hommes font n'est que pour rassasier deux passions toutes deux insatiables, dont l'une trouve l'indigence & la pauvreté dans les richesses, & l'autre l'ignominie & la honte dans la gloire. Tous les biens du monde ne sont pas capables de satisfaire le cœur humain; toutes les connoissances naturelles ne peuvent pas satisfaire l'esprit de l'Homme; toutes.

tes les beautez de la terre , les couleurs les plus agréables , ne peuvent pas contenter la veüe. Les voix les plus douces par leur concert , les instrumens les plus harmonieux par leur son , ne sçauroient satisfaire le sens de l'oüye. Le monde entier ne suffit pas à la vaste étendue de l'esprit humain, & nos pensées vont souvent au delà de ces lieux qui bornent toutes choses. Enfin qui croit d'estre plus heureux que le plus sage , & le plus heureux des Roys , qui dans la possession des richesses infinies, & dans la jouissance de tous les plaisirs imaginables , avoit neantmoins un extrême dégoust de la vie ? Il avoit fait bâtir de belles Maisons & de superbes Palais ; ses Jardins estoient remplis des fleurs les plus agréables , ses Vergers estoient garnis des fruits les plus délicieux ; il avoit fait de grands Reservoirs & les plus beaux Canaux du monde, pour arroser le Bois qui estoit dans l'enceinte de son logis. Sa Famille estoit plus nombreuse que celle d'aucun de ses Prédecesseurs. Il avoit dans ses coffres des sommes immenses ; les plus belles Voix du

Royaume

Royaume étoient dans sa Maison pour le divertir ; il avoit chez luy toutes les choses nécessaires pour la bonne chere & pour le plaisir ; on servoit à sa table tout ce qu'on sçauroit s'imaginer de plus ragoutant & de plus délicieux ; il surpassoit en richesses, en biens & en grandeur, tous les Roys qui avoient jamais regné dans Jerusalem ; cependant il est obligé de dire que la vie luy a esté à charge, *taduit me vita mea. Eccles. 2.* Un Poète de la Cour d'Auguste, qui avoit esté favorisé des deux Divinitez, qui font goûter aux Hommes les plus doux plaisirs de la vie, dit aussi qu'il n'est point de veritable bonheur dans ce monde, *nihil est ab omni parte beatum.* Supposons qu'un Homme vive moralement bien avec sa femme & ses Enfants, qu'il soit riche qu'il ait beaucoup d'Amis & beaucoup de Charges, qu'il soit élevé en honneur, & que neantmoins il ne puisse jouir pendant longtemps de tous ces avantages extérieurs ; le Sage préfere à cet Homme un Avorton qui trouve son tombeau dans le ventre de sa Mere & qui reçoit la mort dans le mes-

me

me lieu où il a reçu la vie. Les plus heureux, dit Denys d'Halicarnasse, ne peuvent pas estre longtemps heureux, & les Riches ne jouiront pas toujours de leurs richesses, parce qu'ils vivent dans ce monde dont la figure passe & ne dure pas longtemps. Toutefois Dieu, dit Saint Ambroise, a fait la vie de l'Homme courte, afin que ses miseres & ses maux qui ne pouvoient cesser autrement, finissent par la mort; ce qui faisoit dire à Apolonius, que la vie d'un Homme heureux est de peu de durée; au lieu que celle d'un Misérable est plus longue & dure plus longtemps. La grandeur des miseres de Job & l'excès de ses souffrances, ne luy font-ils pas dire, maudit sois le jour dans lequel je suis né & la nuit dans laquelle j'ay esté conçu! Pourquoi ne suis-je pas mort dans le ventre de ma Mere? je serois maintenant dans un profond silence, & je serois entré dans une solitude eternelle, où je serois en repos. Pourquoi la vie a-t-elle esté donnée aux Miserables, qui attendent la mort avec impatience, quoy que la cruelle se
bouche

bouche les oreilles & les laisse crier sans les délivrer de leur maux ; Ils souhaitent avec tant d'ardeur de mourir , que comme s'ils avoient trouvé un trésor inestimable , ils ont une extrême joye de trouver le tombeau , où ils ensevelissent leurs miseres dans les tenebres & l'ombre de la mort. Dans le premier Livres des Machabées, Mathathias voyant l'affliction du Peuple Juif, la désolation de la Cité Sainte , les Vases sacrez entre les mains des Etrangers , le Temple sans honneur , & tous les Juifs massacrez par leurs ennemis , s'écrie , malheur à moy , parce que je suis né dans un temps où tous ces maux & tous ces malheurs nous arrivent. Pourquoi sommes nous en vie pour estre si malheureux ? *Quo ergo nobis adhuc vivere.* Esdras dit aussi à l'Ange dans son quatrième Livre, qu'il auroit voulu que le ventre de sa Mere eust esté son tombeau, pour ne pas voir les travaux de Jacob & les miseres d'Israël. C'est pourquoy sans-doute la Nature , suivant la remarque de Plin, n'a donné qu'un endroit pour venir dans le monde , au lieu qu'on

qu'on trouve mille chemins & mille voyes diferentes pour en sortir. Elle a produit un nombre presque infiny de Poisons , & ne nous a donné que cinq ou six sortes de Bled ; & Seneque assure que la Loy eternelle n'a rien fait mieux à propos. Aussi autrefois à Marseille on vendoit dans des Maisons publiques , des Poisons qu'on permettoit aux Miserables de prendre , pour se délivrer des maux & des miseres de la vie. D'ailleurs il n'y a rien d'assuré ny de permanent dans ce monde , toutes les choses de la terre sont fragiles & perissables. Il n'y a rien qui soit eternel, tout est passager. Il n'y a rien qui soit stable & solide , tout est changeant. Aussi Olympiodorus compare cette vie à une rouë , à cause de ses revolutions continues & de ses changemens perpetuels. Les Fleurs, dit un Poëte , ne conservent pas toûjours toute la beauté que leur donne le Printemps, & la Lune ne brille pas toûjours de la même maniere.

*Non semper idem floribus est honos,
Vernis neque uno Luna rubens nitet
Vultu.*

Dans

Dans l'adversité on souhaite la prospérité, & dans la prospérité on apprehende l'adversité. Deux raisons rendent malheureuses les prosperitez du siecle; l'une, de ce qu'elles sont accompagnées, de crainte de l'adversité; l'autre, de ce qu'elles nous corrompent par la joye qu'elles nous causent; & trois raisons rendēt malheureuses les adversitez du siecle. La premiere, de ce qu'on y desire la prospérité. La seconde, de ce que la mauvaise fortune est elle-mesme difficile à supporter. Et la troisieme, de ce qu'elle fait assez souvent succomber nôtre patience; & ainsi comme on peut trouver un état qui soit comme un milieu entre ces deux diférens états, il est évident qu'en ce monde on ne scauroit estre parfaitement heureux. La Fortune aveugle favorise les Méchans, & ne daigne pas regarder les Gens de bien. Les Criminels & les Coupables sont honorez de tout le monde; & les Innocens sont le plus souvent persecutez; ce qui faisoit dire à Salomon, lors qu'il consideroit ces choses, qu'il esimoit les Morts mille fois plus heureux que

Q. d'Avril 1682.

F

les Vivans ; & croyoit que ceux qui n'avoient jamais veu le jour , n'étoient pas si à plaindre , que ceux qui n'étoient venus dans le monde que pour endurer tous ces maux. L'Homme qui est né pour les travaux & les fatigues , comme les Oiseaux pour voler , selon l'Ecriture , ne peut se nourrir qu'à la sueur de son visage ; & du moment qu'il vient au monde , il est dans une malheureuse nécessité de souffrir toutes les miseres & toutes les douleurs qui accompagnent cette vie ; ce qui faisoit dire à Euripide , qu'on devoit avec raison pleurer & plaindre le malheur de ceux qui naissent , parce qu'ils ne vivent que pour souffrir ; & qu'au contraire on devoit se réjouir lors qu'ils mouroient , parce qu'alors la mort les délivroit de toutes les peines & de tous les maux auxquels ils estoient sujets auparavant. Apres cela je ne sçay comment on peut craindre la mort , puis que la seule crainte de la mort est capable de troubler tout le repos & toute la tranquillité de nostre ame. Il n'est rien de si terrible dans la mort , que la crainte

te

te de la mort même ; & Cicéron est d'avis que celui qui n'apprehende point la mort , commence déjà de mener une vie heureuse. Il ajoute aussi que nous devons estre bien aise de faire au plutôt ce dernier voyage , apres lequel nous serons heureusement délivrez de tous les maux qui nous affligent en ce monde. Or il n'est que la mort qui nous en puisse délivrer , & nous mettre en repos , comme vous l'allez voir plus au long.

La mort, au sentiment de Plutarque, est de toutes les choses du monde , la plus douce & la plus heureuse , puis qu'elle délivre les Malheureux des maux dont ils estoient tourmentez dans cette vie , & met en lieu de sécurité ceux qui , dépendoient encore du caprice de la Fortune. Le Prophete Jonas irrité de ce que sa Prédiction , touchant la destruction de Ninive , s'estoit trouvée fausse , demandoit à Dieu de mourir , parce qu'il croyoit de trouver dans la mort un remede pour tous les maux , & toutes les peines qu'il enduroit en ce monde , *Melior est mihi mors quam*

vita, Et dans le quatrième Livre des Roys, Dieu ne dit-il pas au Roy Josias, qu'en recompense de sa fidelité & de sa religion, il le veut ôter de ce monde, & le placer dans le tombeau de ses Peres, afin qu'il ne soit pas si malheureux que de voir tous les maux qui doivent arriver aux Israélites ? Cicéron n'approuve point toutes les réjouissances que firent les Napolitains, lors que Pompée, qui avoit esté longtemps malade dans leur Ville, revint en santé, parce qu'à son avis il auroit esté bien plus heureux s'il fust mort de cette maladie; car il n'auroit jamais esté sujet à tous les maux, ny à tous les chagrins qui le tourmenterent pendant le reste de ses jours; il n'auroit pas fait la guerre à son Beaupere, n'auroit pas esté obligé de prendre les armes en haste pour se défendre, il n'auroit pas abandonné sa Maison, il n'auroit pas quitté l'Italie, & ne seroit jamais tombé entre les mains de ses Ennemis, à la veüe de son Armée défaite. Il est donc facile de voir, poursuit l'Orateur Romain, combien de malheurs & d'accidens fâcheux
il

il auroit évité par la mort ; car quoy que ces maux n'arrivent pas infailliblement , la mort nous délivre toujours de la crainte que nous en pourrions avoir. Les Dieux immortels , dit le divin Platon, qui sçavent bien mieux que nous ce qui nous est nécessaire , font mourir au plutôt ceux qu'ils veulent récompenser pour quelque belle action ; & le Prince des Orateurs donne deux exemples de cette vérité dans la première Question sur le mépris de la mort. Trophonius & Agamedes , ayant fait bâtir un magnifique Temple en l'honneur d'Apollon , prièrent ce Dieu de leur accorder ce qui pouvoit rendre les Hommes plus heureux , ce qu'Apollon promit de faire dans trois jours , apres lesquels on les trouva morts. Le mesme arriva à Cleobis & à Biton , Enfans de la Prestresse Argia , pour avoir tiré le Chariot de leur Mere , qui alloit faire les fonctions de son Ministère dans un lieu assez éloigné. Les Cygnes qui sont consacrez à Apollon le Dieu de l'Art de deviner en quelque maniere , font bien voir que la mort est plus

douce que la vie, puis qu'ils chantent & témoignent goûter un extrême plaisir en sortant de ce monde.

Dulcia defecta modulatur carmina lingua.

Cantator Cygnus funeris ipse sui.

Il vaut mieux mourir, dit l'Ecclesiastique, qu'estre dans l'indigence. Et dans un autre endroit; O mort, que ton choix est juste & raisonnable, lors que tu t'en prens à un Homme pauvre & miserable, accablé de vieillesse, qui manque de forces, & que les chagrins rongent & consomment tous les jours! Nous devons tous mourir, dit l'Orateur Romain, & la mort est la fin de nos miseres. Lors que Longin voit dans Homere les playes, les lagues, les supplices, les larmes, les emprisonnemens, tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, croit qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire ces Dieux de pire condition que les Hommes; car à l'égard de nous, dit-il, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui est comme un port assuré, pour sortir de nos miseres;

au

au lieu qu'en représentant les Dieux de cette sorte , il ne les rend pas proprement immortels , mais éternellement misérables. Nous lisons dans l'Ecclésiastique , que la mort est préférable à une vie pleine d'amertumes ; & qu'il vaut mieux un repos éternel, qu'une maladie continuelle. Artaban dit dans Hérodote , que la mort est l'asyle des Malheureux , le port des Misérables , & la fin des maux & des misères de la vie. La mort , au sentiment de Salluste , nous donne un véritable repos dans les afflictions & dans les chagrins, & dissipe tous les maux qui tourmentent les Mortels. La mort , dit S. Augustin , sépare l'ame du corps & nous délivre d'un pesant fardeau. Qu'y a-t-il donc de si terrible dans cette mort , qui est la fin de nos misères & le commencement de nôtre repos ? Les ames genereuses , dit S. Ambroise , ne craignent point la mort naturelle ; les Sages la souhaitent , & les Misérables en ont un extrême desir. La mort, dit le Poëte Lucain , est la dernière de toutes les peines , & les Hommes ne la doivent pas craindre.

Mors ultima pœna est

Nec metienda viris.

C'est l'esperance de mourir qui consolait autrefois Ovide parmy les ennuis & les souffrances de son exil.

Una tamen spes est que me solatur in istis,

Hec fore morte mea non diuturna mala.

Menander dit dans ses Epigrammes, pourquoy apprehendez - vous la mort qui vous doit mettre en repos & vous doit délivrer de tous maux ? Elle ne vient jamais qu'une fois, il n'est personne au monde qui l'ait veu revenir ; au lieu que les maladies , les douleurs & les chagrins qui font le supplice des Hommes dans cette vie , viennent souvent & ne cessent jamais de les tourmenter qu'après la mort. L'illustre Boëce dit, que cette mort est heureuse, qui ne vient point troubler les Hommes, lors qu'ils jouissent des biens & des plaisirs de la vie ; mais qui écoutant les plaintes des Malheureux, les vient délivrer de leurs maux ; mais il dit aussi que souvent par une cruauté inouïe, elle refuse

fuse de les entendre, & ne leur veut pas fermer les yeux, pour avoir le plaisir de leur voir répandre des larmes qui marquent l'excès des douleurs & des misères qui les accablent en ce monde.

Mors hominum felix quæ se nos dulcibus annis.

*Inferis & mœstis sæpe vocata venit,
Hæc hæc quam miseros surda avertitur aure*

Et frontes oculos clandestine sæva negat.

La mort, dit Idiotz, est un port assuré où tout le monde doit arriver, pour sortir des misères de la vie. Ceux qui y abordent les premiers, sont plutôt délivrez du danger & de la crainte du naufrage. Comment se peut-il donc faire que les Hommes appréhendent si fort de faire une si heureuse fin qui leur devoit estre tres-agreable ? Ceux qui ont travaillé pendant le jour, dit Theodoret, sont bien aises de se reposer pendant la nuit. Ceux qui ont combattu durant le jour, se réjouissent de voir arriver la nuit qui les met en seureté. Toutes les Creatures animées ont une extrême joye de voir venir la nuit pour

se loger dans leur retraite , où ils prennent un paisible repos durant le sommeil. Je ne sçay donc pourquoy ceux qui ont travaillé pendant toute leur vie, qui ont esté dans une guerre perpetuelle, qui n'ont point de domicile permanent dans ce monde , & qui n'y prennent aucun veritable repos , ayent en horreur cette heureuse nuit qui les doit délivrer de toutes ces peines, & les faire jouir de tous ces avantages. Ceux qui travaillent , dit S. Chrysostome , considerent avec plaisir la fin de leurs travaux. Les Voyageurs regardent volontiers le lieu de leur demeure. Les Gens de service comptent plusieurs fois quand viendra la fin de l'année. Le Pere de Famille se réjouit de sçavoir le temps, de la moisson. Le marchand suppute nuit & jour pour sçavoir le temps auquel tombera le terme d'une debte ; La Femme grosse compte avec joye quel jour elle doit s'accoucher; & les Hommes ne sçauroient, sans crainte & sans horreur penser à la mort, qui doit estre la fin de leurs travaux , le terme de leurs voyage , la recompense de leur service , le temps
de

temps de leur moisson , le payement de leur dette, & l'heureuse délivrance d'un pesant fardeau. Enfin qu'y a-t-il à craindre dans cette séparation de l'ame d'avec le corps qui se fait sans douleur & sans sentiment , & souvent avec plaisir ? Y peut-il avoir quelque chose de terrible , puis qu'elle ne fait que passer & ne dure qu'un moment ? D'ailleurs lors que nous sommes en vie , elle ne nous fait point de mal ; & lors qu'elle est venue , nous sommes incapables de souffrir ses rigueurs , parce que nous ne sommes plus. Outre cela il est clair que la mort ne nous causera point de douleur , puis que le sommeil , qui en est l'image , ne le fait pas ; & il n'est rien de si ridicule , au sentiment de Seneque , que d'appréhender la mort , & de goûter un extrême plaisir dans le sommeil qui en est la figure.

Il est inutile d'avertir que ny la vue des avantages de la mort , ny la consideration des miseres de la vie , ne doivent obliger personne à se donner la mort , puis que nous ne pouvons pas disposer d'une vie dont nous ne sommes pas

pas les maistres , & qui dépend d'une Puissance superieure qui nous l'a donnée en dépost. Il est dit dans le Songe de Scipion , que Dieu a donné aux Hommes la terre à garder , & qu'ils ne peuvent se dispenser de cette obligation , qu'avec la permission de cette Puissance souveraine ; & que par conséquent personne ne peut sortir de ce monde sans le consentement de celuy qui l'y a fait entrer. Il est vray que nous voyons dans le Livre des Juges , que le Roy Abimelech ne voulant pas qu'il fust dit qu'il avoit esté tué de la main d'une Femme , ordonna à son Ecuyer de luy donner la mort ; & Samson , pour se vanger des Philistins , mourut sous les ruines de la Maison ébranlée par sa force ; & dans les Livres des Roys , Saül , & son Ecuyer , se tuent eux-mêmes , de peur de mourir de la main d'un Peuple incirconcis. Achitophel se va pendre , parce qu'on n'a pas suivy son avis dans le Conseil. Zambri , poussé du desespoir , met le feu à sa Maison & périt malheureusement. Dans le second Livre des Machabées , Ptolomer Macer s'empo

s'empoisonne , parce que les Amis l'ont accusé de trahison contre Eupator ; & Razias, poursuivy par ses Ennemis, qui vouloient entrer par force dans sa Maison, mourut de ses propres mains. Je ne parle point de l'Apostre apostat, qui fit une fin aussi malheureuse que son crime le méritoit. Je laisse aussi mille exemples que je pourrois tirer de l'Histoire profane, mais qui estant presque sans nombre, ne pourroient que rendre ce discours ennuyeux & trop long. Il suffit de dire que ce ne sont point des exemples à suivre, ainsi que tous les Hommes éclairés des seules lumieres de la raison le peuvent facilement connoître. Outre que ces Gens-là passeront toujours pour des lâches & des poltrons, qui n'avoient pas le courage d'attendre la mort avec une fermeté inébranlable, sans donner aucune marque de crainte ny de frayeur. Ceux qui ont du cœur, se font un plaisir de paroître malheureux, pour persuader aux autres qu'ils sont au dessus de leurs malheurs, & qu'ils ne se soucient pas de s'en délivrer par une mort honteuse. Le Prince
les

des Faiseurs d'Epigrammes , dit qu'il ne faut ny craindre , ny desirer la mort.

Summum nec metuas diem , nec optes.

En effet , un Timide l'apprehende , un Fou se la procure , un Furieux se la donne , & un Sage l'attend. Il n'est point,

disoit le Roy Agesilaüs , de chemin ny plus beau , ny plus court , pour arriver

à la gloire, que de mépriser la mort ; & Plutarque assure que le Soldat le plus

genereux ne fera jamais une action glorieuse , s'il craint la mort ; & nous

lisons qu'un fameux Capitaine des Lacédémoniens disoit autrefois, exhortant

ses Soldats au combat ; courage , mes Amis , nous irons peut - estre ce soir

souper dans les Enfers , pour leur apprendre qu'ils ne devoient avoir aucune

crainte de la mort. Aussi c'étoient des Gens genereux qui s'exposoient à mille

périls , & bravoient la mort en mille rencontres. Un d'eux dit un jour à un

Persan de l'Armée ennemie , qui se vantoit que la multitude de leurs traits

obscurciroit le Soleil ; tant mieux , luy dit-il , nous combattons à l'ombre.

Aussi le mépris de la mort est la plus

belle

belle qualité que puisse posséder des Gens nez pour la guerre ; & les Juifs qui prirent les armes pour conserver la liberté de leur País & la pureté de leur Religion, disent dans le premier Livre des Machabées , qu'il vaut mieux mourir dans la guerre , que de voir tous les maux qui leur arrivent. *Melius est nos mori in bello quam videre mala gentis nostra & sanctorum.*

LA SELVE , de Nîmes.

Monsieur Daubaine , dont vous connoissez l'heureux talent à faire des Vers, nous a expliqué en quoy consiste la véritable Amitié , par une Fable employée dans le dernier Extraordinaire. En voici une autre de sa façon , qui ne vous paroîtra pas moins ingénieuse , sur l'aveuglement que l'amour nous cause.

SUR



SVR LA QUESTION.

A quelles marques un veritable
Amant peut estre connu.

LE LYON' AMOUREUX.

F A B L E.

SI dans une premiere Fable
J'ay tâché de rendre éclaircy
Ce qu'est un amy veritable,
Mon dessein est de dire en celle-cy,
Que je prens chez le mesme Maistre
Ce qu'un Amant veritable doit estre.
Au volume second, dès le commence-
ment,
La Fontaine en donne un modelle.
Ce que fait la Fontaine, est fait divinen-
ment,
Mais en cecy sur tout je trouve qu'il
excelle.



Vn Lyon devint amoureux,
Dit-il, & l'objet de ses vœux

Fut

Fut seulement une Bergere.

*C'estoit apparemment quelque grande
Beauté.*

Quand un Roy va sur la Fougere ,

Il faut qu'il s'y sente porté

*Par des appas du moins qui passent l'or-
dinaire,*

Car sans cela ce seroit faire

Des-honneur à la Majesté.

*Quoy qu'il en fust , le Sceptre & la
Houlette*

Estoient d'un assez bon accord,

*Et la Friponne aimoit la Royale fleur-
rette.*

*Sire , dit-elle un jour ; si je fais vostre
fort ,*

*S'il est vray que mon cœur ait borné
vostre envie ,*

Si le bonheur de vostre vie

Dépend de sa possession ,

Je consens de répondre à vostre passion

*Vous trouverez en-moy , petite Ber-
gerette ,*

*Une humble obeïssante , & fidelle
Sujette ;*

*Mais j'ose y mettre , Sire , une condi-
tion.*

Jusqu'icy

Jusqu'icy j'ay vescu comme une Fille
sage ,

Je sçay ce que l'on doit à ceux de vostre
rang ,

Vous estes Maistre enfin de mon bien ,
de mon sang.

Quant à mon Lit , je vous le dis tout
franc ,

Vous n'y pouvez entrer que par le
Mariage.



Ah , bel Enfant , connoissez-moy ,
Répondit le Lyon , ma flâme est chaste
& pure ,

Et je vous jure

Par Jupiter le seul Maistre d'un Roy
Que pour prouver combien j'aime
vostre personne ,

Je prétans vous donner ma foy.

Je prétens partager avec vous ma Cou-
ronne ,

Et tous deux nous ferons également
la loy

A tout ce qui respire

Dans mon Empire.

Mais pour moy le plaisir des plaisirs le
plus doux ,

Sera

Sera toujours celui de vivre vostre
Epoux ,
Et je vay de ce pas engager vostre Pere
A consentir que dès ce jour
Le montre jusqu'où va l'excès de mon
amour.

Adieu, belle & sage Bergere.



*Le Pere estoit un Homme fort prudent,
Il eust aimé l'honneur qu'un Roy luy
vouloit faire,*

*Mais il craignoit & sa griffe & sa dent ,
Et ne regardoit pas cōme une bonne affaire
Le Mariage proposé.*

*Volontiers mesme il eust osé
Le refuser tout court. Quoy disoit , ma
Fille,*

Peut estre ne pourra

Faire au Lyon telle Famille

Qu'il le desirera ,

Et le Sire la mangera.

*Chez ces Messieurs c'est ainsi qu'on
en use.*

*On ne sçait ce que c'est que de ré-
pudier.*

*Il faut icy payer de ruse ,
Nous tirer du péril , & le congédier.*

Il



Il s'y prit de cette maniere.

Sire , vous me comblez d'honneur,
Mais je ne goûte pas sans trouble ce
bonheur ,

Et ma joye en cela ne sçauroit estre
entiere,

Certain scrupule qui me vient ,
La retient.

Non les caresses conjugales
Entre ma Fille & vous ne seront point
égales.

La pauvre Enfant n'osera vous baïser ;
De quelque amour pour vous qu'elle
soit combatuë,

Vostre dent un peu trop pointuë,
(Je vous le dis sans déguiser)

Luy fera peur. Permettez que la Lime
Passe dessus. La peur est légitime ,

Dit le Lyon, faites venir des Gens ,
De bon cœur je consens
Qu'on me lime les dents.



Les Gens venus, la Lime opere.

Mais ce ne fut pas tout , qu'arriva-t-il
Le Pere ,

Adjoûte encor. Vos ongles , nous
dit-on , *Sont*

Sont crochus , & ma Fille aura quelques allarmes,

Quand vous luy porterez une patte au menton.

Ces ongles ont d'ailleurs à mon gré peu de charmes.

Sire, daignez souffrir

Que tout-à-l'heure on vous les rogne.

Le Royle veut bien ; Et Valets , de courir ,

Et Ciseaux, d'entrer en besogne.

Sans griffes & sans dents voila Sa Majesté.

Si le Pere l'eust souhaité ,

Sous les Ciseaux aussi la queue eust esté mise ,

Tant la Fille par sa beauté

Avoit sçeu du Lyon captiver la franchise.

Le Lyon en ce triste état ,

N'eut non plus de forces qu'un Rat ,

Et sa masse de chair par terre demeurée ,

Tayaut, Miraut, Briffaut , en firent leur curée.



Voila ce que c'est qu'un Amant.

Il est vray que l'exemple est pris sur une Bête ;

Mais

*Mais rien ne prouve mieux qu'on ait
l'amour en teste,
Que la perte du jugement.*

B O U T S - R I M E Z,

Sonnet à la louange du Roy.

P*Lus heureux mille fois & plus chéry
que Pan,
Méprisant l'Ennemy bien plus qu'une
Guenuche,
LOUIS, pour conquérir, fait toujours
le Satan,
Et remporte sur luy jusqu'à la moindre
Pluche.*



*Le bruit de sa valeur fait trembler com-
me un Fan,
Le plus puissant Héros jusqu'au fonds
de sa Ruche,
Il le glace de peur plus de douze fois
l'An ;
Eust-il le cœur plus chaud mille fois
qu'une Autruche.*



*Les Roys de toutes parts, & ab hac &
ab hoc, Luy*

*Luy demandent la Paix , à tout prix , à
tout troc,
De crainte que son Bras bientôt ne les
dé-niche.*



*Que les plus fier apprenne à munir son
Rem par,
Et pense que celui , qui la Flandre dé-
friche ,
Peut cueillir des Lauriers au déla du
Né-car.*

*D'ARTIGUES , Chappelain de
Lescun de Coudures en
Gascogne.*

L'AMANT CONSTANT.

*P Our chanter nos amours prenons
le Flageolet,
Et laissons aux Docteurs le Sacré Dé-
calogue ;
Allons joindre nos chant à ceux du
Roytelet ,
Et faire dans ces Bois quelque amoureu-
se Eglogue.*



*La Ville, sans Philis , me semble un Cha-
stelet, Chacun*

*Chacun de mes Amis me semble un
Pédagogue ;
Trop longtemps de Papiers chargé comme
un Mulet,
Je me suis aux Plaideurs acharné comme
un Dogue.*



*Libre de tous ces soins , enfin bien
écuré,
Je vay suivre Philis malgré nostre
Curé,
Et pour elle haïr toutes les autres
Belles*



*Je l'adore, & fust-elle aux bords de
l'Hellepont,
Les tendres amitez dont son cœur me
répond,
M'empescheront toujours d'en faire de
nouvelles.*

LE DEMY FLAMAND, d'Ypre.

SUR LE MESME SUJET.

I*Ris , vostre Beauté mérite un Pan-
théon ;
Je me ferois pour elle étouffer comme
Antée ,*

l'essuy

du Mercure Galant. 145

*J'essuyrois le Poignard du malheureux
Pantée ,
Et serois étranglé tout comme Ana-
créon.*



*Dûssay-je estre mangé des Chiens comme
Actéon.*

*Estre brûlé tout vif comme un horrible
Athée,*

*Vous ne me verrez point changer en vray
Protée ,*

*J'en jure , belle iris , par Saint Pan-
taleon.*



*S'il est plus tendre Amant de l'Europe à
l'Asie ,*

*Qu'on me traite de fou comme l'on fait
Sofie ,*

*De vostre amour je suis aussi rempli
qu'un Oeuf.*



*Il m'agite sans cesse , & sans cesse me
bouffe*

*Ainsi qu'à la Charruë un miserable
Bœuf ;*

Q. d'Avril 1681.

G

*Soulagez-m'en , Cruelle, ou je vay faire
pouffe.*

SOROT , Controleur , General
des Finances en Bourgogne.

R U P T U R E.

E*Nfin, graces à Jupiter,
Sans l'aide d'un Pharmacopole ,
Je me sens plus fier qu'un Frater ,
Et je me moque de Nicole.*



*L'esprit content en vray Pater ,
Je vay, je viens, je caracole ,
Et lassé de tant disputer ,
Ses yeux ne sont plus ma Bouffole.*



*J'ay crû mon amour immortel ,
J'en aurois souscrits le Cartel ,
Et j'en faisois ma seule affaire.*



*Maintenant je veux par ces Vers
Faire sçavoir à l'Univers
Que mon cœur a sçeu s'en dé-faire.*

Contre

Contre un fort laid Homme,
prest à épouser une Belle.

UN certain grand Benest, plus mal
basty que Pan,

Et qui de l'homme tient moins que de
la Guenuche.

D'ailleurs qui pense avoir tout l'esprit
de Satan,

Bien que sa teste pese aussi peu que la
Pluche.



Ce joly monstre épris d'une jeune Fan-
fan,

Jour & nuit en jaloux l'assiege dans sa
Ruche,

Sous-ombre que l'Hymen avant la fin de
l'An

Semble asseurer la belle à ce grand corps
d'Autruche.



Ciel ! le souffrirez-vous, que Philis luy
soit hoc ;

Philis que pour Pallas on prendroit bien
en troc,

Luy qu'avec les Hibaux il faudra que
l'on niche ?



*Ainsi la Dèite, Mere du Dieu Pou-
par,
Reçent jadis pres d'elle un noir Visage
en friche,
Vitime de l'Etat, & d'un absolu
Car...*

FOUCAULT, de Montfort-
l'Amaury.

CONTRE LES LIBERTAINS

S*i la crainte inventa jadis un Ju-
piter,
On l'estime à présent moins qu'un Phar-
macopole;
La pieté n'est plus sous l'habit d'un
Frater,
La Devote a pris l'air d'une Dame
Nicole.*



*Une Fille à dix ans sçait plus que son
Pater,
Contre la verité le Docteur caracole,
Le luge à l'interest se rend sans dis-
puter,
Et l'honneur maintenant ne sert plus de
Bouffole.*

Tel



*Tel vit sans Foy, sans Loy, qui se croit
immortel,
De la Parque oubliant le funeste Cartel,
Pensant qu'un peccayi le tirera d'af-
faire.*



*Vous direz, Libertins, dans un sens si
per-vers,
La vertu de L O U I S qui remplit l'U-
nivers
Seule suffit d'exemple à bien croire &
bien faire.*

LE DRÜIDE Lyonnois.

LE BON S U J E T,

*J E ne contemple point Saturne &
Jupiter;
Je ne suis point Marchand, Peintre,
Pharmacopole,
Chimiste, Medecin, Chirugien, Frater,
Je ne m'occupe point à feüilleter Nicole.*



*Je borne ma priere à dire le Pater,
Je laisse au Cavalier faire la caracole
Je ne puis en Docteur apprendre à dis-
puter,*

G iij

*Je ne sçay point sur Mer conduire la
Bouffole,*



*Je ne travaille point à me rendre im-
mortel,*

*J'aprébēde la Guerre, & je suis le Cartel,
Je ne suis point Plaideur, ne puis parler
d'affaire.*



*Je ne suis point Amant, je ne fais point
de Vers;*

*Mais admirer LOUIS, Maistre de
l'Univers,*

*C'est tout ce que je fais, & ce que je
veux faire.*

LA VIE HEUREUSE.

V*ivre en paix sous un Roy plus grand
que Jupiter,*

*Ne voir jamais entrer chez soy Phar-
macopole,*

*Jamais Chirurgien, Medecin, ny Frater,
Passant le temps tout-doux avec Dame
Nicole.*



*Ne pousser sa colere au dela d'un Pater,
Arrester ses desirs sans plus de caracole,
Ceder*

*Ceder le plus souvent, plutôt que disputer,
L'Honneur & la Raison nous servant de
Boussole.*



*Enfin pour posséder un bonheur immor-
tel,*

*Il faudroit éviter, & querelle, & Cartel,
Et jamais, s'il se peut, ne se faire d'affaire,*



*S'égayer quelquefois en Prose comme en
Vers,*

*Sans pourtant de son nom fatiguer l'U-
nivers,*

*C'est là tout ce qu'on peut & desirer &
faire.*

*Le Traité qui suit est de Monsieur
Rault. C'est luy qui estoit l'Auteur de
celuy que je vous envoyay il y a trois mois
sur l'Origine de la Pourpre & de l'E-
scarlate.*



DE L'ORIGINE DES COURONNES, ET DE LEURS ESPECES.

L'Origine des Couronnes ne se peut tirer que de celle du Monde, puis que dès le mesme moment qu'il fut créé, il en parut en toutes les parties. Le Soleil fut non seulement couronné de ses rayons, mais aussi il parut sur ce grand Astre une merveilleuse Couronne, que les Grecs appellent *Halo*, aussi éclatante que la plus vive lumière; soit qu'elle fust formée des nuës les plus pures, ou de la reverbération de ses clartez avec ces memes nuës. C'est ce qui s'est veu diverses fois, tant du temps de Pontius & d'Aulus Consuls, que de celuy de l'Empereur Octavien, comme rapportent Orosius, liv. 6. ch. 18. & Eutropius.

Les autres Astres ne sont-ils pas aussi couronnez de leurs lumieres? Cette
Con

Constellation composée de sept Etoiles. que les Poëtes feignent estre la Couronne d'Ariadné, placée entre le Serpent & Hercule , est encore une marque que le Ciel a plus d'une Couronne , quoy que la Fable feigne que cette Couronne estoit venuë des mains de Vénus.

La Terre a diverses Plantes, qui portent des Couronnes ; & celle que Mathiole & Dioscoride appellent *Coronaria*, en est une des principales. Entre les Fleurs, la Rose & l'Impériale ne se forment-elles pas des Couronnes d'elles-mesmes?

Sur tous les fruits, la Grénade, outre son écorce dorée, & ses grains, dont elle enrichit son sein , comme d'autant de Rubis, a l'avantage d'avoir la teste couronnée.

Claudien en sa belle Epigramme sur le Phénix, comme au Roy des Oyseaux, luy donne une Couronne de Plumes dorées & brillantes. Simon Majole , en son Colloque des Poissons , donne le mesme avantage au Dauphin , qu'il dit en estre le Roy ; & cette Couronne luy sert d'arme contre le Crocodile , de la

G v.

pointe de laquelle il crève le ventre de cet Amphibie dans le combat.

Mais pour ce qui est de l'antiquité & de l'origine des Couronnes entre les Hommes , plusieurs Autheurs sont de diverse opinion sur ceux qui les ont inventées. Athenée liv. 15. & Rosinus liv. 2. des Antiquitez Romaines, disent que Janus a esté le premier qui ait trouvé l'Art de faire des Couronnes; & Gouapitus au liv. 4. des Origines, en dit la mesme chose, & que ce Janus fut Japhet, second Fils de Noé, duquel selon Berosse, les Grecs ont pris leur origine. Mais Festus & Plutarque en les Symposiaques, disent que Bacchus a esté le premier qui se soit formé une Couronne de branches de Lierre, dans le Triomphe qu'il mena apres la Victoire qu'il remporta dans les Indes & dans l'Egypte , d'où il en transféra l'usage dans la Grece. Pline fait mention liv. 16. ch. 34. qu'Alexandre le Grand, ayant voulu imiter le Triomphe de ce Dieu, au retour des Indes en Macédoine , ramena son Armée triomphante couronnée de Lierre.

Quelques autres veulent que ce soit

Pro

Prométhée, qui le premier ait inventé les Couronnes, parce qu'ayant esté delivré de ses chaînes par Jupiter, en mémoire de cette faveur & pour un monument eternal, il se fit une Couronne & un Anneau de ces mêmes fers. Sur cette diversité d'opinions, quelques-uns ont estimé que l'usage en estoit venu des premiers Hommes mêmes, qui pour se garantir des ardeurs du Soleil, & se donner de l'ombre, auroient joint de Rameaux d'Arbres ensemble pour faire des Couronnes, quoy que contre tous ces sentimens plusieurs en fassent un certain *Stephanus* le premier Inventeur, & disent que la Couronne en Grec s'appelle de son nom.

Les Poètes ont toujours dépeint dans leurs Vers, la plus grande partie des Divinitez avec des Couronnes; & Pausanias même fait Jupiter assis sur un Trône, ayant une Couronne d'or en la teste, & un Sceptre en la main. Martian dans les Images des Dieux, le représente avec une Couronne Royale en la teste, toute brillante de rayons. Le même figure Junon avec une Couronne de pierres

pierres pretieuses , que la Déesse Iris luy met sur la teste.

Janus représenté avec un double visage, portoit une Couronne d'or qui environnoit ses deux fronts. On donnoit en faveur d'Apollon , à ses Images , outre la Couronne de rayons , une autre Couronne de Laurier. Les Muses les Sœurs portoient des Guirlandes de Fleurs, ou des Chapeaux de feuilles de Palmier. Cybelle Mere des Dieux, avoit la teste couronnée de Châteaux & de Tours. C'est ce que dit Virgile au sixième Livre de l'Eneide,

*Qualis Berecynthia mater ,
Invehitur curru Phrygiæ tarrita per
urbes.*

La Déesse Ceres estoit couronnée de ses Epys , parce que c'estoit elle qui avoit enseigné l'Agriculture & l'usage du Bled, en la place du Gland , dont vivoient les premiers Hommes.

Les Dieux & les Nymphes des Fleuves estoient couronnez de Roseaux ; c'est ce que marque le mesme Virgile liv.8. de son Eneide , parlant du Dieu qui préside au Tibre.

E

Et crines umbrosa tegebat arundo.

Le Dieu Pan portoit sa teste couronnée de fûcilles de Pin ; Hercule d'Ache ou de Peuplier , Venus de branches de Myrtes , ce que faisoit aussi le Dieu Hymen.

Neptune , comme le dépeint Ovide , avoit une Couronne blanche & le Trident en la main ; Amphitrite son Epouse avoit la teste ceinte d'un tour de Perles.

Martian donne à Pluton , Dieu des Enfers , une Couronne d'Ebene , avec un Sceptre de fer. Catulle represente les trois Parques avec des Bandelettes blanches au lieu de Couronnes. Philostrate au Tableau qu'il fait d'Amphiaræ , figure le Dieu du [Sommeil couronné de Pavots , tenant en la main un Rameau trempé dans le Fleuve du Styx ou de Lethé. Tibulle orne le bon genie d'un Chapeau de Fleurs ou de Rameaux de Plane. Athenée represente Venus avec une Couronne de Roses ou de branches de Myrthe. Pausanias donne aux Graces des Guirlandes de diverses Fleurs.

A

A l'égard des Sacrifices qui se faisoient aux Dieux & aux Déeses, les Prestres se couronnoient aux Fêtes de Bacchus, comme dit Timachidas en son Livre des Couronnes, de Rameaux de Myrthe, ou de branches de Vigne, en celles de la Déesse Cerés de feuilles de Chesne; ce que remarque Virgile au 1. liv. des Georgiques.

Cereri sacrâ redimitus tempora quereu.

Aux Sacrifices dédiez à Hercule, ils se faisoient des Couronnes de Peuplier. Virgile liv. 8. de l'Eneide.

Populeis adsunt evineti tempora ramis.

En ceux consacrez à Apollon, les Sacrificateurs se servoient de Laurier, comme dit Apollonius au livre 1. des Argonautes. Il y avoit trois sortes de Couronnes en ces Sacrifices. Les unes se mettoient au sommet de la teste, les autres descendoient jusques sur les Temples, & les dernières s'abbattoient jusques au col. Les Vaisseaux dont ils se servoient, avoient aussi des Couronnes de Fleurs, & les Victimes en avoient la teste ornée, ou de Bandelletes de diverses couleurs autour des cornes.

cornes. Virgile livre troisiéme de l'Eneide.

Tum pater Anchises magnum cratera coronâ,

Induit.

Laquelle coûtume a duré long-temps, comme a remarqué André Tenedien en son voyage de la Propontide.

C'estoit aussi la coûtume des Nautonniers, comme dit Virgile liv. 1. des Georgiques & de l'Eneide livre 4. de couronner les Mats de leurs Vaisseaux, quand ils levoient l'ancre, pour faire voile, ou quand ils prenoient port.

Puppibus & lati Nauta imposuere coronas.

Les Roys & les Princes anciens, qui vouloient estre reputéz comme des Dieux, portoient des Couronnes d'or par rayons, à la figure de celle du Soleil. Virgile parle de la sorte de celle du Roy Latinus, avant la fondation de Rome, au liv. 12. de son Eneide.

Cui tempora circum,

Aurati bis sex radij fulgentia cingunt

Tempora.

Les

Les Statuës & les Autels des Dieux domestiques, appelez *Pénates*, ou *Lares*, estoient ordinairement couronnez de Bandelletes de Laine.

Et molli cinge hac altaria vittâ.

Mais pour revenir à l'antiquité des Couronnes, Josephe en ses Antiquitez Judaïques, parlant des Ornemens des Souverains Pontifes, fait les Couronnes plus anciennes que du temps de Bacchus; car il rapporte que Moïse, que l'on fait preceder toutes ces fausses Divinitez, fit faire des Couronnes d'or, & principalement une plus pretieuse que les autres, en laquelle sur une pierre inestimable, le nom de Dieu étoit gravé en lettres Hébraïques, & qui dure presque à nos temps, comme dit Polydore Virgile liv. 2. chap. 17. des Origines.

Jules Scaliger, liv. 1. chap. 13. de son Art Poétique, & Valere Maxime liv. 1. ch. 1. de ses exemples, disent que chez les Athéniens, Pericles, pour ses actions héroïques, fut le premier qui fut recompensé d'une Couronne par honneur, & que comme l'honneur est l'éguillon qui

qui porte à la vertu , & la vertu aux actions hautes & immortelles, ensuite la coutume auroit esté introduite chez la Posterité, de donner des Couronnes pour récompense & pour marque de gloire.

Les Sacrez comme les Prophanes en avoient pris l'usage , ce qui se remarque en Judith , livre 15. qui après avoir tué Holopherne , & délivré Betulie , se couronna d'un Rameau d'Olivier , & toute couronnée rendit graces à Dieu de la Victoire qu'elle avoit remportée accompagnée de ses Dames d'honneur & de ses Vierges avec le mesme appareil.

Chez les Nations mesme les plus barbares , comme disent Zuingerus & Polibe , se mettre des Couronnes sur la teste , est un signe de reconciliation de paix & d'amitié. Du temps des Grecs, que les Jeux Olympiques furent établis en l'honneur d'Hercule , pour avoir planté le premier l'Olivier en la Ville d'Olympie , ces Jeux qui se celebroyent de cinq ans en cinq ans , dans les Villes de Pise & d'Elide , estant de cinq especes , les Rameaux d'Olivier estoient

estoit la récompense des Athletes Vainqueurs , dont ils j estoient couronnez & remenez dans des Chars de Triomphe en leurs Villes avec les Hérauts & les Trompettes sonnantes ; c'est ce que disent Cœlius Rhodiginus & Pausanias ; & de plus Aristote en son Panthée. Ce fut dans ces mêmes Jeux, que Théagenes estant diverses fois Vainqueur , tant à la Course, à la Luite, qu'au Gantelet , remporta jusques à six vingts Couronnes , & Pausanias jusques à cent quarante , Alexandre *ab Alexandro* , le témoigne de la sorte.

Du temps de Thesée, que de semblables Jeux furent instituez dans l'Isle de Crete , à present Candie , on avoit coutume d'y couronner les Vainqueurs de Rameaux de Palmier ; mais cette coutume y fut changée, le Laurier servit en la place , & la Palme y fut donnée outre la Couronne.

La Couronne qui se donnoit dans les Jeux de l'Isthme de Corinthe, se faisoit, comme dit Rhodiginus , de fûeilles d'Ache, & c'estoit à l'honneur du même Hercule.

La

La Guirlande de Laurier se donnoit dans les Jeux Pythiens , qui se celebroident à Delphes en l'honneur d'Apollon , pour avoir tué le Serpent Python ; & apres la Victoire on chantoit en l'honneur de ce mesme Dieu des Hymnes sur la Harpe , sur la Lype & la Fluste. Ces Jeux estoient de cinq especes comme les Olympiens , & s'appelloient *Panathlon*.

La Couronne d'Ache, herbe funebre, se donnoit dans les Jeux Neméens , qui avoient esté instituez en l'honneur d'Hercule , pour avoir tué un furieux Lyon dans la Forest de Nemée. Lucien au Dialogue des Exercices , dit que ces Jeux avoient esté instituez en l'honneur d'Archemore , Fils du Roy Licurgus, qui avoit esté tué par un Serpent en cette mesme Forest. Il est à remarquer que dans tous ces Jeux , les Hommes seuls y avoient entrée ; & que jamais les Femmes ne furent reçues en ces exercices , excepté Pherenice Mere d'un Vainqueur.

Dan Lacédemone ceux qui s'estoient portez genereusement , & avoient perdu

perdula vie en la défense de leur Patrie⁹ estoient couronnez de branches d'Olivier apres leur mort, & leurs funerailles en estoient ornées.

Du temps des premiers Romanins, peu apres la mort de leur premier Roy Romulus, les Couronnes d'Epys, comme dit Pline, furent les premieres mises en usage; ensuite desquelles dans les Jeux du Cirque, celles de Rameaux de Chesne, de Plane, d'Olivier, & d'autres especes, furent introduites; & l'usage enfin prevalut de les composer de diverses Fleurs. Glycere fut la premiere qui en inventa l'Art; & Pausias Peintre excellent de Sicyone, par ses pinceaux & ses couleurs, tâchoit d'imiter l'industrie de cette Maistresse Ouvriere de Couronnes & de Guirlandes, d'où vinrent leur combat & leurs amours, à qui se vaincroit l'un l'autre en leur Art diferent, l'un d'imiter la varieté des Fleurs, & l'autre de vaincre la peinture par la diversité des couleurs, dont elle entrelaçoit ses Couronnes. Au défaut des Fleurs, pendant l'Hyver, on faisoit les Couronnes à la
la

la mode des Egyptiens, de fûeilles d'Yvoire peintes de diverses couleurs, ensuite dequoy vinrent celles des fûeilles d'argent & d'or ; & Crassas, le plus riche des Romains, en donna de ces especes, comme dit Polydore Virgile, liv.2. chap. 17.

Dans Rome on avoit coûtume de ceindre la teste des nouvelles Epouses de Eleurs odoriferantes, ou de Verveine. C'est ce que dit Rosinus & Catule dans les Nôces de Julia & de Manilius.

La Couronne d'herbe marquoit chez les mesmes Romains, plus d'honneur & de gloire dans la Milice. Agellius dit qu'il y en avoit de diverse espee, & pour en suivre l'ordre, il faut commencer par la plus noble, qui estoit la Triomphale. Elle estoit d'or ; auparavant elle se faisoit de fûeilles de Laurier. C'estoit celle que l'on envoyoit par honneur aux Empereurs, qui avoient obtenu le droit de triompher pour les Victoires qu'ils avoient remportées.

Publius Décius Tribun, pour avoir conservé

servé son Armée environnée des Sabins, qui estoit alors campée sur une Montagne, fut recompensé par Cossus d'une Couronne d'or, & d'une autre d'herbe prise sur le lieu mesme par ses Soldats, pour avoir fait lever le Siege aux Ennemis.

Fulvius ayant vaincu les Celtiberiens, fut mené dans un Char de Triomphe au Capitole, où il déposa cent quarante Couronnes. Autant en fit Emilius Régillus, pour avoir défait l'Armée Navale du Roy Antiochus. Dans ces mesmes Triomphes on ajoutoit encore les Couronnes Civiques, Murales, Obfidionales, & d'autres, si on les avoit remportées.

La Couronne Ovale se donnoit dans le petit Triomphe par l'ordre du Senat à celuy qui avoit reduit les Esclaves fugitifs, ou pris les Pirates, ou fait quelques autres actions qui ne sentoient pas une guerre ouverte ou déclarée, & elle se faisoit de branche de Myrthe, quoy que Marcus Crassus, pour avoir achevé la guerre des Fugitifs en obtint du Sénat une de Laurier, ayant mé-
prise

prisé celle de Myrthe. Posthumius Tubertus , pour avoir obtenu l'Ovation, fut couronné aussi des Rameaux de ce mesme Arbre.

L'Obsidionale se donnoit au Chef par ceux qui avoient esté délivrez d'un Siege , & l'on y observoit cette coûtume de la faire d'herbe , prise sur le mesme lieu d'où les Assiegez Javoient esté délivrez. Plusieurs ont preferé cette Couronne à toutes les autres. C'estoit anciennement une souveraine marque de Victoire , quand les vaincus présentoient l'herbe arrachée sur le mesme lieu où estoit le Vainqueur ou le Libérateur. Marcus Fabius Maximus reçut cet honneur , pour avoir délivré Rome assiegée par Annibal. C'est dont parle Festus , & Pline , livr. 22. chap. 3. & 4.

La Couronne Civique estoit d'une autre espece , & celle qu'un Citoyen preservé donnoit à celuy qui l'avoit délivré du peril de la vie ; elle se faisoit de fûeilles de Chesne , parce que le fruit de cet Arbre fut la nourriture des premiers Hommes. C'est ce que dit Cecilius

lius & Virgile au liv. 1. des Georgiques. Gellius rapporte que Cicéron même , pour avoir découvert la conjuration de Catilina , & en avoir délivré Rome , fut récompensé d'une pareille Couronne dans le Senat , par le commun consentement de la Republique ; & cette Couronne estoit preferée à beaucoup d'autres ; tant la vie des Citoyens estoit pretieuse.

La Couronne Murale estoit celle qui se donnoit au Soldat genereux par l'Empereur mesme, pour avoir franchy le premier les murailles , & estre entré dans la Ville assiegée. Cette Couronne estoit ornée de Creneaux en forme de Remparts.

La Castrense fut celle dont l'Empereur recompensoit les Soldats , qui les armes à la main estoient entrez en combattant dans la Tranchée des Ennemis , & elle avoit en sa figure une espee de tranchée , d'où elle prenoit son nom.

La Navale se donnoit à celui , qui dans un combat estoit entré le premier dans le Vaisseau des Ennemis , & avoit

avoit facilité l'entrée aux autres qui y étoient sautez les armes à la main. Cette Couronne portoit en sa figure des becs de Navire pour les glorieuses marques. La Murale, la Castrense, & la Navale, se faisoient souvent de fûielles d'Aches. Voila les diferentes especes de Couronnes dont les Anciens avoient l'usage.

Auguste, comme dit Suétone, obtint le droit de porter toujours une Couronne de Laurier, pour avoir réduit Antoine & Cléopatre à s'arracher eux-mesme la vie. Jules César ne receut jamais d'honneur plus à gré que de porter une Couronne de Laurier, parce qu'il avoit la teste Chauve. C'est ce que remarquent Suétone & Sabellius. *Alexander ab Alexandro* dit que l'Empereur Caligula inventa une espece de Couronne à la ressemblance des rayons du Soleil ou de la Lune, pour se faire voir en quelque façon comme une Divinité.

Il y avoit une Loy chez les Romains, qui ordonnoit que ceux qui avoient mérité des Couronnes, soit dans les Combats, ou dans les Jeux publics, eussent en leurs funerailles les mesmes hon-

Q. d'Avril 1682.

H

neurs de leur gloire. Leurs Theatres, leurs Chars de Triomphe, leurs Chaises roulantes, leurs Monumens, & leurs Buchers mesmes, estoient couronnez. Ce que Brassicanus en ses Antiquitez, *Aeneas Vicus* dans les Médailles des Anciens, & d'autres ont remarquez.

Boire des Couronnes fut une ancienne coûtume chez les Grecs & les Latins; & dans le Banquet que Cleopatre donna à Antoine, elle en usa de cette maniere; elle l'empescha de boire, car la Coupe estoit empoisonnée. Elle la fit donner à un Esclave tiré de la prison, qui en ayant bû expira au mesme moment. Cette Reyne avoit déjà un pressentiment de la funeste aventure, où elle alloit tomber avec son cher Antoine, qu'elle vouloit suivre autant en la mort qu'en la vie. L'on tient que les Joniens ont esté les Inventeurs de cette Coûtume, où non seulement les Coupes estoient couronnées, mais aussi les testes des Banquetans. La grande Bretagne a retenu encore quelque chose de cette Antiquité, car dans leurs Regales les plus qualifiez Habitans couronnent
leurs

leurs Coupes de Fleurs, & gardent cette ceremonie ancienne ; ce qui s'observe aussi dans les solemnitez publiques ; la plûpart marchant la teste couronnée de Fleurs.

A l'égard de la dignité des Couronnes, il y a une prééminence. La Pontificale est la premiere, & s'appelle, *Tiare* ; la seconde est celle de l'Empire, qui est fermée avec un Globe representant le monde chargé d'une Croix. Jovius rapporte liv. 37. de son Histoire, que les Empereurs d'Allemagne reçoivent trois Couronnes ; la premiere d'argent pour le Royaume d'Allemagne ; la seconde de fer, entourée d'un cercle d'or & de pierreries en dehors, pour le Royaume de Lombardie ; & la troisième d'or pour l'Empire Romain ; ce qui fut observé en la Personne de Charles de Bologne, en l'année 1530.

La Couronne du Roy est fermée, enrichie de Pierreries ; celle de Prince diminuë de cette precedente ; celle de Duc est par Treffes avec des Rubis. Celle de Comte est moindre en sa figure. Celle de Marquis diminuë aussi des

H ij

precedentes; & celle de Baron a un fil de Perles passé en dedans & en dehors.

Rhabanus Maurus , en sa Prophetie sur le Royaume de France , & sur la grandeur de sa Couronne , luy donne pour fondement l'Immortalité , & dit que l'un & l'autre ne seront sujets à aucuns revers. Cecy est amplement expliqué dans le Livre intitulé , *Sacra Rhenensia* , au titre de la Couronne , dédié à Loüis XIII. de triomphante memoire , en la cérémonie de son Sacre , & dans les prerogatives de son Auguration.

RAULT , de Roüen.

Les Enigmes du Mois d'Avril, dont les Mots estoient le Sel & le Melon, ont donné lieu à ces Madrigaux.

I.
EN vain j'exerce icy ma veine ,

Cette Enigme , Tircis , me donne de la
peine ;

Il faut , pour l'expliquer , estre à moitié
Devin ,

J'irois plus aisément à Rome.

Mais je pense à ce jus qu'on tire du Rai-
sin , Dont

du Mercure Galant. 173

*Dont un coup , ce dit-on , avise bien un
Homme.*

*Voyons si ce remède est tel ,
Qu'il rende ma Muse fertile.*

*Oüy , ce secours est prompt autant que
naturel ,*

Je reconnois qu'il est utile.

*Et sans luy ce discours n'auroit point eu
de Sel,*

*AVICE, de Caën , Ruë
de la Harpe.*

II.

***J**E vous mets bien au dessus d'Apol-
lon ,*

Autrement le Soleil, admirable Mercure.

*Ce n'est qu'en certain temps , & suivant
la Nature ,*

*Qu'il fait produire à la terre un Melon;
Mais vous , quand il vous plaist, vous en
êtes le maître ,*

En tout temps vous le faites naître.

*L'HABITANT EN ESPRIT,
du Pré S. Gervais.*

III.

***C**Hristophe l'autre jour me donnant
un Ragoust.*

*Je luy dis que le Sel y manquoit, & l'O-
range.*

H iij

*Il en mit. O prodige étrange !
La viande fut soudain de tout un autre
goust.*

RECOLIN, du Grand Ponteil,
Lieutenant dans le Regiment
d'Auvergne.

IV.
V

*Ous connoissez mon naturel ,
Je rejette, Mercure, une matiere fade
Certains Vers me rendent malade ,
Quand je n'y trouve point de Sel.
L'ALBANISTE, de Rouen.*

V.

Q*uel peut estre le Mot de l'Enigme
seconde ;*

*Demandois- je un jour à Fanchon ?
Je suis la plus trompée & plus belle du
monde ,
Dit-elle, si ce mot est autre qu'un Melon.*



*Alors voulant parler sur l'Enigme pre-
miere ,*

Elle me demanda quel en estoit le nom.

*Le Sel, Fanchon, est nôtre affaire,
Luy dis-je, apporte ton Melon.*

Mad. RICARD, de Provins.

VI.

VI.

Q Voy, donner du Sel au Public ?
Aux yeux de tout le monde en faire ainsi
trafic ?
Vous êtes trop hardy, Mercure.
Ne vous flatez pas tant d'estre bien
écouté,
Malgré tous mes Amis il m'en a bien
coûté.
I'en avois mis un peu dans ma pauvre
voiture.
C'est mon premier forfait, hélas ! j'y fus
surpris ;
Mais vous recidivez, ma foy, vous serez
pris.

GYGES, du Havre.

VII.

Mercure étoit, dit-on, un grand
Voleur.

N'estoit-il point aussi Traiteur ?
Je le croy, car encor souvêt il nous régale,
Et c'est le mieux du monde. Enfin nul
ne l'égale,
Tout ce qu'il donne est tres-bien ap-
presté ;
S'il ne sert qu'un Melon, le Sel est à côté.
La Fauvete de Morlaix.

H iiiij

VIII.

POur éviter, Chimiste, & les frais &
la peine,

Cesse de travailler à tout Estre réel.

Comme moy sans dépense, & sans beau-
coup de gesne,

D'un estre de rayon tu peux tirer le Sel.

ASTIER, Prieur d'Avignon.

IX.

Mercure est un joly Garçon,
Tout ce qu'il fait à l'art de plaire;

Pour moy, j'admire sa maniere,

De mettre du Sel au Melon.

Mad. Rozon, de la Ruë
au Maire.

X.

IL semble que Mercure ait une peur
secrete,

Qu'à nous faire un present il ne soit cri-
minel,

Tant il nous le fait en cachete.

Oh je n'y pensois pas; la peste, c'est du
Sel.

E. H. DE VALLAUNAY, Sous-
Brigadier dans les Chevaux
Legers.

XI.

XI.

L Ors que je suis avec Nanon ,
Et qu'un mesme amour nous assem-
ble ,

Nous nous accordons mieux ensemble
Que le Sel avec le Melon.

LE BERGER ALCIDON, du
Faux-bourg S. Victor.

XII.

P Hébés , tout Fils qu'il est du divin
Jupiter ,

Craindroit un Qui pro quo du vieil
Pharmacopole ;

Et tout Maistre furé se tiendrait un
Frater ,

Au sujet de l'Enigme où vous resvez
Nicole.



Et puis vous m'ordonnez que dedans un
Pater ,

Le tourne tant enfin, si bien je caracole,
Que je donne à ce but qui nous fait dis-
puter ,

Plus sûrement qu'au Nort l'aiguille de
Bouffole.



Dequoy que soit capable un amour
immortel ,

H v

*Je ne sçaurois , Nicole , accepter le
Cartel ;*

*C'est , comme vous voyez , une terrible
affaire ,*



*De trop de Sel Mercure assaisonne les
Vers*

*Qu'en ce mois il expose aux yeux de
l'Univers ;*

*Et moy , fâché Devin , hélas ! que puis-je
faire ? Le Pere sans façon.*

XIII.

*L'esprit embarrasse pour découvrir le
Mot*

*Enveloppé des Vers de la seconde E-
nigme ,*

*N'arrestant à loisir à voir chacune
rime ;*

*En vain , disois-je en moy , je fais tant
le Marmot ,*

*Lors que par un beau Mot cet obstacle
déniche ,*

*Oh , oh , dis-je aussitôt , vraiment j'étois
bien sot ,*

*N'est-il pas découvert dedans cet Acro-
stiche ?*

ALCIDOR, du Havre.

XIV.

T On Sel, *Mercure* , est de bon goust.
 Le moyen de faire un ragoust
 Qui ne soit méchant, détestable.
 Sans cette Mâne incomparable ?
 Un certain Cuisinier, dit-on, s'en est
 passé,
 C'estoit celuy d'Hédin, mais il est tré-
 passé.

La triste Alcidiene de Berry.

XV.

Vous qui sçavez résoudre tout
 en Sel,
 Vous devez bien résoudre cette Enigme.
 Seriez-vous court, Chimiste universel,
 Vous qui sçavez résoudre tout en Sel ?
 N'est-ce donc pas un Estre naturel
 Ce que *Mercure* en ce mois nous exprime ?
 Vous qui sçavez résoudre tout en Sel,
 Vous devez bien résoudre cette Enigme.

L'Ennemy d'amour, à l'Ana-
 gramme, L'Héroïne m'y
 entraîne.

XVI.

Mercure a plus d'esprit qu'un
 Ange,
 En libéralisé l'on n'en voit point un tel,

*Il faut le dire à sa loüange;
 Il ne donneroit pas des Perdrix sans
 Orange,*

Non plus que du Melon sans Sel.

Le Secretaire du Parnasse.

XVII.

S*ans le Sel il n'est rien de bon.*

Sans luy que feroit le jambon ?

*Le Mercure s'en sert jusques hors de la
 Table,*

Et sans se soucier des Loix,

Vent vendre dans son dernier Mois

Cette Marchandise agreable.

*S. L'ANGELLE', Rhétoricien
 des Jesuites.*

XVIII.

Q*u'un autre se connoisse au cours de
 Jupiter,*

*Qu'il nomme chaque Simple en bon
 Pharmacopole,*

*Qu'à panser une playe il soit plus que
 Frater,*

*Que Galant il s'entende à courtiſer
 Nicole;*



*Qu'il en soit qui, Docteurs, expliquent
 le Pater,*

Qui

Qui sçachent de bon air faire une caracole,

Qui dessus tous sujets soient prests à disputer,

Qui reglent un Navire au gré de la Boussole;



Que les Faits de LOUIS le rendent immortel,

*Qu'*assurant le Commerce, étoufant le Cartel,

Du bonheur de la Terre il fasse son affaire,



Quand à moy, si j'ay pû dessus les petits Vers

Que donne à deviner *Mercur*e à l'Univers,

Dire bien le Melon, c'est pour me satisfaire.

Le Bouquet mystérieux du P.

X I X.

Pardonnez moy, Galant *Mercur*e,

Si je ne veux point recevoir

Le Sel que vous donnez, & je fais mon devoir.

On dit que je l'ay pris, mais c'est une imposture, le

*Je n'en ay pas reçeu la valeur d'un
denier.*

*Il n'en faudroit pas tant pour faire un
Faux-saunier.*

*Si j'estois accusé, j'aurois beau me dé-
fendre,*

A peine l'on voudroit m'entendre,

Bientost on me condamneroit,

Tout Amy m'abandonneroit.

Quand on veut perdre un Misérable,

*Il n'est rien plus aisé que d'en faire un
Couppable.*

J'ay donc renvoyé vostre Sel,

Je n'en veux que de la Gabelle,

*Tout autre est defendu, l'Ordonnance est
formelle,*

*Je crains trop de me voir condamné sans
appel,*

B. A. R. I. C. O. T, du Havre.

X X.

*V*ous pouvez sûrement, esprit uni-
versel,

*Exposer au grand air vostre admirable
Piece;*

Jamais rien ne scauroit altérer sa finesse,

Puis que vous y mettez du Sel,

D. C. H. I. C. H. A. R. D de Saragoce.

X X I.

XXI.

JE suis d'une complexion
Qui paroist assez délicate.
Hélas ! s'il m'arrivoit quelque indigestion,
Je sentirois gonfler ma rate,
Et j'en pourrois mourir ; mais j'admire,
Voisin,
Le temperament dont vous estes.
J'aurois mille douleurs, je créverois enfin,
Si je mangeois comme vous faites
Un Melon tout entier, sans Sel, sans
Pain, ny Vin.

L'ALBANISTE de Roüen.

XXII.

Mercure, prenez garde à vous,
Messieurs les Partisans vous feront une
affaire.
Quoy, vous gardez du Sel, & ne pouvez
vous taire ?

On ne fait pas ainsi chez nous.

Les Associez de la Rochelle.

XXIII.

Tot tua plena placent doctis *Ænigmata Sale,*
Sic sine Sale nocent Melones sæpe gulosis.

PORTA SUBVUS.

XXIV.

Que vous soyez, Camille, encore à
deviner

Ce que donne en ce mois Mercure à ru-
miner,

Je ne crois pas de vous une telle foiblesse :
Vous avez trop de sens de feu spirituel,
De pénétration & de délicatesse,
L'ay pensé dire trop de Sel.

DROÜART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine

XXV.

Mercure sçait donner des Fruits
prématurez,

Nous en avons icy des signes assurez,
Puis qu'ence mois de May contre toute
apparence.

On voit par ce moyen du Melon dans
la France.

GIRAULT le jeune.

XXVI.

Vostre Enigme a ce Mois je-ne-sçay
quoy qui pique,

Jamais je n'ay veu d'un goût si relevés;
Et certes l'auroit dépravé,

Qui

du Mercure Galant. 185
Qui n'y sentiroit pas un certain Sel
attique.

La Brunette à l'Anagramme
H. M. est à sa Cour, de
la Ruë S. Denys.

XXVII.

N'Est-ce pas estre un broüillon,
De vouloir, Monsieur Mercure,
En dépit de la nature,
Mettre dans l'ombre un Melon?

LA BELLE TERBOCHER, à l'A-
nagramme Bel Astre cher Objet,
de la Ruë S. Victor.

XXVIII.

Vous voyez donc, agreable Trom-
peur,
Que vostre Enigme est pour me faire
peur,
Et qu'elle peut facilement m'abatre.
Certes, pour moy, je ne crains rien de
tel,
Et je sçay que j'en mangerois quatre
Pareils Melons avec un grain de Sel.

LE GUERY DU BLANC B.
de Monfort l'Amaury.

XXIX.

XXIX.

IE ne sçay pour moy quel desordre
 Altere aujourd'huy nos humeurs.
 Mercure nous présente un Melon des
 meilleurs.

Et je ne vois personue y mordre.

DAPHNIS D.L.R.N.S.A.

XXX.

Mercure ne fait pas les choses à
 demy,

Par tout il fait voir sa prudence ;
 Et quand il nous présente un Melon en
 amy,

Il fournit du Sel par avance.

La Blondine à l'Anagramme,
 L'Astre de Riche Maison,
 cher à tous, de la Ruë
 Trousevache.

XXXI.

S'Il fut jamais un Melon délicat,
 Sans contredit, Mercure, c'est le
 vostre.

Estre toûjours en mesme état,
 Toûjours piquant, n'avoir point le goust
 plat, C'est

du Mercure Galant. 187

*C'est ce qu'on dit rarement d'aucun
autre.*

*S'il fut jamais un Melon délicat ,
Sans contredit, Mercure, c'est le vostre.
La Belle à l'Anagramme , Bonne
à la suite , de Dreux.*

*Monsieur du Rosier a répondu par les
Vers qui suivent , à toutes les Ques-
tions du dernier Extraordinaire.*

SI ON PEUT ESTIMER
*une Personne sans qu'on l'aime.
ou l'aimer sans qu'on l'estime.*

H *Elas ! qu'un Homme a d'embar-
ras ,
Lors que la passion , ou la raison , l'en-
traîne !*

*Il est contraint d'aimer ce qu'il n'estime
pas ,*

*Et d'estimer ce qui cause sa haine ,
Car l'estime vient de l'esprit ,
Et l'amour , à ce que l'on dit ,
Du cœur à toujours pris puissance ;
D'où je conclus fort justement ,
Et tire cette conséquence ,*

Qu'on

*Qu'on peut aimer infiniment ,
 Sans estimer ce que l'on aime ;
 Et qu'on peut estimer de mesme ,
 Ce que l'on n'aime aucunement.*

*S'il est plus honteux à une Femme ,
 d'accorder des faveur à un Amant
 qu'elle a aimé, mais qu'elle n'aime
 plus & dont elle n'est plus aimée,
 qu'à un autre qui l'aime ardemment,
 & qu'elle n'aime point.*

I*L ne sçauroit estre honteux
 A cette Belle charitable ,
 De secourir un Misérable ,
 Qui ne s'est rendu malheureux
 Que pour la trouver trop aimable ,
 Et je puis dire assurément
 Qu'Iris peut en ce cas accorder à Timôte
 Tout ce qu'un veritable Amant
 Peut obtenir de son Amante ;
 Mais d'un cruel remors, que son cœur
 combatu
 Luy fasse ressentir tout ce que la vertu
 Met de confusion dans l'ame la plus sage
 Qui se laisse entraîner au panchant de
 son âge ,*

Enfin

En fin que le Ciel & l'Amour

Punissent ce honteux retour ,

Si ce lâche dessein entre dans sa pensée ,

*Pour un Amant ingrat dont elle est
méprisée.*

*Si ont peut dire , je vous estime , à une
Personne d'un rang plus élevé que
l'on n'est.*

P*Our les Provinciaux la chose est
délicate ,*

*Et peut estre à la Cour , où le discer-
nement*

Avec tant de justesse éclate ,

Vse-ton indifferemment

Du mot d'Estime en compliment ,

*Et Voiture & Balsac n'en ont pas fait
un crime ;*

*Mais moy qui suis sincere , & qui vis
librement ,*

*Ayant pour les grandeurs peu d'amour
& d'estime ,*

Je les honore seulement



S'il

S'il est des raisons, autres que celles que
nous fournit la Religion , pour mé-
priser la mort.

Quand on ne seroit pas prévenu du
bonheur

Qu'on doit goûter en l'autre monde,
La mort doit-elle hélas ! nous faire tant
d'horreur,

Qui nous ôte une vie en misères féconde ?
Il ne faut pas sur nous faire un si grand
effort,

Ny mettre pour cela nos sens à la tor-
ture.

Sans la Religion , nostre propre nature
Nous fournit des raisons pour mépriser
la mort.

En vain, grandeurs; en vain, richesses,
En vain, Fortune, vos carresses
Flatent sans cesse mes desirs ;
Cette mort que je dois à tout moment
attendre,

Si je le sçavois bien comprendre,
Ne me donneroit pas de si grands dé-
plaisirs.

Sur

Sur l'origine & l'antiquité des Couronnes.

IE ne laisse aux Esprit curieux,
A chercher dans Valere ou Pline,
De ces ornemens glorieux,
Et la noblesse, & l'origine.
Pour moy, de qui l'esprit ne se tourmente
pas
Après les bonheurs de la terre,
Je prétens seulement dans quelque bon
Repas
A la Couronne d'un grand Verre.

Si l'usage des Masques doit estre permis indifferemment à toute sorte de Personnes.

A Pres humble salut, excuse, & compliment,
Souffrez, illustre Rault, que je parle un moment
Sur nostre beau Traité des Masques.
Quelques Esprits un peu fantasques,
Ou d'humeur bouruë autrement,
Ont dit que le Sexe charmant
Devoit, au sens du grand Apostre,
Estre

*Estre voilé modestement ,
 Lors qu'il se trouve avec le nostre ;
 Mais le Masque n'est pas un voile assu-
 rément ,
 C'est pour la Laide un ornement ,
 Pour la Belle un amusement ,
 Et pour l'orgueilleuse Grizete
 Un honneste moyen de couvrir en cachete.
 Ainsi, je le dis franchement ,
 Du Masque en general je condamne
 l'usage ;
 Et qui s'en couvre le visage ,
 Hors la necessité merite châtement.*

*Quelle est la raison qui peut avoir don-
 née lieu à la frequente saignée.*

A *Quoy bon me rompre la teste ,
 Et chercher dans mon Calepin
 Le nom du plus grand Assassin
 Dont les Medecins font la Feste ?
 Je diray seulement icy ,
 Sans me donner tant de soucy ,
 Que le Cheval Marin inventa la Sai-
 gnée ,
 Et qu'un plus grand Cheval l'a depuis
 enseignée.*

SUR



SUR LA FREQUENTE

S A I G N E E.

IL est bien difficile , pour ne pas dire impossible , d'établir des raisonnemens sur certaines matieres & points de Doctrine , qui puissent estre receus de tout le monde avec une approbation incontestable ; parce qu'aujourd'huy la plûpart des Gens se piquent de bel esprit , & d'une penetration profonde , & veulent se faire des Sistemes qui flatent leur imagination , pour en pousser les preuves conformément à leurs premieres idées , fondées le plus souvent sur une conception dépravée , en prenant à toute heure l'ombre pour le corps , & l'ideal pour le réel. Ces obstinez Sectateurs de nouvelles opinions qui n'ont guère couté à inventer , & tres-peu de temps à apprendre , font voir tous les jours si évidemment par leurs contradictions & par leurs

Q. d'Avril 1682.

I

fautives experiences, que ce qu'ils avancent n'est qu'absurdité, qu'il ne faut qu'examiner tout ce qui se dit aujourd'hui par emportement contre la Saignée, pour les convaincre que les ressorts de leur machine sont en mauvais ordre. Tous habiles qu'ils prétendent être, il faut qu'ils confessent que quand ils sont une fois persuadés d'avoir dit merveilles, rien n'est plus capables de les obliger à changer de sentimens. S'ils assurent par exemple que toutes les Bestes sont des machines, ils demeurent là tout court sans en pouvoir expliquer le moindre ressort. Demandez leur les causes immédiates des fonctions de ces machines, ils s'embarassent dans un galimatias qui ne prouve rien, & se retranchent enfin sur les comparaisons, dont ils ont accoutumé de faire leur fort.

Cependant les comparaisons ne peuvent donner que quelques idées grossières aux esprits du commun, pour lesquels on est obligé de les mettre en usage, parce que l'intelligence en est si bornée, & si peu cultivée dans les belles Scien

Sciences, qu'il est fort facile de leur imposer. En effet, il n'y a point de comparaison qui ne soit defectueuse, quand on en veut faire de justes applications par toutes les circonstances. Il faut donc des productions plus fines & plus judicieusement raisonnées pour prétendre avoir quelque droit de s'établir en titre de beaux Esprits; de ces beaux Esprits, dis-je, qui veulent renverser toute l'antiquité, & traiter de resveurs tant de venerables Autheurs, qui nous ont laissé de si admirables monumens de leur profonde Doctrine. Si on les veut croire, c'est à eux seuls qu'est réservée la puissance de développer le cahos des Sciences du temps passé, qu'ils assurent n'avoir jamais esté compris de personne. Mais examinons les sentimens de ces grands Déclamateurs déchânez contre la Saignée; ces grands Investigateurs de Specificques; ces fins Purificateurs de sang corrompu; ces grands Scrutateurs des mouvemens de la Nature. Leurs raisonnemens sont établis par des experiences que nous verrons se confondre & ne sont point

accorder. Ils ne sçavent ce que c'est que d'approfondir les choses, & se contentant de voir les effets, dès qu'un Homme de bon sens veut venir aux causes, leur esprit se perd, & ils n'ont rien à répondre pour le satisfaire. Leur déchaînement contre la Saignée est si violent & si emporté, qu'ils ne font seulement pas reflexion à la définition d'experience, quand ils s'écrient si fort contre les Medecins qui autorisent les frequentes Saignées, comme si l'ancien usage n'en avoit pas fait ce que l'on appelle une coûtume, appuyée sur la raison, la coûtume n'estant autre chose que ce qui a esté formé & engendré, comme parlent les Philosophes, par une infinité d'experiences.

Il suffiroit de cette raison pour faire connoître jusques à quel point il s'embarassent, par la passion qu'ils ont de contredire, ou de paroître singuliers dans leurs sentimens, afin de trouver des Admirateurs qui n'entendent ny ne peuvent rien comprendre dans leurs énonciations heteroclites; car je voudrois qu'on leur demandast ce que c'est qu'experience;

perience , & si pour la définir il ne faut pas un succès ordinaire & frequent pour les mesmes choses que l'on veut experimenter , lesquelles doivent toujours , ou du moins le plus souvent , inmanquablement arriver dans les memes circonstances , ce qui demande un esprit capable de reflexion , & de démêler les occasions pour faire réussir & confirmer l'experience.

Le Remede du Medecin Anglois qui a tant fait de bruit, & tant tué de monde par le défaut de son jugement & de tous ceux qui à son imitation s'en sont voulu servir, n'a eu de succès que par la raison des experiences. Elles n'ont pourtant jamais paru plus éclatantes ny plus enlevantes , que quand les Malades ont esté bien saignez , plusieurs fois purgez , & qu'ils ont gardé un regime de vivre exact. Comme il est fort naturel de chercher une prompte guérison , le chagrin de la longueur de la maladie , joint au bel air de la mode , en a obligé beaucoup d'avoir recours à ce Remede , lequel de soy n'a jamais esté blâmé par les Medecins mesmes les plus severes

& les plus critiques. Il faut donc de la raison & du jugement pour discerner les occasions où les bonnes choses doivent estre appliquées , parce que ces memes bonnes choses mal distribuées & mal conduites , détruisent la bonté du Remede , & les experiences pretenduës.

La conduite de l'Anglois estoit si extraordinaire , qu'aucune Personne bien éclairée n'a pû l'approuver. Elle jettoit les plus rafinez & les plus penetrans dans l'étonnement , & ce qui peut faire voir son ignorance sans nulle replique , c'est qu'en quelque état que fust le Malade , pour cinquante pistoles il luy donnoit son Remede. On luy en a veu distribuer également à l'agonie, comme dans la naissance du mal , & en toute espece de fièvre indistinctement ; mais ces grands succez n'ont paru ny brillé que dans ceux qui avoient esté traitez quelque temps par les Medecins , encor falloit-il se resoudre à user de ce Remede deux ou trois mois pour estre certain de cette belle experience, au hazard de demeurer toujours languissant,

guissant, & d'avoir à craindre sans cesse la recidive. Il en va de même de tous les autres nouveaux Remedes qui n'ont d'effets sensibles que par la conduite des prudens & habiles Medecins.

Mais finissons cette digression, quoy que necessaire, par les experiences pretenduës infailibles des Capucins du Louvre, celles de Rabel, celles des Sucs de Pervanche pour les inflammations, particulièrement de poitrine, la Panacée qu'on a inventée nouvellement. Ces Sudorifiques imaginaires, ces Vulneraires qui viennent du Pais des Suisses, ces Extraits de genievre pour les foibleesses d'estomach; enfin ces correctifs de Serositez nitreuses, tartareuses, ichoreuses, & cancreuses; ces puissans Alkali prônez pour la fixation immancable des fermentations, ces Remedes qui font transpirer les humeurs jusques dans le centre des entrailles, par le moyen desquels l'on n'a plus besoin du triste secours de la Saignée, ne peuvent servir qu'à duper les Idiots, qui ne sont pas capables de raisonner longtemps, & encor moins

de suivre les raisonnemens de ceux qui parlent juste.

Passons donc à la decision de la Question proposée , pour sçavoir qui a le premier inventé la Saignée , & quelles peuvent estre les raisons qui obligent aujourd'huy tous les habiles Gens de la rendre si frequente.

Il n'y a personne, pour peu qu'il soit versé dans l'étude de la bonne Medecine, qui ne reconnoisse Hippocrate , que l'on traite toujourns de Divin, pour le premier qui a prescrit & conseillé la Saignée. Apres luy Galien en a si bien expliqué les raisons, envelopées pour les Ignorans, dans son style Laconique, qu'il en fait un Livre tout entier, pour en démontrer la necessité absolue. Il avoit dans son temps des Aimaphobes à combattre , qui crioient aussi fort contre luy , qu'on fait aujourd'huy contre les vrais , & les plus employez Medecins de Paris, qui ne se font distinguer que par leur judicieuse pratique de la frequente Saignée, dont les utilitez & les secours si prompts & si infailibles, devroient faire respecter les Medecins

decins plus que l'on ne fait, puisqu'il n'y a que la Saignée qui nous dégage de nos plénitudes & qui purifie le sang, en donnant lieu à la nature embarrassée de faire ses fonctions librement. Car de croire avec le vulgaire que les Saignées font l'Hydropisie, qu'elles affoiblissent le fond de la Nature, c'est raisonner pauvrement, & ne s'attacher qu'aux apparences & à l'écorce ; puisque l'expérience fait connoître aux éclairés, que quand on épargne la Saignée dans les fièvres continuës, dans les violentes & communes inflammations, & dans les Rhumatismes ; les Malades deviennent enflés, languissans, ou sujets aux grands dépôts, qui font des abcès tant internes qu'externes. La raison en est palpable, parce que le sang s'estant enflammé, faute de la circulation & du commerce des Esprits, qui ne roulent plus suffisamment pour le bien animer, il se serifie, & se fond tout en ferositez, qui s'échappent & transsudent aisément, en forme de sueurs, au travers des tuniques, des veines & artères,

se jettant dans le corps , & les interstices des Muscles ; d'où les ames vulgaires prennent lieu de croire que ces enflures sont des Hydropisies , comme si tous les enfléz estoient Hydropiques , par la raison que tous les Hydropiques sont enfléz ; mais les Sçavans & bons Praticiens , comme ont esté les Guenaults , les Brayers , les Pietres , les Rainfants , & ceux qui brillent presentement à la Cour , n'ont jamais raisonné de cette maniere , & rien ne les a tant élevez que les succès de la fréquente Saignée , qui les a fait distinguer d'avec les autres , parce que cette conduite demande un jugement solide. Voyez si les Alkalistes , les Medecins Viperins dont la mode se passe , & les Empiriques acidules , tiennent quelque rang dans Paris ? Ils aboyent assez , mais ils ne mordent pas.

Il faut encore lire le Traité délicat & si bien raisonné de Monsieur Bachot, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris sur la Saignée ; car de prétendre répondre à toutes les Objections triviales avec exactitude , ce seroit s'engager

s'engager dans la Dissertation pour des Gens qui ne peuvent entendre le fin des preuves. Voicy ce qu'on oppose de plus apparent. Hippocrate dit dans les Aphorismes, qu'une Femme grosse avorte si on la saigne. L'on croit en mesme temps qu'il n'y a point de réponse à cela. Pourquoi ? parce que ces petits Esprits prennent le texte au pied de la lettre, & ne sont pas capables de pénétrer le vray sens de ce divin Génie, dans le temps duquel, & comme la marqué Galien dans le Livre cõtre Eta-silrate, les Saignées à la verité n'estoient pas si multipliées, mais infiniment plus copieuses ; de sorte que l'on ne tiroit pas moins d'une ou deux livres de sang à la fois ; & c'étoit la raison qui faisoit prononcer que les Femmes grosses avortoient, si on les saignoit de cette maniere plus d'une fois. C'est donc dans ce sens qu'il faut entendre Hippocrate, puis que l'experience fait connoître que la prudence des évacuations du sang, qui ne doivent pas estre nombrées, mais pesées & réitérées assez souvent, fait les accouchemens heureux ; & que les Fem

Femmes delicates qui font bonne chere & s'exercent peu , courent toujours grand risque en accouchant , ou par les suites des pertes de sang , ou par des travaux tres-laborieux , venant de l'excès de la nourriture de l'Enfant. *

S'il y a quelques Antheurs d'un sentiment contraire , vous trouverez qu'ils ne sont d'aucune estime , & de nulle marque entre les Doctes & les bons Praticiens. Que si par hazard l'on en trouve quelqu'un qui aye du nom , qui pretende qu'il n'y a qu'à purifier le sang par les purgatifs & autres rectifiants , il sera aisé de concilier les sentimens qui paroissent opposez , en examinant leurs intentions & leur esprit ; car la suite de leurs raisonnemens expliquera cette premiere proposition , que l'on oppose pour universelle & certaine.

Ces Sectateurs nouveaux qui prétendent tout faire entendre , & tout comprendre par les Mécaniques ou comparaisons sensibles , & tirer de là leurs consequences , ont oublié entre tous les Spécifiques pour purifier le sang trouble & corrompu , les blancs-d'œufs,

d'œufs, seuls propres à purifier & clarifier les liqueurs pleines d'impuretez; & il y auroit de l'apparence que cela feroit plus efficace que les sels de Vipères, les yeux d'Ecrevisses, les Sucs de Pervanche, & autres dont on ne voit jamais de succès, que l'on ne puisse vraisemblablement plutôt attribuer à la longueur du temps qu'aux remèdes, parce que l'on oblige les Malades d'en prendre deux ou trois mois entiers; mais la Saignée seule fait les trois choses essentielles des plus grands Remèdes, qui sont le *Cito, Tuto, Incunde*; puis qu'en un moment elle sauve la vie, & que la pourriture & corruption du sang, engageant & necessitant les bons Medecins à ces reiterations chagrinantes, les petits esprits se trouvent en tres-peu de temps rectifiez, parce que l'on voit changer à veuë d'œil, les degrez de l'alteration à mesure que l'on en tire, & que rien n'est plus faux ny contraire à l'experience que de soutenir comme l'on fait opiniâtement, & sans raison, que quand on tire du sang tres-pourry, il sera toujours de mesme quand on le
tire

tireroit jusques à la dernière goutte, Vray raisonnement des Medecins ignorans, lesquels n'ayant que fort peu de pratiques, n'ont en teste que de prolonger les maladies pour s'occuper, multiplier leurs visites, & rendre force assiduez inutiles, qu'ils ne laissent pas de faire valoir aux Malades, qui n'en peuvent profiter pour la raison de leur ignorance.

Ils sont ordinairement de deux sortes de caractère. Les uns avancent leurs affaires par des bassesses d'esprit, & mille lâches cōplaisances qui font pitié aux honnestes Gens, estant toujours de l'avis des Malades, afin d'attirer leur confiance, & pouvoir tirer de la petite Boëte, des Remedes de rien, pour paroistre singuliers & attachez aux Specifiques, en les distribuant dans les entre-temps des principaux, & leur attribuer hautement le soulagement dû aux essentiels, & se glisser ainsi dans l'esprit des Malades par cette charlatanerie, pour ne pas dire friponnerie, n'estant revestus que d'une probité apparente, & manquant dans le fond de cette hon-
neste

nécessité genereuse, de laquelle doit estre rempli un vray & bon Medecin.

Les autres font bien du bruit, vantant par tout les Cures qu'ils n'ont jamais faites, s'établissant par des airs tous opposez à ces premiers ; tenant le dé par tout ; babillant dans toutes les Ruelles, sans laisser aux autres le temps de de parler, se guindant sur les galimatias des nouvelles opinions ; obligeant tout le monde à se taire pour les écouter, criant bien haut, & se faisant admirer par des Innocens qui n'entendent pas leur jargon. On pourroit nommer ceux de cette espece grands diseurs de rien.

Il en est d'un troisiéme caractere. Ce sont ceux qui se piquent de condition, & qui ont peur de prendre le mauvais air, qu'ils croient estre aux lieux où on les appelle. Ils se font courtiser & encenser pour avoir de leurs Remedes, soutenant l'inutilité de l'inspection des Malades, ne les voulant jamais voir, se contentans du rapport d'un Laquais ou de la Cuisiiniere, qui leur porte quelquefois des Boüillons ; & ceux-là ne manquent

quent pas plus de Duppes que les autres. parce que chaque Fou cherche la Marotte qui luy convient le mieux.

C'est ce qui doit faire conclure aujourd'huy que le bon sens fait divorce avec la raison & le jugement, puis que l'on ne peut quasi plus rien esperer de la bonne & veritable Medecine, dans le desordre extraordinaire où elle est, si les Chefs ne s'en mêlent pour étouffer ces Insectes, & persuader au Public qu'il faut s'attacher toujours au gros de l'Arbre.

LE FRANG, *Docteur*
de Montpellier.



Réponse

Réponses à cinq Question du XVII.
Extraordinaire.

Si on peut estimer une Personne sans
qu'on l'aime, &c.

L'Estime ayant l'appuy d'un solide
mérite,
Et le mérite étant aimable infiniment,
L'on ne peut estimer fort raisonnable-
ment

Que l'Amour ne soit de la suite.
D'ailleurs l'Amour étant l'enchan-
tement du cœur,

Et le beau panchant qui l'anime,
On ne sçauroit aimer, que cet Amour
vainqueur

Ne fasse impression, & n'entraîne l'es-
time.

Le quel est le plus honteux à une Fem-
me d'acorder des faveurs, &c.

Tout ce qui se rapporte à l'amoureux
mystere

Dont si funestes sont les traits,
En passant mon esprit, passe mon minis-
tere, Et

*Et j'en diray beaucoup , en n'en parlant
jamais.*

*Si l'on peut dire, je vous estime , à une
Personne d'un rang plus élevé que
l'on n'est.*

P*Ar maniere de jeu , sans scrupule &
sans crime ,*

Mesme à plus grand que soy ,

On pourroit en riant dire, je vous estime;

Voilà ce que je croy.

*Mais dans le sérieux, si la Personne est
fiere ,*

Elle s'indignera

*Cette façon d'agir , comme trop Cava-
liere,*

Et s'en offencera.

Quand la condition suit la délicatesse ,

*On ne peut s'expliquer avec trop de
justesse.*

*Qu'elles raisons on pourroit avoir de
mépriser la mort, &c.*

P*Our conserver son Prince , & sauver
sa patrie,*

*On peut risquer ses biens, hazarder son
repos,*

Verser

*Verfer son sang , & prodiguer fa vie ,
Voila ce qui fait un Héros.*

*Mourir pour une Cause & si juſte &
ſi belle ,
Eſt l'éclatant ſujet d'une gloire immor-
telle.*

Sur l'usage du Maſque.

A *Vx Perſonne d'autorité ,
De qui la naiſſance eſt illuſtre ,
Et qui touchent de pres le Daiz & le
Balluſtre ,
Le Maſque eſt bienſéant c'eſt une verité ,
Et l'on n'en peut blâmer l'usage.
Raiſonner autrement n'eſt pas le fait d'un
Sage ;*

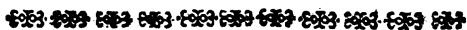
*Mais quand des Gens ſans qualité ,
Par un ſecret orgueil qui regne ſous leur
Caſque ,*

*Se font de feſte , & prennent Maſque ,
On ne peut trop blâmer leur ſotte vanité.
Il faut ſe retrancher dans l'état où nous
ſommes ,*

*Sans vouloir par ambition
S'élever au deſſus de ſa condition ,
Pour foumenter la mode , ou pour trom-
per les Hommes.*

L. B O U C H E T ancien Curé
de Nogent le Roy.

Vous m'avez marqué que les sçavans de vostre Province avoient une estime particuliere pour les Ouvrages de Monsieur Comiers. C'est ce qui m'oblige à vous envoyer cette Lettre, dans laquelle ils trouveront de tres-utiles Remarques sur les Elevations des Eaux. Elle est adressée à Monsieur le Marquis de Seignelay. J'y adjointe la Figure de la Machine appelée Royale, construite par Messieurs Ralph du Deel, & John Burnaby, Anglois, & Associez.

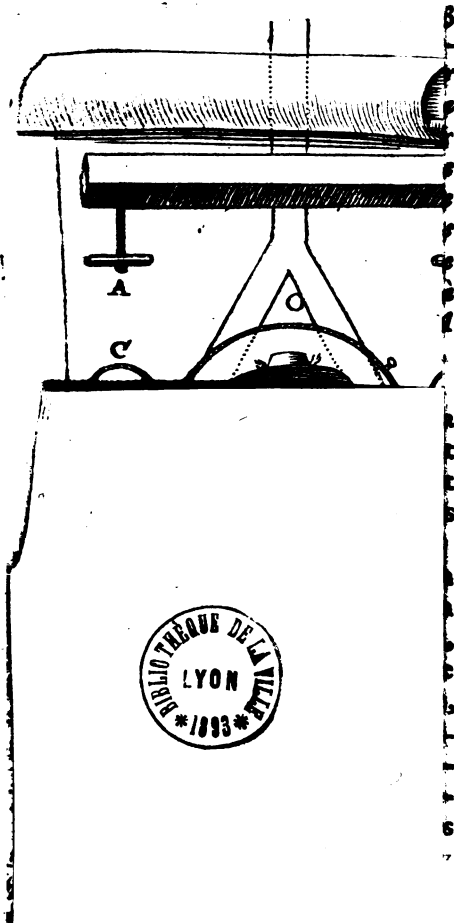


L E T T R E.

DE M^r COMIERS,
 Prevost de Ternant, Professeur des
 Mathématiques; contenant toutes les
 Machines anciennes & modernes
 pour élever les Eaux, & les avantages
 que la Machine qu'il appelle Roya-
 le, a par dessus toutes les autres
 qu'on a cy-devant executé.

M O N S E I G N E U R,

*Ayant en l'honneur depuis peu de
 jours*





jours de vous servir d'Interprete , au sujet de la nouvelle Machine Royale pour l'elevation des Eaux, que vous prîtes la peine de faire agir vous-même , pour mieux connoître par vostre expérience le mérite , la facilité , & l'effet de cette Machine, j'ay crû devoir accompagner des Remarques suivantes, le Modèle que vostre Grandeur ordonna estre porté à S. Germain , pour le présenter à S A M A^{TE} ESTE'.

L'Elevation des Eaux , tant pour la nécessité , que pour l'ornement des lieux qu'on a voulu embellir, a fait dans tous les siècles l'étude des plus grands Genies.

Archimede élevoit les Eaux par un Tuyau de plomb , ou Canal creusé en viz autour d'un l'ong Cylindre de bois, ayant un pouce de diamettre sur chaque pied de longueur, ou autour d'un Cone, dont l'axe estoit panché. Vitruve Architecte de l'Empereur Auguste, fait mention de cette Machine ou Viz d'Archimede ; mais cette Machine, quoy que tres simple & surprenante , puis que l'eau y monte

monte en descendant , ne peut élever l'Eau qu'à une hauteur fort médiocre ; car comme dit Vitruve , si l'Arbre a cinq pieds de longueur , il ne peut élever l'eau qu'à trois pieds , puis que la pente ou inclination de l'Axe de l'Arbre doit faire l'*Hypoténuse* d'un triangle rectangle , dont le costé à plomb n'est que trois , & le costé horizontal quatre. Il est vray que le Cone peut estre appliqué plus droit , ou moins incliné. Diodore Siciliens assure que les Egyptiens employoient la Viz d'Archemede , pour ôster les Eaux qui couvroient leurs Plaines apres le débordement du Nil , dont la Source est au Territoire de *Sagola* en la Partie Occidentale du Royaume de *Goyam* , suivant la découverte qui en fut faite en l'année 1618.

Quelques Anciens se contenterent de pratiquer des Quaisse dans l'épaisseur d'une Rouë. Ces Quaisse apres avoir plongé successivement dans l'Eau , dès qu'elles se trouvent par le tour de la Rouë un peu élevées au dessus de l'Essieu qui est creux , y versent leur Eau par un petit Canal de communication,

cation, laquelle sort ainsi par l'extrémité de l'Essieu. Une semblable Machine élève une si grande quantité d'Eau, qu'elle forme un Ruissseau dans la Ville de Brême. Pour faciliter davantage cette sorte de Machine, on la peut composer d'une vingtaine de Canaux creusés en spirale, ou de Tuyaux de plomb ou de cuivre, courbez en spirale & attachez sur la surface & plan d'une grande Rouë, en sorte qu'une bouche de chaque Tuyau aboutisse près de l'Essieu, & l'autre bouche soit arrestée à la circonférence de la Rouë, afin que ces bouches plongeant successivement l'une après l'autre, elles puisent l'eau qui sortira par la bouche qui est arrestée près l'Essieu. Ainsi l'eau montera en descendant, de même que par la Viz d'Archimede; mais cette Machine ne peut élever l'Eau qu'à douze pieds de hauteur, la Rouë ayant vingt-cinq pied de diametre

Les autres ont pratiqué les Pots, Godets, Seaux & Baquets attachez sur l'épaisseur de la circonférence d'une Rouë, laquelle estant tournée verticalement,

lement , élève l'eau de la hauteur de la Roüe. Cette Machine est autant excellente qu'elle est plus simple & naturelle. On en voit à Paris de petites qui épuisent continuellement l'Eau des Bateaux des Lavandieres; mais l'usage de ces Machines est fort limité , la plus grande Roüe ne pouvant avoir qu'environ trente pieds de diametre , comme celle, que j'ay vuë à Essone dans la Maison de feu Monsieur Esselin , qui appartient maintenant à Monsieur du Pin.

Pour remedier à l'embarras des Roües à Baquets, on a employé la Chaîne sans fin , garnie de Baquets espacés à distance égales. Cette Chaîne estant posée sur l'Arbre équarré, ou coupé à plusieurs pans bien égaux , lors que cet Arbre tourne horizontalement sur ses pivots , la Chaîne sans fin ne pouvant glisser , remonte continuellement d'un même côté les Baquets plein d'eau , & ils l'épanchent dans un reservoir dès qu'ils sont arrivez sur le haut de l'Arbre , d'où ils descendent la bouche en bas. Cette Machine est sujette à de grands inconveniens ; car si une
charniere,

charniere, ou boulon de la Chaîne vient à manquer, toute la Machine tombe tout à coup; les Baquets s'écrasent, la Chaîne se brise, &c.

Vitruve a décrit ces quatre sortes de Machines dans les neuf, dix, & onzième Chapitres de son dixième Livre d'Architecture. *Jocundus* en a donné les Figures en l'année 1523. & apres luy *Daniel Barbaro*, Noble Vénitien & Patriarche d'Aquillée, en l'année 1567. dans ses Commentaires sur Vitruve.

On a encor mis en usage la Chaîne sans fin à chapellets, car les Boules ou Globes vuides & ouverts par les costez, remontant toujourns dans le creux d'un Tuyau cylindrique élevée perpendiculairement, charient avec eux l'eau qu'ils contiennent, & celle qui est dans la distance des Globes jusques à la bouche supérieure du Tuyau cylindrique, d'où elle s'épanche dans un Réservoir. J'ay vû pour la premiere fois la figure de la Chaîne à chapelets dans la page 149. du Livre *De Re Metallicâ* de *George Agricola*, imprimé à Basle en l'année Q. d'Avril 1682. K

1556. mais cette Machine demande de la vitesse dans son mouvement pour faire son effet ; car autrement l'eau coule en bas , à moins que ces Boulets ne joignent parfaitement à toutes les parties interieures du tuyau , ce qui causeroit un frottement extraordinaire , &c. De plus si une Charniere ou un Boulon vient à manquer , toute la Machine tombe au fond de l'eau , & il faut bien du temps, du monde, & de la dépense, pour la remettre en état de servir.

Enfin pour éviter les inconveniens de toutes ces premieres Machines, l'Ingénieur *Ctesibius* inventa , comme dit Vitruve , dans le 12. Chapitre de son 10. Livre d'Arthitecture , la Machine des Pompes à piston. On a depuis pratiqué diversement les Pompes, auxquelles on a donné diférens noms , à cause de quelque diférence dans leur construction, & diférentes manieres d'agir ; car les unes sont Pompes aspirantes, les autres sont Pompes refoulantes , & les autres sont mixtes. Elle conviennent toutes en cela que le Piston doit entrer bien justement dans le corps de la

la Pompe, de mesme que dans une Siringue ; mais le grand frottement fait que pour le vaincre , il faut appliquer à la Machine une puissance bien plus forte que n'est le poid de l'eau que l'on veut élever , & que l'on compte toujours par la hauteur du Tuyau , & par la largeur du Piston ou diametre interieur du Corps de Pompe ; car si la soupape ou diametre du Tuyau par lequel l'eau monte est plus petit que le diametre du Piston , il faut que l'eau soit sirinée & qu'elle passe par conséquent plus serrées , & avec plus de vitesse ; c'est pourquoy il faut une plus grand force où puissance pour faire agir la Pompe.

Pour éviter ce frottement si nécessaire , & si incommode dans les Pompes ordinaires on a employé diversement les Pompes à Soufflets , dans lesquelles la compression de l'air produit le mesme effet que le piston dans les autres Pompes. J'ay vû pour la premiere fois la figure des Pompes à Soufflets , au 12. Livre *De Re Militari*, de *Valturin*. & depuis dans la page 28. du Livre de *Val-*

10, imprimé à Venise en l'année 1531. Agricola s'en sert dans la 166., page de son Livre *De Re Metallicâ*, pour attirer le mauvais air des Mines, mais cette Machine ne peut long-temps faire son effet, à cause que l'air comprimé trouve bien-tôt, ou se fait facilement par sa subtilité, un libre passage.

Quelques-uns voulant éviter le frottement des parties de la Machine, ont employé diversément de certains Baquets, qui estant alternativement élevez par le moyen d'une Balance, puissent ou se versent alternativement l'eau que le second Baquet inferieur puise, chacun à son tour. Cette Machine fut à mon avis executée pour la premiere fois en l'année 1641. à 3. lieuës de Paris chez Monsieur l'Ecuyer à Montfermet, qui appartient maintenant à Monsieur de la Marche-Coquet; car il me souvient qu'un Sçavant, tres-experimenté, me le dit il y a longtemps, & m'en fit voir la figure, & Monsieur de la Marche-Coquet n'a pas refusé d'en faire voir les débris qu'il en conserve, surquoy tous les Curieux peuvent se
satisfaire

fatifaire par la veuë de cette ancienne Machine à Balance ; mais cette Machine requiert estre posée à plomb , & ne peut élever l'eau au dela de trente pieds , &c.

On a depuis construit une Machine à deux Rouës , dentelées & encoffrées dans un ovale ; mais cette Machine a beaucoup de frottement , outre qu'elle requiert un tres-prompt mouvement par la révolution de la Manivelle , & dans peu de temps les Rouës frayant donnent entrée à l'air, qui rend bien tost la Machine inutile, ce qui a esté bien remarqué dans l'examen du 88. Problème du Livre des *Recreations Mathématiques* , & par *Cavallerius* Auteur de la *Geométrie des indivisibles* , dans la 39. Proposition de sa 6. Exercitation Geométrique. Ce Cavalierius a inventé une Machine plus simple. Elle consiste en une Quaisse , dont les deux fonds sont paralleles , & en ovale. Au dedans de cette Quaisse , est un Timpan ou Cilindre placé excentriquement & ouvert au long de l'Axe, pour donner libre passage à une planche,

laquelle coule dans la Quaiſſe ovale , la raiſant touſjours , & dans les deux fonds , & dans ſa circonférence ovalaire , à meſure que par une Manivelle on fait tourner le Tinpan ou Cilindre interieur , ſur des Pivots qui ſont excentriques à la quaiſſe ; mais cette Machine eſt à mon avis autant ou plus difficile à conſtruire que la précédente , & ſujette aux meſme inconveniens.

Enfin le prix & la difficulté de la conſtruction de toutes les Machines dont on ſ'eſt ſervy juſques à preſent pour élever l'eau , ont détourné beaucoup de Perſonnes qui auroient fait travailler , ou pour l'uſage particulier , ou pour enrichir la beauté des Lieux , pour leſquels il avoient quelque paſſion ; car outre la dépenſe extraordinaire de leur conſtruction , & le grand eſpace que ces Machines demandent , elles engagent à une dépenſe continuelle pour leur entretien , & eſtant ſujettes à mille inconveniens , elles manquent le plus ſouvent dans le beſoin le plus preſſant.

C'eſt ſous ce Regne heureux du plus grands des Monarques, duquel on ne

ne peut dignement faire le Panégerique, qu'avec les mesme termes que le S. Esprits dans le premier Chapitre du Livre des Machabées, fit celuy d'Alexandre le Grand, *Siluit terra in conspectu ejus*, qu'en perfectionnant les Arts & les Sciences, on a trouvé le secret de surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans les Machines ordinaires pour l'élevation de l'eau.

L'effet surprenant de la nouvelle & simple Pompe, laquelle sans frottement, ny Piston, par la seule application de la force d'un Enfant, élève l'eau sans discontinuation, a plu à sa Majesté, apres avoir reçu par acte du 13. Novembre 1680. l'Aprobation de Messieurs de l'Academie Royale des Sciences, laquelle merite le titre de veritable Sénat, composé d'illustres Infaillibles dans la Physique, & dans les Mathématiques, puis qu'elle découvre si parfaitement le vray & le faux, qu'elle n'a jamais esté trompée par les fausses apparences de l'un n'y de l'autre.

Enfin voicy la Machine que je nomme Royale, à raison de sa bonté, de

ses grandes utilitez , & de son effet extraordinaire dans l'élevation ou élancement de l'eau, qui surpasse de beaucoup tout ce que les autres Machines ont cy-devant produit d'admirable.

Cette Machine est tres - simple. Elle est aussi de moindre coust , de plus facile construction , de moindre entretien, de moindre embarras & beaucoup plus seûre , & plus commode , puis qu'on la peut facilement transporter & employer par tout.

Son effet est extraordinaire, puis que Messieurs les Ducs de Chau-ne , & de Chavreufe , & Voûtre Grandeur , ont vû & connu par expérience, qu'un seul Homme sans faire effort, haussant & puis baissant d'une main un Levier de cinq pieds de longueur , éleve l'Eau , & la fait sortir en jet au haut d'un Tuyau qui a cinquante-quatre pieds de hauteur, & neuf pouces en quarré dans son ouverture , & peut fournir , quoy que petite , deux mille cent soixante tonneaux d'eaux par jour.

Il suffit que le corps de cette Machine

chine , qui a six pieds de hauteur & neuf pouces quarré de largeur intérieure, soit placé à plomb, car le Tuyau qui est au dessous , & qui peut estre de 24. pieds de longueur perpendiculaire, comme aussi le Tuyau qui est au dessus du corps de la Machine , qui enferme tout le secret , peuvent faire tels contours qu'on voudra , & mesme estre couchez suivant la pente d'une colline , au cas que le Roy veuille employer cette Machine pour élever l'eau de la Seine, dans le Château de Saint Germain en Laye, ou ailleurs.

L'usage de cette Machine est admirable pour éteindre le feu dans les incendies. Ainsi les Vaisseaux de Sa Majesté, estant garnis de la nouvelle Pompe pour en vüider l'Eau, & de cette Machine pour éteindre le feu , ils seront comme entierement hors de peril dans les accidens le plus à craindre ; car le corps de cette Machine estant posé au fonds de Cale à couvert du Canon des Ennemis , elle lancera par un Tuyau mobile une si prodigieuse quantité d'Eau sur les Hunes , sur le Mats , Voiles , &

K v

Cordages & sur le pont , que le feu sera d'abord éteint.

Ces Nouvelles Machines peuvent facilement estre transportées. On les peut placer sous les Ecoutilles, & sous le Tillac , en y faisant un trou pour passer le bout du Tuyau mobile fait de cuir en trompe d'Elephant, qu'on détournera facilement de tous côtez, pour conduire & lancer l'Eau dans tous les endroits du Vaisseau qui paroîtront en feu. Elles serviront encor à vider promptement l'Eau par les Sabords & autres issuës, pour préserver le Vaisseau de couler à fonds.

Les Vaisseaux peuvent avec cette nouvelle Machine , secourir sans aucun risque, & dans une distance raisonnable, ceux qui sont en feu.

Pour servir aux incendies, cette Machine sera double comme on la voit dans le Profil de la seconde Figure , & deux Hommes se balançant alternativement l'un sur l'Estrieu marqué I, & l'autre sur le bout du Levier marqué R , & puis sur le bout du Levier marqué de la lettre E , & l'autre sur l'Estrieu S , &c. (*ce qu'on*

qu'on fera aussi pour élever alternativement le Corps de Pompe intérieur, des nouvelles Pompes sans frottement,) lanceront de tel côté qu'on voudra un déluge d'eau pour éteindre promptement le feu.

Si-tost que les Gens de Mer auront connu le grand effet, & prompt & assuré secours de ces Machines, pour garantir les Vaisseaux de couler à fonds, & pour les empêcher d'être consumez par le feu, ils n'abandonneront plus par la crainte d'un peril autrefois inévitable, ny le combat, ny la Manœuvre, comme ils ont fait par le passé, lors que dans un peril évident ils ne pouvoient se fier au peu d'effet des Pompes ordinaires, qui sont lourdes, embarrassantes, & qui se détraquent tres-souvent dans le plus grand besoin, estant sujettes à beaucoup d'accidens.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que j'ay crû vous devoir marquer de l'excellence de cette nouvelle Machine. Je suis avec un profond respect, &c.

Le mot de la premiere des deux Enigmes

mes de May , estoit la Puce. En voicy
plusieurs Explications en Vers.

I.

Les plus assoupissans Pavots
Viennent s'offrir en vain pour char-
mer mes travaux ,
Aussi-bien que le Ins qui coule de la
Treille.
de dors moins qu'un jaloux qu'un Rival
fait fremir.
Hélas ! pourroit-on bien dormir.
Quand on a la Puce à l'oreille ?

L. BOUCHET , ancien Curé
de Nogent le Roy.

II.

Quand j'ay pres de moy mon
Amant ,
En gaye humeur je n'ay point de pareille,
Mais aussi, dans l'éloignement ,
Fay toujours la Puce à l'oreille.

Mad. MANTES, de la Rue
Jean de Lépine.

Par

III.

PAr cette Enigme qui nous pique,
Mercure croit faire la nique
Aux Enfans d'Apollon qui le rendront
camus.

Quoy donc ? souffrirons-nous qu'une
Beste nous suce ?

Non, non, pour écraser la Puce.

Il nous faut seulement mettre le doigt
dessus.

DE MANICOURT, de S. Quentin.

IV.

VOstre Brunette sur ma foy,
Mercure, n'estoit pas une Enigme
pour moy,

J'en compris d'abord la merveille.

Pour peu que sur le sens on veuille ra-
finer,

Elle est aisée à devenir,

Quand on a la Puce à l'oreille.

DE LIGNIERES, du Port-Louis.

V.

DEs Merveilles, Iris, vous êtes la
Merveille,

Phébus à moins d'esprit que vous.

Vostre

Votre beauté fait honte à la Rose vermeille,

Et des traits de l'amour exprime les plus doux.

Ce n'est pas sans sujet que Monsieur votre Epoux

A si fort la Puce à l'oreille.

Le Pelerin de S. Jacques.

V I.

L'*Autre jour aupres de ma Belle
Je voulois expliquer voire Enigme
nouvelle,*

*Je vis qu'elle chercha par dessous son
lupon.*

Aussi-tost je me pris à rire ;

Tu ris, dit-elle, sans raison.

La Puce que je tiens finit nostre martire.

L. V. du Ponteaudemer.

V I I.

S*ans se mettre l'esprit trop long-temps
à la gesne,*

*Chacun d'abord reconnoît les ressorts
Qu'on admire en tout temps dans un si
souple Corps,*

*Et de l'adroite Puce ils s'entendent sans
peine.*

Cette

Cette Brunete errant le plus souvent la nuit.

Va, court de tous costez, & tout cela sans bruit ;

Elle éveille en piquant , & souvent on l'attrape.

On la punit alors de sa temerité ;

Mais aussi quelquefois par sa legereté.

A qui croit la tenir sous son doigt , elle échape.



On la compare au Dieu d'Amour ;

Non à cause qu'elle tourmente ,

Mais parce qu'elle va tant de nuit que de jour ,

Et qu'il n'est point d'Humain, ny de lieu, qu'elle exempte

Du mal qu'elle cause souvent.

Pour moy qui pendant la retraite

Que j'ay faite dans ce Convent ,

Croyois mettre à couvert ma teste

De toute sorte de tourment ,

Je ne sçay pourquoy , ny comment ,

Soit que je dorme, ou que je veille ,

L'ay toujours la Puce à l'oreille.

La Pensionnaire de la Villette.

C'Est par ma foy grande merveille,
Si Mercure n'éprouve un amoureux
tourment.

*La grande marque d'estre Amant ,
Et d'avoir la Puce à l'oreille.*

FREDIN DE CRAQUEVILLE
de la Rue du Crucifix Saint
Jacques.

I X.

VEux-tu goûter un doux repos ?
Veux-tu vivre toujours tran-
quille ?

Ne cherche pas mal-à-propos.

De voir la charmante Amarillo ;

Quiconque la voit, s'en repent ,

*Mon exemple Damon , te doit rendre
prudent ,*

*Car depuis que j'ay vu cette jeune Mer-
veille ,*

J'ay toujours la Puce à l'oreille.

L'Amant de la veritable Gloire.

X.

VOus ne cachez pas mieux un mé-
chant Bestien ,

Dont

du Mercure Galant. 233

*Dont l'engeance fourmille , & n'est
que trop commune,*

*Pour nous donner souvent de l'occupa-
tion ,*

*Plus dans cette saison encor que dans
aucune ,*

*Mais qui pour mon regard ne m'importune
moins.*

Que l'Amour me cause de soins !

Car que je dorme, ou que je veille ,

J'ay toujours la Puce à l'oreille.

*La Femme du Phénix des
Marys, de Caën.*

X I.

I*Nsecte, de qui la naissance
Ne se voit par aucun Mortel ,
Foible Corps qui saute & qui dance ,
Qui n'as presque rien de réel ;*



*Malheureuse petite engeance ,
Atôme vivant & cruel ,
Petit Monstre dont l'insolence
Paroist jusqu'aux pied de l'Autel ;*



*Puce , qui sans cesse importunes
Les Blondes ainsi que les Brunes ,*

Laisse

Laisse-les dormir en repos ;

*Un mal trop fâcheux les réveille,
 Lors qu'Amour comme toy dispos
 S'est placé dans leur cœur, & toy dans
 leur oreille.*

*ALLARD, du Vénin.***XII.**

Q*uand je vous vois le jour avecque
 mes Rivaux,
 En vain la raison me conseille ;
 Loin de goûter un moment de repos.
 Toute la nuit, Philis, j'ay la Puce à
 l'oreille.*

LE BERGER FIDELLE
d'Angoulesme.

*Ceux qui ont trouvé ce mesme Mot,
 sont Messieurs Le Hulle, du Quartier du
 Palais ; L'Abbé du Rocher de l'Evêque ;
 Les illustres Voyageurs d'Angleterre ; Le
 Notaire Content, de la rue S. Denis ;
 Les Clercs montez d'un degré ; Le Trop
 Court d'argent ; L'aimable Marseillois ;
 Le Chevalier de Louriac, Pensionnaire
 au College d'Harcourt ; Le Relegné à
 Pont*

*Pont à Mousson ; Miran , Acteur de la Comédie de Solpet ; L'Amant sans fa-
veur, de la rue S. Jean de Beauvais, Mes-
demoiselles de Bresson ; La belle Marie
Liesse , du Fauxbourg S. Germain ; La
belle Messine , de la rue S. Martin ; La
belle Veuve Moravale, de la rue des Pe-
tits Soliers d'Orleans ; La belle aux
Doux-Seins , de la mesme Ville ; Miroi-
tier la Cadete, de la rue S. Martin ;
La Bergere mélancolique , de Soissons ;
La Bergere à l'Anagramme, Bonne à la
suite ; L'Amante inconsolable , du coin
des Iesuites de la rue Saint Antoine ;
La belle Orphéuresse de la mesme rue ;
La Nymphé partie pour Chasteau-Thier-
ry ; La sensible Henriete, de la rue Ma-
zarine.*

*J'ajoute les Explications qui m'ont esté
envoyées sur la seconde Enigme de May ;
dont le Soleil estoit le vray Mot.*

I.

S' Il ne faut qu'un Soleil pour la Terre
& pour l'Onde ,
Faut-il plus d'un LOUIS pour gou-
verner le Monde ?

Le

*Le grand nombre des Roys fait-il rien que
debats?*

*Non, non, dit le Galant Mercure,
Il suffit pour la paix de toute la Nature,
D'un Soleil dans les Cieux, d'un Louis
icy-bas.*

DE MANICOURT, de S. Quentin.

II.

V*ostre Enigme, Galant Mercure,
M'a fort embarrassé l'esprit,
Depuis deux heures, je vous jure,
J'en suis tout interdit;
Mais cela m'est bien dû, car je ne suis pas
sage,
Je fuyois le Soleil, pour chercher de l'om-
brage.*

L. V. du Ponteaudemer.

III.

B*Elles, vous avez beau vous mettre
sous les armes,
Etaler à nos yeux la pompe de vos char-
mes,
Voir avecque fierté les Grands à vos ge-
noux;*

Cet

du Mercure Galant. 237

Cet Astre dont la course utile & vagabonde

Promene ses beautez par tous les coins du Monde ,

Le Soleil est encor cent fois plus beau que vous.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

IV.

L*A Bergere qui m'importune
Quand je veille, & dans mon sommeil ,*

*A la face comme la Lune,
Mais elle a l'éclat du Soleil.*

Le Secrétaire du Parnasse.

V.

C*Eluy qui n'eut jamais en beauté son
pareil ,*

*Ne peut estre , Mercure , autre que le
Soleil.*

Mefd. JACQUART, de la rue S. H.

VI.

J*E suis plus reveré que Mars & Ju-
piter ,*

Tant

238 *Extraordinaire*

*Tant par le Medecin que le Pharma-
copole ;*

*Je leur fournis de tout aussi-bien qu'au
Frater,*

*Pour rafraîchir Catin , & réchauffer
Nicole.*



*Dés que je disparois chacun dit son
Pater,*

*Pour me redemander nouvelle cara-
cole.*

*Je suis l'unique Bien , nul ne peut dis-
puter,*

*Que sans moy tout neant , jusques à la
Bouffole.*



*Si L O V I S , ce grand Roy , rend son
nom immortel ,*

*Et s'il fait tout trembler avecque son
Cartel ,*

*Je puis seul avoir part dans cette noble
affaire.*



*Point de Poètes sans moy , point de
Chant, point de Vers ;*

*Et je puis me vanter , que dans tout
l'Univers ,*

Comme

*Comme LOUIS LE GRAND, je sçay
presque tout faire.*

La Fauvete de Morlaix.

VII.

M*ercure, je suis hors de peine,
Et sans craindre l'erreur de la
temerité,*

Lors que je vois la verité,

Toutte Enigme me paroist vaine.

Au travers de l'obscurité,

*Ce que tu veux chacher se fait trop bien
connoistre,*

Le Soleil a trop de clarté

Pour estre un moment sans paroître.

*L'aimable Chevalier PASQUIER,
de la Rue de la Harpe.*

VIII.

L*ors que je suis prest de ma Belle,
Ses yeux brillans, son teint vermeil,
M'inspirent d'autres feux pour elle
Que ceux dont on brûle au Soleil.*

IX.

M*ercure est un adroit à qui tout est
facile,*

L'on

*L'on ne peut icy bas luy trouver de
pareil ;*

*Ce Galant, quand il vent , d'une métho-
de habile ,*

*Fait voir qu'il peut tres bien obscurcir
le Soleil.*

ALCIDOR du Havre.

X.

E*N vain sous une Enigme obscure
Vous nous cachez, Galant Mer-
cure,*

Le plus visible des Objets.

*Si l'éclat du Soleil nous ferme les pau-
pières,*

*Vous ne vous servez pas d'un voile assez
épais ,*

Pour nous dérober ses lumieres.

XI.

A*dmirez le talent
Du Mercure Galant,*

Dans toute la Nature entiere ;

Par un secret, qui n'a point de pareil ,

Il nous cache l'éclat du Pere de Lumiere,

Et nous a fait ce Mois éclipser le Soleil.

ALLARD ,

XII.

XII.

LE Soleil est sans yeux , sans jambes,
& sans teste ,
Et pourtant dans un mesme jour
Il va chez le Manan & chez l'Homme
de Cour ;
Et sans que jamais il s'arreste ,
Tous les jours on luy voit recommencer
son tour.

FAUCONNIER MIRTIL,
ou le Berger Fidelle,
d'Angoulesme.

XIII.

L'Animal plus petit que n'est grand
Jupiter,
Qui fait quelque blessure où le Phar-
macopole
N'a que voir cependant non plus que le
Frater,
Et qui s'attaque moins à Colas qu'à
Nicole ;



Qui se fourre aux Palais comme aux
toits de Pater,
Pour repaître sans cesse, ou faire caracole;
Q. d'Avril 1682. L

*Et (le passage en vain se pouvant dis-
puter)*

*Qui marche en pleine nuit où luy plaist
sans Bouffole ;*



*Qui ne se pique pas beaucoup d'estre
immortel,*

*Puis que le plus souvent sans façon de
Cartel ,*

*Deux ongles meurtriers luy donnent son
affaire.*



*Voila cet Animal , qui tapy dans vos
Vers,*

*Aux yeux les plus perçans qui soient en
l'Univers,*

*Veut encor se cacher , comme il sçait si
bien faire.*

DAPHNIS D.L.R.N.S.A.

X I V.

DE crainte d'estre attaquée ,
Le tein se couvroit d'un masque.

Enfin,

*Enfin, grace au Dieu fantasque ,
Voilà le Soleil masqué*

*LA BLONDINE C.C.T. de
la Ruë Trousevache.*

X V.

***J**E disois un jour à D'aphnis ,
Que je m'estois donné des tourmens in-
finis*

*A vouloir de Mercure expliquer l'ar-
tifice.*

*Je le priois alors de m'aider de conseil.
Vous mocquez-vous dit-il d'un air plein
de malice)*

Vous avez un Esprit au dessus du Soleil.

*La Brunette à l'Anagramme,
H. M. est à sa Cour , de la
Ruë Trousevache.*

X V I.

***J**E resuerois jusqu'à la Saint Mar-
tin ,*

*Sans expliquer l'Enigme où Mercure
nous joue*

*Malgré mes dents , il faut que je l'a-
vouë ,*

L ij

244 *Extraordinaire*
Je parlerois Phébus, & perdrois mon
Latin.

LA BELLE TERBOCHER, à
l'Anagramme, *Bel Astre,*
***cher Objet*, de la rue Saint**
Victor.

XVII.

P*uisque vous m'ordonnez Camille,*
De vous dire mon Mot sur l'Enig-
me subtile,
Dont ce Mois l' Auteur sans pareil
Amuse la Cour & la Ville;
Je vous nommeray mon Soleil.

DROÜARD DE RECONVAL,
de la Porte S. Antoine.

XVIII.

A MERCURE.

L'*Entreprise est temeraire,*
Vous n'y sçauriez réüssir;
Eh! le moyen d'obscurcir
Le Pere de la Lumiere?

Mad. I. D. L. de la Rue
de Harlay.

Ce

Ce mesme Moi a esté trouvé par divers Particuliers , qui sont Messieurs E. Briet , du Pontean de Mer : L'aimable Marquis de Marsilly , Page de la Grande Ecurie : Le petit Pensionnaire de Laon : Le jeune Agrippa instruit , de Dreux : Le Balayeur de la Ruë S. Antoine ; Le petit Notaire & le Rouleux , de la Ruë du Cocq d'Orleans : Mesdemoiselles Quergadion Quergrist , & de la villeneuve , de Morlaix : La belle Carillonneuse de la Ruë S. Antoine : La Servante du Curé ; La Mangeuse de petits Pastez revenant de Chail-
lot : La belle Assemblée de Coulommiers : La Garde - Maison de Paris : La belle Acidalie , de la Ruë des cinq Diamans : les Cousines inseparables , de Soissons : La belle du Pré , de Meaux : La constante & fidelle Amante de l'aimable Noir : la Tourmente , de S. Paul de Leon : & la Dragone de Poissy.

Je vous envoie divers Madrigaux faits sur l'une & l'autre Enigme ,

I.

JE te cherchois en vain , Puce , avec la
chandelle,
Tu sçavois éviter & ma main , & mon
œil,
Mais j'ay si bien fait sentinelle,
Que je t'ay prise enfin avec que le So-
leil.

Mad. DU REST-BLANCHARD.

II.

QUelle honte pour vous , Docteur &
Galant Mercure,
De paroistre aux yeux des Mortels
Dans une indécente posture,
Vous qu'on a toujours crû digne de cent
Autels !
Quoy ? vous, l'Ambassadeur du Dieu
Lance-tonnerre,
Vous qu'on estime tant aux Cieux & sur
la Terre,
Vous qu'on n'a jamais veu qu'avec grand
appareil,
Se peut-il qu'oubliant vostre Race di-
vine,
On bien que méprisant cette haute ori-
gine,

Vous

du Mercure Galant. 247
Vous cherchiez comme un Gueux une
Puce au Soleil?

SYLVIE, du Havre

III.

R *Esvant dans un Boquet , écarté du*
Soleil,
Je me plaignois, absent d'une jeune Mer-
veille,

Quand j'apperçeus à mon réveil
Mercure qui tenoit une bonne Bouteille.
Boy deux coups , me dit-il, pour passer
ton chagrin ;

Comme toy la belle Catin
A souvent la Puce à l'oreille:

DE LA THUILLERIE,
de Compiègne.

IV.

V *Os Enigmes , Galant Mercure,*
Ne nous donnent point la torture,
Nous les devinons toutes deux,
Dés que nous en faisons la premiere le-
cture;
Le Soleil ébloüit , la Puce sante aux
yeux.

L'ALBANISTE de Rouën.

L. iiij.

V.

LE Soleil est un bien commun
 Qui ne peut nous estre importun.
 Dans l'Eté cependant il offense les Belles,
 Mais moins que ces Puces cruelles
 Qui troublent leur repos, & leur gastent
 le sein,
 Pour les en garantir, Amy, mets-y la
 main;
 Te regeant du party contre ces Saute-
 relles,
 Ces Mutines & ces Rebelles,
 Tu ne peux travailler en vain.
 Le même.

VI.

OVide en ses Metamorphoses,
 Ayant daigné nous revêler
 L'origine de tant de choses,
 Nous a pourtant voulu celer,
 Soit qu'il l'ait fait exprés, ou faute de
 mémoire,
 D'où vient qu'une Puce est si noire.
 Mercure nous l'apprend, & l'on n'en
 doute plus.
 C'est qu'elle fit voyage avec le beau
 Phébus;

Le

*Le Galant par son industrie
Fit l'une de l'autre approcher;
Mais la Pucelle en fut noircie,
Faute d'un Parasol qui la devoit cacher.
GYGES , du Havre.*

VII.

G*Rands Dieux , faut-il que je m'é-
veille
Tous les jours avant le Soleil ;
Ah ! j'ay vu Janneton , cet Objet sans
pareil,
Et j'en ay la Puce à l'oreille.
P. FOURMY , de Baugé
en Anjou.*

VIII.

L'*Ingrate Iris , au lieu de m'écouter,
Lors que je luy parlois des peines que
j'endure,
Ayant en ses mains le Mercure,
S'amusoit à le feïiller,
Et des raisons que je pouvois conter,
Elle n'en entendoit aucune.
Le seul Mercure l'attachoit,
Les Enigmes estoient ce qu'Iris y cher-
choit;*

Enfin elle en trouve une.

Elle la lit tout bas, elle fait un souris;
Et moy qui l'impûtois à ma bonne fortune,

Je crûs toucher le cœur d'Iris,
Je crûs que mon amour cessoit de luy déplaire,

Et que dans cet heureux moment
Je ne pouvois mieux faire

Que de demander hardiment
Qu'elle m'acceptast pour Amant.

En vain de l'ardeur la plus pure
Je luy jure que j'ay le cœur pour elle épris;
Iris, de l'autre Enigme entreprend la lecture,

Et l'achevant par un nouveau souris,
De nouveau j'esperay que j'obtiendrois
d'Iris

L'aveu de mon amour extrême,
Et qu'estant de ses Favoris,
Je luy ferois enfin prononcer, je vous aime.

Jugez combien je suis surpris.
Lors qu'Iris que je croyois presté
A m'accorder ce juste prix,
N'ayant rien qu'Enigmes en reste,
Me dit, je crois que l'une est une Beste,

Et

du Mercure Galant. 251

*Et l'autre un Astre nompareil;
La premiere est la Puce, & l'autre le
Soleil.*



*Le nom de cette Iris qui devine si juste,
Qui nuit & jour me tarabuste,
Et qui me retient dans ses fers,
Est écrit au bas de ces Vers.*

L'ANGE, de la Ruë de Taranne.

IX.

***M**ercure avoit fort bien pensé,
De nous donner le Mois passé
Du Melon & du Sel l'excellent assem-
blage;*

*Mais ce Dieu cesse d'estre sage,
Quand par un attentat qui n'a point de
pareil,*

*Il fait aller du pair la Puce & le
Soleil.*

*DE MONTMOLLIN, Gentilhomme
de Neufchâtel en Suisse.*

X.

***Q**uoy que la Puce prenne soin
De se retrancher dans un coin,
Ce n'est pas une grande affaire*

Que

*Que d'en découvrir le secret;
Lors que le Soleil nous éclaire,
On voit par tout ce que l'on fait.*

Mad. ROZON, de la ruë au Maire.

X I.

P*Our surprendre Philis dans les bras
du sommeil,
Comme Mars fit Vénus , quoy que vens
du Soleil,*

*Ne faudroit-il pas que je puisse
Faire ce que Mercure dit,
Sans bruit me glisser en son Lit,
Et devenir petite Puce;*

RAULT, de Roüen.

X II.

S*I vos beaux yeux, aimable Luce,
Sont plus brillans que le Soleil,
Vostre humeur, à titre pareil,
Est plus changeante que la Puce.*

Mistiquet l'Albanois; Tatelet
Labretesque; & le spectre
Choriste de Roüen.

X III.

C*omme on vous louë , Iris , d'avoir
l'humeur égale,*

On

*On n'est pas sans étonnement,
Que l'on vous voit présentement,
Contre vostre coûtume, estre si matinale.
Le Soleil desormais plus paresseux que
vous,
S'il en estoit capable , en deviendrait
jaloux.
D'où vient ce changement dont chacun
s'émerveille ?
Cupidon, de ses traits vous blesse-t-il le
cœur ?
Est-ce ce Dieu qui vous réveille ?
Vous ne répondez rien ? sans-doute ce
Vainqueur
Vous à mis la Puce à l'oreille.*

*R V I C E , de Caën , Ruë
de la Harpe.*

X I V.

L A Puce se plaint fort de l'honneur
sans pareil
Que vous luy procurez dedans vostre
Mercure ;
Aussi la placez-vous si proche du Soleil,
Que la mort est égale au tourment qu'elle
endure.

BLONDIN, Gentilhomme Ferrarois,
XV.

DEux agreables Sœurs , d'un mérite
sublime,
Ont rencontré le sens de l'une & l'autre
Enigme

Qu'a fait voir au Public vostre Ouvrage
galant.

N'en soyez pas surpris, Mercure,
Ainsi que leur beauté, leur esprit ex-
cellent

Fait tout par connoissance, & rien par
avanture.

Leur taille pour charmer, a le parfait
talent,

Leur port, leur air, leurs yeux; en un
mot, je vous jure

Que le Soleil est moins brillant

Et quoy que leur vertu trouve peu de
pareille,

Leurs Amans quelque fois ont la Puce
à l'oreille.

Aimables Sœurs, à ce Portrait

Reconnoissez le cœur de celui qui l'a fait.

L'AMANT CONSTANT, de la
Rue Desjardins, de Lile en
Flandre.

XVI.

J'Avois une Puce à l'oreille,
Qui me tourmentoit cette nuit ;
Et depuis que le Soleil luit ,
Je n'ay senty douleur pareille.
Enfin lassé de ce tourment ,
Je me suis mis dans la lecture ,
Qui m'a fait attraper la Puce du Mer-
cure ;
Celle de mon Lit , nullement.

POLIA RQUE, près du Havre.

XVII.

NE pouvant deviner l'Enigme du
Mercure ;
Un beau matin par aventure ,
J'allay pour voir Iris à son réveil.
Je ne connoissois point sa beauté sans se-
conde ,
Elle sort de son Lit avec mesme appa-
reil
Que le pere du Jour sortant du sein de
l'onde
Dans son équipage vermeil ,
Vient si pompeusement pour éclairer le
monde.

Si

256 Extraordinaire

*Si le Soleil donne un beau jour ,
L'éclat des yeux d'Iris , cette jeune mer-
veille ,*

Me donna de l'amour.

*Depuis ce temps cruel à peine je som-
meille ;*

*Soit que je dorme, ou que je veille ,
Les yeux charmans présentent leur dou-
ceur ;*

*La Raison en vain me conseille ,
Ses conseils mal suivis irritent mon ar-
deur.*

*Enfin ce cœur si fier est dans une lan-
gueur*

Qui n'aura jamais de pareille.

*Helas , Mercure, hélas, je devine à mer-
veille ,*

*Mon esprit a bien moins deviné que mon
cœur ,*

*Et pour un beau Soleil , j'ay la Puce à
l'oreille.*

*Le Garçon Veuf de la Fille
remariée, de Tours.*

I **XV III.**

H *E' , que fais-tu , pauvre Mer-
cure ?*

Jamais je ne te vis dans un état pareil.

Pour

*Pour un Dieu l'indigne posture ,
De chercher comme un Gueux les Puces
au Soleil !*

H. VARLET, de Rheims.

X I X.

Vous m'avez oublié, *Mercure ,
Avez vous crû que j'étois mort ?
Ou vous ay-je fait tant d'injure ,
Pour me faire éprouver un si rigoureux
sort ?
C'est ma faute, il est vray, je vous ay fait
outrage ,
Je vous ay renvoyé deux fois vostre pre-
sent ,
Que d'autres n'ont pas crû comme moy si
pesant ,
Je le devois garder , & changer de lan-
gage.
Hé bien , une autrefois je seray plus dis-
cret ,
Excusez mon erreur , j'en ay bien du
regret ;
L'ay pris , pour me punir , vostre jeune
Brunete ,
Qui par tout jusqu'au vif me pique &
me mal-traite.*

L'estois

*J'étois pourtant assez tourmenté nuit &
& jour,*

*Sans prendre encor qui me réveille ,
Moy qui suis plus pressé de douleur que
d'amour ,*

*Heureux , si je n'avois qu'une Puce à
l'oreille.*

*N'importe , je veux bien encor plus en
souffrir.*

*Vostre second present a de quoy me
guérir ,*

Vostre Soleil par sa lumiere ,

*Pour qui j'ay poussé tant de vœux ,
Fera voir que je suis , malgré vostre
colere ,*

Moins coupable que malheureux.

BARICOT, du Havre.

X X.

M*ercure, vous paroissez gay
Dans les deux Enigmes de May,
L'Amour vous fait dire merveille.*

*Est-ce que le Soleil, échauffe vos esprits?
Vous avez la Puce à l'oreille.*

*N'estes-vous point des yeux du Châteaun-
tiers épris?*

XXI.

XXI.

D*Epuis qu'Iris me fait porter
Le pesant fardeau de mes chaînes,
Elle me cause tant de peines,
Que je ne sçay comment je puis y re-
sister.*

*Cette Ingrate, cette Rebelle,
Aussi severe qu'elle est belle,
Prend plaisir à me tourmenter,*

*Quoy que cette Cruelle
Ne puisse pas douter
Du beau feu que je sens pour elle.
Ses yeux qui m'ont semblé si doux,
De tout ce je fais s'offensent ;
Et si les miens luy disent ce qu'ils
pensent ,*

Elle redouble son courroux.

Rien ne peut adoucir son injuste colere,

J'ay beau dire, & beau faire,

Elle ne change point d'humeur ,

Mais helas, au contraire ,

Elle fait aller sa rigueur

*Jusqu'à ne vouloir pas que mon amour
s'excuse*

*Des fautes dont sa haine injustement
l'accuse.*

Jamais Amant eut-il tant de malheur !

Mercuré,

260 *Extraordinaire*

*Mercure, cher Mercure , en mille lieux
déclame*

*Contre cette Beauté qui déchire mon ame;
Dis , que par un malheur qui n'a point
son pareil,*

*Moy, qu'on vit autrefois gros, gras, dodu,
vermeil,*

*Je deviens aussi sec , par l'excès de ma
flâme,*

Qu'une Puce rostie à l'ardeur du Soleil.

LE BERGER ALCIDON, du
Fauxbourg, S. Victor.

XXII.

Que me sert - il apres beaucoup
d'étude,

*D'avoir trouvé l'Enigme du Soleil ?
Cela ne peut rien faire à mon inquiétude,
Je n'en passe pas mieux les heures du
sommeil;*

*Pour un Astre aussi beau , qui dort lors
que je veille,*

J'ay toujours la Puce à l'oreille.

Le même

XXIII.

XXIII.

JE t'avertis, Galant Mercure,
Que contre toy mon Iris jure,
Qu'elle est dans un dépit qui n'a point
de pareil.

Du moment qu'elle hait, sa haine tou-
jours dure,

Tu n'es point satisfait de troubler son
sommeil

Avec ta Puce à la rouge piqueûre;

Tu viens encor aux ardeurs du Soleil

Exposer son beau tein qu'on voit tou-
jours
vermeil.

Peux-tu luy faire plus injure ?

Tâche de l'adoncir, si tu crois mon con-
seil.

Le mesme.

XXIV.

VOstre Puce, Mercure, estoit fort
bien cachée,

En vain pour la trouver mon soin fut
sans pareil;

Je l'eusse encor longtemps charmée,

Si vous ne l'eussiez pas mise aupres du
Soleil.

L. M. D. P.

Ceux

Ceux qui ont encor expliqué ces mêmes Enigmes dans leur vray sens, sont Messieurs Leger de la Verbissonne : Domouret , Gentilhomme de Montpellier : Noque , Bachelier de Sorbonne , & Curé de S. Remy de S. Quentin : Marlier , Lieutenant des Chirurgiens de la mesme Ville : N. L. M. D. D. Hordé de Senlis : De Billy l'Ingenieur , Lieutenant au Regiment Royal des Vaisseaux à Strasbourg : Monsieur Brionnet , de Vienne en Dauphiné : Petit , de la Rue Quinquempoix ; l'Abbé de Capdeville, de la Rue des bons Enfans : Guépin , de Rennes : De l'Epine de Ploermel ; l'Escadre Voisvenel , de Caen : Le Cordier, de la mesme Ville : Le Maire de Tours ; Michel le jeune , de Villeneuve la Guyard ; Astonogden ; Marsollier âgé de quinze ans ; Angiboust , de la Rue de la Tixeranderie ; D'Hault... L'Abbé de Clairay : L. P. de Linieres , l. de la Rue Saint Jacques ; L'Abbé Cattelan le Cadet , de Toulouse : De Corbigny, de la Rue de la Harpe : Le Comte de Montaignu , de la Rue Sainte Croix de la Bretonnerie : De la Ville-aux-Buttes :
L.

*L. Michon, de la Ruë S. Iacques ; Caf-
faro , Gentilhomme Messinois ; De Pon-
tigny : T. D. F. en la Généralité de
Soissons : L'Abbé Bardet , de Sévre :
Du Serigat, C. D. S. E. Choisy, de Saint
Malo : Revest, Avocat au Parlement de
Provence : Bourquelot : Le Berger dis-
gracié, de Dreux : Le Spectre Choriſte :
Le Secretaire de l'Héroïne , de Poi-
tiers : Le Berger à l'Anagramme, Siecle
d'Amour : L'Inconnu , de Saint Malo :
Le Façteur du *Mercur*e Galant , de la
Ville de Troyes : Tamiriſte , de la Ruë
de la Cerifaye : Dom Pedro du petit
Cloître : G. ou l'Indifferent , de la Ruë
de Richelieu : Les trois Diligens de la
Ruë de la Tixéranderie ; L'Amateur
des Spectacles : Le Passionné pour la
plus Belle de Fère en Tardenois : L'Or-
phelin par jalousie : Le petit Bijou Fe-
vrier , de la Ruë des Mathurins : L'In-
constant : Le Malade d'Anjou ; De Los-
me : Le Baron de Bretecuit , Ruë des
Feüillans : Pinchon , de Roüen : Les
Philistins des trois Cyprés : L'Exilé
du Parnasse : Billecoq , de Royc en Pi-
cardie : Les Solitaires , de Sang-Terre :
L'Aſtro*

*L'Astrologue Trompeur : & le fidelle
 Amy de la belle Affligée : Mesdemoi-
 selles de la Sauvagere : Du Bois , Lieu-
 tenant à Dreux : Bénard , de Tournay :
 M. H. de Fère en Tardenois : Ianne-
 ton de Cligny , de Troyes , âgée de 16
 ans : Pitault , du Port-Louis : De Clu-
 zet : De S. Victor , d'Angers ; A. Petit ,
 d'Ay en Champagne : Legere , de Troyes ;
 Boterel , de Rustan : De S. Laurent de
 Guingamp : Louison le Baillif, & Mag-
 delon Soulamare, de la rue grosse Orloge
 de Roüen ; La galante Rabé, & C. Gau-
 deou , du mesme Lieu : La Prisonniere
 volontaire , de S. Martin des Champs :
 L'Assemblée de chez la jeune Veuve du
 Cloistre Nostre-Dame ; La belle Affli-
 gée ; L'Imperatrice ; La belle Suzan-
 ne , de d'Or... La belle Bourdeloise, au-
 trement dit le petit Ange ; La jeune
 Chalonnoise , des Rives de Marne : La
 Françoisse Hollandoise à l'Anagramme,
 Pur Image de Vertu : Diane de la Fo-
 rest d'Alcleon : Les trois Amies insépa-
 rables, d'Abbeville : La belle Caigneux,
 de la Rue Coipeau : La Belle à l'Ana-
 gramme , Bon au lit m'y arreste , de la
 Rue*

Ruë Parisie : La Perle des Amans du
 mesme lieu : La Brune Gaillarde , d'Ar-
 genton : La jeune Cloris , de Dreux :
 La Mere Coquette de la justice , de la
 Ruë des Lavandieres : La Belle Dou-
 ceur : La charmante Madelon , de Saint
 Quentin : Toinon , Sœur du Poëte Ca-
 nonique , de Peronne : La belle Fan-
 chon , de Saint Quentin : La belle Ma-
 riane : Philidelphe , de Saint Quentin :
 Le Grand Visir , de Soissons : Le Poë-
 te Canonique : Le Berger fidelle : Le
 Tartuffe , Medecin de Saint Quentin :
 L'Amant sans Maistresse , de Dreux :
 L'Amant de la veritable gloire : Le Ri-
 meur à la mode : Le Chinois Parisien :
 Le Pelerin de la Torche Guillebert , de
 Neufbourg : le noble Taneur , d'Argen-
 ton : Les deux Amis inseparables , de
 Moüy en Beauvoisis : Apper , Prati-
 cien , de la Ruë des Massons : Loüis
 Huet de la Trame : Tircis , Berger fidel-
 le : L'Abbé de la Iase : L'Abbé Cor-
 tez : L'Abbé Repoux de Luxi : Mes-
 demoiselles de Sommersdick la Norle :
 Charlotte de Brunmont : & de la Mag-
 delaine , sur la Durance : Mademoi-
 se Q. d'Avril 1682. M

266 *Extraordinaire*
selle M. Archambaut , de Tours ; & le
Serviteur de L. S.V.

Les Sentimens qui suivent sont de
Monsieur PANTHOT, Doct. Medecin, &
Professeur aggregé au College de Lyon.

•••••

QUESTION

Sur la cause des Vapeurs , dont
l'on croit que les Hommes &
les Femmes n'ont esté incom-
modées seulement que depuis
quinze ans.

A Lyon , ce 20. Mars 1682.

A MADAME A. D.

L'On voit peu de longues Maladies,
& difficiles à guerir, qui ne paroif-
sent nouvelles , ou inconnuës à ceux
qui n'ont aucune intelligence dans la
Medecine , & qui n'ont pas veu dans
les plus fameux Autheurs, que depuis
plus de vingt siecles on s'est toujours
plaint des mêmes maux, qui font l'éton-
nement de plusieurs, & la peine de ceux
qui les souffrent. Les

Les Vapeurs dont vous me demandez la cause , sont du nombre de ceux qui ont commencé d'incommoder , & de faire des maladies depuis que les Hommes se son abandonnez à leur intempérance naturelle , dont les déreglemens ont pris naissance avec le monde.

Parmy tous les désordres que les excès ont commis , celui de troubler cette importante séparation du pur & de l'impur tellement nécessaire à la vie . n'est pas le moindre , dont le défaut remplit le corps d'une si grande abondance d'impuretez , qu'il abrege les jours , & rend les Hommes adonnez à l'intemperance , plus sujets à une multitude d'infirmitez qu'elle produit. C'est pourquoy dans la santé & dans la maladie, cette separation est l'unique ouvrage de la Nature, qui ne cesse, par l'effet d'une chimie continuelle , de perfectionner l'aliment en separant les parties impures , pour affermir la bonne disposition du temperament au premier , & vaincre en l'autre la cause de la maladie, qu'elle ne peut surmonter que par

M ij

les victorieux efforts de la chaleur naturelle.

Vous jugerez mieux, Madame, de la verité de cette proposition, lors que je vous auray fait connoistre que les alimens destinez à la nourriture de l'Homme, sont composez de parties tres-differentes entr'elles. Cette diversité que les Philosophes appellent homogénées, & heterogénées, fait toute la difficulté de la digestion, & la peine du feu qui nous anime, quand il faut que les organes par le moyen de la chaleur naturelle, unissent l'utile, qui peut estre changé en humeur alimentaire, & qu'elles séparent l'inutile ou l'excrement.

Ce raisonnement fait assez comprendre, que le seul & continuel ouvrage de ce grand nombre de parties, de fonctions, & de facultez, ne sert qu'à separer les impuretez, qui se rencontrent dans les alimens, afin de perfectionner les humeurs. Pour cet effet, la nature ne cesse de les rejeter comme des excremens pernicioeux, non seulement capables de causer les Vapeurs, dont

dont la question fait le sujet de cette Lettre, mais encor tous les maux imaginables lors qu'ils sont retenus, & qu'ils n'ont pas leur cours ordinaire.

Afin de mieux connoistre ou d'admirer de plus près les moyens particuliers, dont la nature se sert pour arriver à la pureté, & à la perfection des humeurs, il est important de parcourir tous les changemens, & les effets ordinaires, qui naissent des différentes coctions destinées à cette merveilleuse nécessité.

Si la Nature fait une bonne & louable separation du chile dans la premiere coction, qui est preparée dans le ventricule, & finit dans les intestins, la liberté du ventre doit bientost suivre ce mouvement, qui separe les excremens les plus grossiers & les plus nuisibles. Ces matieres infecte laissent par leur évacuation autant de soulagement, que leur séjour, ou leur presence peuvent causer de confusion par les Vapeurs qui s'en élevent.

Cette premiere coction, quoy que parfaite, ne suffiroit pas, si la seconde, qui n'est pas moins importante, ne

répondoit à la même intention de la Nature, dont la fin principale est de purger le sang des impuretez, & des sucres capables de le corrompre, s'ils n'étoient separez. Elle en est dégagée par l'effet d'une circulation perpetuelle, & d'une louable fermentation des humeurs, dont les parties inutiles, & les excréments sont incessamment reçeus dans les lieux propres à leur transcolation, & disposez à les philtrer.

Ce mouvement continuel, qui agite les humeurs, la conformation, la texture, & les facultez particulieres de chaque viscere, font que l'humeur mélancolique s'arreste dans la rate, la bile dans la vescie du fiel, les serositez dans les reins, d'autres sucres dans le pancreas, & en des lieux dont le nombre, la diversité aussi bien que l'usage, n'ont pas esté connu jusques icy.

Toutes ces preparations laissent la masse du sang dans la perfection absolument necessaire à la conservation de la vie, qui se soutient dans une vigueur, & une force admirable pendant qu'elle jouit de la pureté des humeurs, que la
bonne

bonne disposition des parties nobles, le bon choix des alimens, & le regime propre à chaque temperament luy procurent.

La santé n'est donc presque jamais alterée que par la suppression des excréments dans leurs receptacles ordinaires, ou lors qu'ils sont encor confondus avec la masse des humeurs qui doivent servir de nourriture à tout le corps. Elles conçoivent dans cette confusion une chaleur étrangère qui cause une fermentation si considerable, qu'elle élève les fumées, & les vapeurs, dont on n'a pas esté moins incommodé dans les siècles passez, qu'en celui-cy.

Il n'y a point de doute que l'intemperance ne soit la source de tous les maux, & de tous les désordres qui troublent la bonne constitution des temperamens les mieux affermis; puis qu'elle augmente l'intemperie, & les obstructions à ceux qui naturellement y sont disposez, & fait naître ces incommoditez à d'autres, qui n'en ressentiroient jamais les fâcheux effets, s'ils n'avoient pas suivy le dereglement.

M iij

Cette intempérance ne consiste pas seulement à l'excès de la quantité , & de la qualité mais encor à la diversité des alimens, & des ragousts pris dans un même repas. Ce mélange de qualitez si différentes , presque toujours opposées fait une confusion, & un amas plus propre à produire de la pourriture , ou d'autres maux ; que des humeurs tempérées, & louables.

On peut objecter les indispositions, les maux, & les vapeurs que souffrent ceux qui vivent dans une grande sobriété, & le plus tranquille repos du corps & de l'esprit, qu'on puisse s'imaginer. Ils ne laissent pas néanmoins d'estre extrêmement travaillez de vapeurs , ou d'autres infirmités auxquelles l'intempérance, l'excès, & le mauvais régime n'ont aucune part.

Il est certain que dans l'un & l'autre Sexe, on remarque de pareilles indispositions en des Personnes qui vivent dans un régime, & une sobriété extraordinaire. Elle leur aide aussi beaucoup à vivre, & à prolonger leurs jours. Ils n'auroient pas eu la peine de
s'en

s'en plaindre longtemps , s'il s'estoient jettez dans les excès , & dans les débauches.

De tous les temperamens les bilieux les mélancoliques , & les attrabilaires, sont ordinairement plus sujets aux vapeurs , que les autres , parce que les premiers abondent d'avantage en humeur disposées à s'enflamer , à cause de leur chaleur excessive , & de leur subtilité ; & les derniers , en ce que la qualité grossière , terrestre , & brûlée, des suc's dont ils abondent bouche facilement les conduits, forme des engagemens , où les humeurs sont retenues & fermentées avec beaucoup de d'agitation.

Les Femmes sont plus fréquemment attaquées des Vapeurs, que les Hommes à cause qu'elles abondent plus en excremens ; & quoyque la nature ait pourveu à ce défaut , par le secours des évacuations salutaires , & tres importantes , bien souvent elles ne suffisent pas à les purger autant qu'il est nécessaire , pour dégager la matrice , la ratte , & plusieurs autres

M v

parties mal affectées , & remplies de corruption.

Les Vapeurs incommodent souvent les corps mal disposez , & particulièrement dans le déclin de l'âge , si les soins , les travaux , les veilles , la mauvaise nourriture , tous les autres excès , y ont contribué. Elles sont aussi plus fréquentes à jeun , & en Eté , dans le temps que les humeurs ne sont pas tempérées , ny adoucies par la présence des alimens , ou des liqueurs qui puissent empêcher la dissipation des esprits , arrester la fermentation , & abattre les Vapeurs nuisibles.

Ces raisons font assez juger , que dans tous les lieux , où les impuretez sejourneront contre l'ordre de la nature , elles conçoivent un Feu , & une fermentation d'autant plus violente , que la chaleur étrangere surpasse les termes de la naturelle , & que l'humeur qui se transporte est plus acre , plus subtile , & plus capable de s'enflâmer.

Voilà , Madame , ce que vous avez souhaité sur la cause des Vapeurs. L'idée que je vous en donne , quoy qu'imparfaite

parfaite, vous fera assez connoître que cette incommodité dont on se plaint si souvent, a commencé depuis un grand nombre de siècles, & que parmi tous les remèdes que l'on apporte à la guérison de cette maladie, le régime n'est pas le moindre. Je suis vostre, &c.

PANTHOT, *Docteur
Medecin.*

Sur ce qu'on a demandé la peinture
d'un parfait Amant.

MADRIGAL.

Mercure demande aujourd'huy
Une peinture naturelle
D'un Amant tendre, ardent, fidelle.
On peut faire cela pour luy,
Et sans prendre beaucoup de peine.
Travaillez-y Belle Climene,
Vous ne réussirez pas mal,
Si je vous sers d'Original.

DAUBAINE.

QVES

QUESTIONS A DECIDER.

I.

Quel choix doit faire un Homme , qui ayant le cœur sensible à l'esprit & à la beauté , n'est point assez riche pour vivre sans chagrin avec une Personne qui ne luy apporteroit aucun bien. On luy propose trois Partys pour le Mariage ; une fille tres - riche , mais tres - l'aide & n'ayant aucun esprit ; une autre parfaitement belle , d'une sagesse reconnue , d'une humeur tres-douce , mais sans bien ; & enfin une troisième , qui par son esprit se fait admirer de tout le monde , mais qui n'a ny bien , ny beauté.

II.

On demande si le sentiment de Phinée dans l'Opéra de *Perfée* , est d'un véritable Amant , lors qu'il dit qu'il aime mieux voir Andromède dévorée par un Monstre , qu'entre les bras d'un Rival.

III.

III.

Il a paru depuis quinze jour un Livre nouveau , intitulé *Académie Galante*. Il est composé de plusieurs Histoires, dans l'une desquelles un Cavalier soutient que l'Amour estant un tribut qui est dû à la Beauté , celui qu'on a pour une jolie Femme , ne doit point empescher qu'on n'en prenne encor pour toutes les belles Personnes que l'on rencontre. Un autre prétend que quand on aime une Femme , l'amour que l'on a pour elle doit enlaidir tout le reste du beau Sexe à l'égard de celui qui aime. On demande quelle opinion est à preferer.

IV.

On demande le Portrait d'un Homme qui vit parfaitement heureux.

V.

Quelle est l'origine du Droit.

VI.

Quelles sont les qualitez necessaires pour la Conversation.

VII.

On voudroit sçavoir quel est l'Auteur des Lunettes, quel progrès elles ont

ont eu , & quelles en ont esté les différentes manieres.

Il me reste quantité de Pieces en Vers & en prose , qui n'ont pû avoir place dans cet Extraordinaire. Je vous les réserve pour celuy qui suivra. Il y a entr'autres un tres-bel ouvrage de Monsieur de la Févrière , sur la Question, Qu'elle est la Marque d'une veritable Amitié. Vous sçavez Madame , que tout ce qui part de luy est tres-digne d'estre leû , & qu'il remplit ses Traitez d'un raisonnement solide , qui convainc toujours l'esprit. Ceux dont on garde les Pieces , en peuvent envoyer d'autres sur les Sujets qui leur agréeront. Tout aura son tour , & aucun ne se plaindra d'avoir écrit inutilement. Je suis vostre &c.

A Paris ce 15 Juillet 1682.





